

MANIOC.org

Archives départementales de la Guadeloupe

MANIOC.org

Archives départementales de la Guadeloupe

F. O. (1795) par P. A. L.
Histoires de la Varenne (1760-1813)
9 Tomes en 1 Volume 2500 F
à front couv.



Maison usant.

Le jeune Valdeuil prêt à s'embarquer avec son oncle
voit les embrassemens de son pere, de sa mere, et de sa
bonne sœur.

VALDEUIL,
OU
LES MALHEURS

D'UN HABITANT DE ST. DOMINGUE;

PUBLIÉS PAR P. A. L. MATON
(*de-la-Varenne.*)

TOME PREMIER.

Le biens sont ici bas sans sa l'avanture :
Les maux y croissent avec eux.
Le plaisir est la fleur d'un arbuste épineux.
DES-MAHIS ; *Epître à Thisbé*

A PARIS

Chez { L'ÉDITEUR, rue des Noyers, n^o. 37
ANDRÉ, rue Christine n^o. 8.
Et DÉROY, rue du Cimetière-
André, n^o. 15.

An III.

1795. ANIOC.org

Archives départementales de la Guadeloupe
numéro d'entrée 14574

293 54

EXTRAIT

D'une des Annonces de VALDEUIL.

Cet Ouvrage est du petit nombre de ceux qu'on peut appeller des modèles de goût et de sentiment, etc. On plaint dans le personnage qui raconte ses infortunes, un philosophe sensible, qui, pour avoir eu le courage de braver la tyrannie des convenances, et suivi l'impulsion de son coeur en épousant une fille naturelle, aussi intéressante par les charmes de sa figure que par sa vertu, est abandonné par une mère riche à toutes les horreurs de l'indigence; et l'on verse des larmes sur cette beauté malheureuse que les combinaisons meurtrières de l'avarice et de l'orgueil précipitent au tombeau. VALDEUIL est en général écrit avec chaleur. Des situations déchirantes et des notes savantes qui sont toutes de l'Editeur, en font dévorer la lecture, et le rendent précieux à ceux qui aiment la pureté du style, etc.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

L'histoire intéressante qu'on va lire a parû il y a long tems, intitulée *Mémoires d'un Américain*. Ce titre peu piquant, l'action refroidie par des descriptions trop fréquentes, et toujours infiniment trop longues, (1) un dénouement trop

(1) » Par les plus brillantes peintures
» Il faut commencer le roman,
» Fixer l'attention, *courir rapidement*
» *d'aventures en aventures* ;
» Augmenter l'intérêt de moment
en moment. »

DES-MAHIS ; comédie de

A

prompt, des incorrections, ont rendu moins satisfaisant le

L'Impertinent.

Ce poète, dont le nom était *Joseph-François-Edouard de Corsembleu*, sieur *des Mahis*, naquit à *Sully-sur-Loire* en 1722, et mourut âgé seulement de 38 ans, le 25 février 1761. La finesse d'esprit, les pensées ingénieuses et délicates, les graces de l'expression, caractérisent le peu d'ouvrages qu'il a laissés. Son goût et sa facilité pour les lettres font présumer qu'il eut beaucoup écrit, s'il n'eut été enlevé au milieu de sa carrière. Voltaire en faisait le plus grand cas; c'est à lui qu'il adressa ces vers connus :
 » Vos jeunes mains cueillent des fleurs
 » dont je n'ai plus que les épines ; etc ».

succès de l'ouvrage , dont les exemplaires ont été tirés en petit nombre.

Je le remets aujourd'hui , sous les yeux du public avec des changemens sans nombre, un titre , une épigraphe et un début qu'il n'avait point , des noms qui manquaient aux personnages, une division nouvelle , des additions et des retranchemens considérables qui m'ont paru nécessaires pour lui procurer l'accueil flatteur qu'il méritait en lui même. Je rends justice aux talens , à la candeur et à la sensibilité tou-

chante de celui qui a le premier publié ces Mémoires. Il m'eut été doux de le connaître et de le déterminer à donner lui-même l'édition que je présente, dont j'ai fait, pour ainsi dire, un ouvrage nouveau.

Le fond de cette histoire est vrai. Celui qui en est le personnage principal fut pendant presque toute sa vie en proie à l'indigence la plus affreuse, et éprouva comme la *Bedoyère* et *Alliot, fils*, (1) tous les malheurs que traîne à sa suite

(1) On se souvient des appels comme d'abus des mariages de *Marguerite-Hugues-Charles-Marie Huchet de la*

une alliance contractée contre le vœu d'un pere et d'une mère dont le ridicule orgueil s'y trouve blessé. Un ami auquel il confia ses mémoires peu de tems avant sa mort, a dit « n'a
« voir jamais connu d'homme
« qui méritât d'être plus heu-
« reux que lui. Une figure

*Bédoyère avec Agathe Sticotti, e
de Jean-Baptiste - Antoine Alliot ,
avec Marie - Thérèse Michault. Ces
deux mariages, dont l'un fut con-
tracté le 21 janvier 1744, et l'autre
le 31 octobre 1763, ont donné lieu
de la part des parens de la Bédoyère
et d'Alliot à des procès qui ont fait
le plus grand éclat au Parlement de
Paris en 1744, 1745, et 1770.*

« noble et touchante, un œuil
 « vif, un sourire aimable ,
 « un port majestueux, une dé-
 « marche libre et fière, étoient
 « les moindres graces qu'il
 « avoit reçues de la nature ;
 « il s'énonçoit avec une faci-
 « lité surprenante , le son de
 « sa voix prêtoit un charme
 « étonnant à tout ce qu'il di-
 « soit. Quoiqu'il n'eut éprou-
 « vé qu'injustice et ingrati-
 « tude , il ne cessa d'aimer les
 « hommes que lorsqu'il eut
 « perdu son épouse. Alors ses
 « regards si doux s'éteignirent,
 « la nature changea pour lui,

« la vie lui parut un fardeau
 « affreux. Errant et solitaire ,
 « son cœur ulcéré se refusa au
 « charme de l'amitié ; il ne
 « survécut pas long - tems à
 « celle qu'il avoit adorée : tous
 « deux moururent épuisés par
 « le chagrin qui avoit miné
 « leurs jours. »

*Tous les exemplaires sont revêtus
 de ma signature telle qu'on la voit
 cy dessous. Ceux sur lesquels elle
 ne se trouveraient pas seraient faux
 et contrefaits.*

Je publierai incessamment ;

comme auteur, CAMILLE
et FORMOSE, histoire Ita-
lienne.

VALDEUIL,

O U

LES MALHEURS

D'UN HABITANT DE ST. DOMINGUE.

DE toutes les passions qui dominent l'espèce humaine, l'amour est sans contredit la plus séduisante et la plus universelle. L'histoire et les romans peignent sans cesse la douceur d'aimer et d'être aimé. Pourquoi faut-il qu'un sentiment qui a si souvent fait de la vie un songe délicieux, n'ait été pour moi qu'une source de désespoir et de misère ?

Sexe charmant dont les graces naïves vous soumettent tous les cœurs, dont un sourire embellit nos

jours et nous console dans les chagrins qui nous surviennent ; et vous hommes vertueux et sensibles pour qui des nœuds formés sous des auspices favorables ont été une source continuelle de plaisirs et d'enchantemens , plaignez moi , pleurez mon sort. Si le spectacle le plus digne de vous intéresser est celui du bonheur de vos semblables, je ne vous le fournirai point : ma vie est un enchaînement continuel d'amertumes et de malheurs.

Je suis né dans cette vaste contrée dont le farouche Européen, plus terrible que la foudre, fit disparaître les nombreux habitans (1). Mon nom

(1) L'isle de Saint - Domingue , la plus riche des Antilles , fut découverte le six décembre quatorze cent quatre - vingt -

est *Valdeuil*. Si la philosophie con-
naissait les rangs , si la première

douze , par CHRISTOPHE COLOMBO , vul-
gairement COLOMB , la première après les
Lucayes , et par lui nommée HISPANIOLA ,
au lieu d'AITI , que ses colons l'appelaient
alors. Elle a un nombre prodigieux de ri-
vières. Les six principales sont l'OZAZA ,
la NEYVA , le MACORIS , ou rivière DE
MONTE-CHRISTO , l'YUNA et l'ARTI-
BONITE , qui est la plus longue et la plus
large.

Elle est sous la Zone torride , située à
l'Ouest de PORTORICO , et a trois cent
cinquante lieues de tour , non compris
les Anses , sur environ cent soixante-dix
de long. Les naturels y vivent long-tems,
et les Européens y vieillissent plutôt qu'ail-
leurs. Les Espagnols en possèdent la partie
orientale , où le peuple peu nombreux est
misérable , et la belle ville de S.-Domingue.

et seule noblesse n'était pas celle du cœur, je pourrais parler de la

Les Français ont la partie occidentale, où leur activité fait fleurir les arts et le commerce.

Les principales villes de cette partie sont le CAP, le PORT-AU-PRINCE, LÉOGANE, ST. MARC, les CAYES, le PETIT-GOAVE, etc. Les mines d'Or, de Tale, de Crystal, l'Indigo, le Caffé, le Cacao, le Rocou, le Tabac et la Canne à Sucre, sont en général la richesse de l'isle.

Les Espagnols ayant poussé leurs conquêtes dans le continent de l'Amérique, et emporté ses trésors immenses, après en avoir exterminé plus de douze millions d'habitans qui leur avaient servi comme de bêtes de somme, dont trois millions dans la seule HISPANIOLA, et plus de six cent mille dans Cuba; les Français et les Anglais résolurent de s'y faire aussi des

nienne, dire que je sors d'une des
 lus illustres familles de l'isle; et que

possessions. En seize cent vingt-cinq, ils
 arrivèrent à St.-Christophe, s'en empa-
 rèrent et s'y établirent. Ils en furent chassés
 par FRÉDÉRIC-DE-TOLEDE, envoyé contre
 eux par le roi d'Espagne, qui craignait
 leurs entreprises; puis y revinrent.

Il est inutile de raconter les combats
 que soutinrent les Français pour s'y
 maintenir, puisqu'il en existe une infinité
 de descriptions. Ce qui en résulte, c'est
 que la colonie Française de St.-Domingue,
 qui est aujourd'hui policée comme les
 plus célèbres villes de l'Europe, doit son
 origine à deux troupes de bandits ou de
 navigateurs aventuriers, dont les uns se
 nommaient BOUCANIERS et les autres FLI-
 BUSTIERS.

Les premiers étaient des hordes de
 chasseurs sans chefs, dont l'habille-
 ment consistait en une chemise rouge

mon père a occupé les premiers emplois militaires. A peine mon cœur

du sang des animaux qu'ils tuaient, un caleçon, une ceinture garnie de couteaux tranchants et d'un sabre, d'une espèce de bonnet, et de souliers de peau de sangliers. Ils se saisissaient des boeufs sauvages et de toutes les grandes bêtes qui habitaient les forêts, leur tiraient ensuite plusieurs coups de fusil, se nourrissaient de la moëlle de leurs os, puis dépeçaient les chairs, et les conservaient en les exposant à la fumée.

Les seconds, c'est-à-dire les Flibustiers, étaient des gens bannis, qui montés sur des canots à la manière des sauvages, faisaient le métier de pirates, pillaient les barques des pêcheurs, et commettaient tous les crimes imaginables, avec un courage dont il est impossible de se faire une juste idée.

s'était-il ouvert au sentiment le plus doux, que mes parens sacrifièrent le plaisir de voir leur fils croître et s'élever sous leurs yeux, au triste avantage de lui donner une éducation plus brillante. Un de mes oncles qui était sur le point de revenir en France dont il était originaire, pour y jouir d'une fortune immense qu'il avait acquise dans le commerce maritime, leur proposa de m'embarquer avec lui. Ses offres furent acceptées avec transport.

Lassés de cette vie précaire et infâme, les Boucaniers et les Flibustiers acceptèrent des lois et des terres qu'on leur donna à St. Domingue, sous la protection de la France. Ils devinrent paisibles, exercèrent leur industrie, firent des mariages, et laissèrent pour successeurs les colons actuels. NOTE DE L'ÉDITEUR.

Malgré l'envie que j'avais, comme tous les jeunes gens, de quitter le sol natal pour voyager, je n'appris pas sans douleur qu'un intervalle immense devait bientôt me séparer, peut-être pour toujours, d'un père et d'une mère dont j'avais jusques là fait les délices. Je la leur témoignai ; ils y furent sensibles, mais ne changèrent pas de résolution.

Jusqu'au jour fatal où je devais m'éloigner d'eux, ils me prodiguèrent les caresses et les exhortations, et m'assurèrent que partout où je serais leur tendresse ne cesserait de veiller sur moi. Ils me fournirent abondamment tout ce dont je pouvais avoir besoin, et me conduisirent jusqu'au vaisseau accompagnés d'une jeune sœur que j'avais qui jetait

des cris perçans. Nos adieux furent touchans ; les larmes coulèrent de nos yeux : enfin je m'arrachai à leurs embrassemens. Hélas ! ces chers auteurs de mes jours étaient loin de prévoir que j'entrais dans une carrière d'infortunes.

A peine fus-je embarqué qu'on leva l'ancre ; les clameurs des matelots se firent entendre, et le rivage disparut. Je m'abandonnai d'abord aux gémissemens, et pendant plusieurs jours toutes les facultés de mon âme se portèrent vers cette isle où j'avais reçu la naissance ; le calme de la mer me disposait encore à la mélancolie.

Cependant les manières affectueuses de mon oncle et des principales personnes de l'équipage , les

plaisirs qu'ils me promettaient en France, les récits enchanteurs que j'en avais entendu faire, et l'image séduisante dont on charmaît mon cœur, commençai à en effacer les impressions douloureuses. J'avais repris ma gaîté ordinaire, et je vivais dans la sécurité, lorsque je remarquai que tous les jours au lever de l'aurore on montait à la découverte. S'il paraissait quelques voiles, la frayeur s'emparait aussitôt de tous les esprits. Je demandai quelles en étaient les causes, et j'appris qu'on craignait la rencontre des Anglais avec lesquels nous étions en guerre.

Déjà les vents favorables nous avaient conduits à cent cinquante lieues de Brest, et nous espérions entrer dans son port sous peu de

jours, lorsque nous découvrîmes deux frégates Anglaises que la longueur et l'obscurité des nuits nous avaient empêchés d'appercevoir la veille. Bientôt nous en fumes atteints, et l'ennemi enhardi par de précédens succès, quoiqu'inférieur en forces, nous présenta le combat.

Cette attaque subite et imprévuë répandit le désordre parmi nous : deux bordées nous furent lâchées avant que nous fussions en état d'en rendre une. Lorsque nous eûmes disposé nos batteries, le feu se croisa et devint vif de part et d'autre. La fureur du désespoir, et la mort dont nous étions menacés, nous élevèrent au dessus du danger et nous rendirent terribles : nous réunimes nos forces ; une manœuvre adroite, une

intrépidité étonnante , et une artillerie servie avec célérité , jetèrent la terreur parmi nos ennemis , et leur arrachèrent la victoire qui avait long tems semblé se décider pour eux. Ils prirent la fuite à toutes voies , et nous fîmes de vains efforts pour les rejoindre.

Nous reprîmes notre route et arrivâmes heureusement à Brest. (1)

(1) Brest est une ville de l'ancienne basse Bretagne , avec un beau port dans une grande baie , un château sur un rocher escarpé du côté de la mer , et un arsenal. Les Anglais voulurent en 1694 s'en emparer , mais ils furent obligés de se retirer. Longitude, treize degrés, neuf minutes, dix secondes. Latitude, quarante-huit degrés, vingt-deux minutes, cinquante cinq secondes.

Mon oncle y fit quelque séjour pour l'arrangement de ses affaires. Quand elles furent terminées, il me conduisit à Paris. L'étonnement s'empara de moi lorsque nous y entrâmes; je ne pouvais assez contempler le nombre et la richesse des édifices, l'alignement et la beauté de certaines rues, et sa population immense.

Après m'avoir laissé donner quelques jours à visiter ce que la capitale offre de merveilleux dans tous les genres, il me plaça dans un collège, où la gêne à laquelle je fus assujéti, le sot pédantisme des maîtres, leur ennuyeux jargon, et la multiplicité de leçons dont ils chargèrent ma mémoire me firent aussitôt regretter St. Domingue, et concevoir de l'aversion pour le pais brillant dont on m'avait

dès mon enfance raconté tant de merveilles.

Je n'entretiendrai pas mes lecteurs des années que je passai sous la férule. Mes études finies, j'entrai au service en qualité de volontaire, et je fis diverses campagnes sous ce titre. Plusieurs défaites que les Français essayèrent pendant une guerre désastreuse me découragèrent et me firent prendre en horreur une profession honorable que la vraie vertu et le courage ont distinguée dans tous les tems; et je revins à Paris.

J'y demeurais depuis environ six mois, et je m'y livrais à la vie dissipée des jeunes gens dont elle abonde, lorsque je reçus de ma mère une lettre par laquelle elle m'annonçait

que mon père venait d'être empoisonné par un de ses negres qui avait pris aussitôt la fuite pour se soustraire au châtement qu'il méritait. Ses dernières paroles avaient été l'expression du vif regret qu'il éprouvait de mourir sans me revoir.

» Tous ceux dont je devrais attendre des preuves de sensibilité , (me marquait cette veuve infortunée, en finissant) « semblent ne me » plus connaître ; j'éprouve des contestations de la part des personnes » qui m'avaient toujours parû nous » être dévouées. Toutes les consolations de l'amitié me manquent ; » je suis abîmée dans la douleur ; » mes yeux sont une source de larmes qui coule sans cesse ; votre » sœur s'éteint à vue d'œil , et

» succombe comme moi sous le poids
 » de l'affliction : nous sommes aux
 » portes du tombeau. Si vous voulez
 » nous empêcher d'y descendre , ou
 » recevoir au moins nos derniers
 « embrassemens , hâtez-vous de re-
 » passer. Les jours nous paraîtront
 » des siècles jusqu'à votre retour. «

On peut juger de l'impression que
 fit sur moi cette lettre. Elle me jeta
 dans un désespoir d'autant plus vio-
 lent que je me trouvais retenu , et
 en quelque sorte fixé à Paris par
 une passion encore nouvelle. Je sentis
 dans mon cœur des combats terribles.
 J'avais toujours tendrement aimé
 mon père : ma mère et ma sœur
 ne m'étaient pas moins chères ;
 mais j'adorais Aglaé. (c'était le nom
 de la jeune personne dont j'étais

épris.) Il faut que je le dise à ma honte : l'amour triompha, et si la nature ne fut pas méconnue, je me rendis au moins sourd à sa voix.

J'étais lié, presque depuis mon séjour dans la capitale, avec une dame de *Florville*, femme douce et compatissante qu'un esprit philosophique élevait au dessus de son sexe, et veuve depuis plusieurs années. Je lui avais fait part de la mort funeste de mon père, sans cependant lui dire qu'on me redemandait à St-Dominique craignant qu'elle ne me prouvât que mon devoir était d'y retourner. Dans le chagrin qui m'accablait, j'en avais reçu tous soins d'une amie aussi solide que généreuse. Elle prenait soin d'Aglaé. Cette jeune personne était encore parée des graces

touchantes de l'enfance : elle avait à peine quinze ans. C'était une de ces beautés rares qui doivent tout leur éclat à la nature. Sa démarche était noble, son regard doux, majestueux, et en même tems plein de candeur. Quelquefois je surprénais ses yeux s'arrêter sur moi, puis s'en détourner avec quelque attendrissement. Je crus m'appercevoir qu'elle souffrait : l'idée de ses peines me fit oublier les miennes. Sa voix était belle et étendue, elle lui donnait ces inflexions perçantes qui expriment si bien le cri de la douleur ; il m'était impossible de l'entendre sans être pénétré. Ses sons plaintifs déchiraient mon âme, et me faisaient éprouver le pouvoir de cet art enchanteur qui excite en nous des

mouvements si variés et si rapides :

Chaque jour je goûtais un plaisir plus vif près de cet aimable enfant , et je me fortifiais dans la résolution de ne pas repasser à St. Domingue. Dans cette affligeante perplexité , je crus devoir m'ouvrir à madame de Florville. J'allai donc la trouver. Femme sensible , lui dis-je , vous avez daigné être ma consolatrice dans la juste affliction que me cause encore la mort du meilleur des pères. Il ne tient aujourd'hui qu'à vous de tarir mes larmes et de me rendre heureux. J'adore cette fille intéressante dont vous avez formé le cœur , et je désire unir ma destinée à la sienne. Si elle ne sent pas d'éloignement pour moi , si vous m'avez cru digne de vos bontés jusqu'à présent , si

j'ai l'avantage de posséder votre amitié, accordez m'en une dernière preuve en comblant mes vœux les plus ardens.

Vous ne pouvez douter de mon attachement pour vous, me répondit madame de Florville, et je vous crois bien persuadé du plaisir que j'aurais à serrer des liens aux quels vous attachez votre bonheur. Mais ce qu'on appelle les convenances sociales, ces combinaisons de l'intérêt et de l'orgueil qui forment presque toutes les alliances, mettent un obstacle insurmontable à celle que vous désirez. Aglaé n'a que des vertus, et malheureusement on ne les compte pour rien dans ce siècle. Le sort impitoyable l'a maltraitée même avant qu'elle vit le jour, et l'a condamnée à l'indigence.

Ah! que m'importe, répliquai-je ? C'est elle seule que je désire ; sa belle âme , sa douceur , ses talens , l'amour qu'elle aura pour un époux selon son cœur , sont des biens préférables à la richesse.

Voilà , me dit madame de Florville , le langage d'un amant passionné. Dans son délire , il n'écoute que son amour ; tous ses désirs se portent vers celle qui en est l'objet ; mais bientôt l'illusion disparaît , les regrets succèdent à son enchantement , et il ne voit plus dans son épouse qu'une fille sans bien.

Non , non , jamais celle que j'aurai choisie ne cessera de m'être chère. Je suis assez riche pour ne pas craindre les horreurs de l'indigence ,

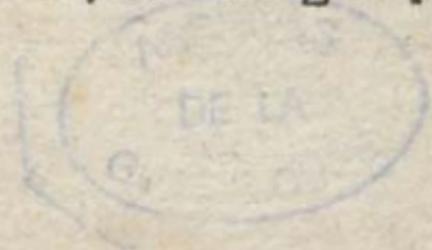
et pouvoir sacrifier au bonheur de ma vie l'espoir d'une fortune considérable. Ah ! daignez combler les vœux de votre ami. Qu'il lui serait cruel de n'avoir que vous pour adversaire !

Plut à Dieu, qu'il ne tint qu'à moi que vous fussiez heureux ? Mais l'injustice des hommes, leurs préjugés Hélas ! j'oublie ce que je dois à mon amie . . . à l'infortunée A l'instant madame de Florville leva ses mains au Ciel, ses yeux s'obscurcirent de larmes, et la parole expira sur ses lèvres. Je voulus m'approcher, mais elle me pria de la laisser libre, et s'éloigna.

Cependant l'espérance ne s'éteignit point dans mon cœur ; je continuai à voir celle qui m'enchantait,

Quelquefois je mêlais ma voix à la sienne : son visage alors s'embellissait du rouge le plus tendre ; sa voix devenait tremblante , et était entrecoupée par des soupirs. Ah ! que son embarras me touchait ! Quelle douceur j'éprouvais à la rassurer ! Sa main pressée dans les miennes était couverte de baisers ; si je l'approchais de mon cœur , un doux saisissement le faisait palpiter ; le feu de mes yeux , mon trouble , tout lui prouvait l'ardeur de mon amour.

Un jour que je lui en donnais les plus tendres assurances ; elle fixa sur moi ses regards , rougit et couvrit d'un mouchoir son visage baigné de pleurs. Ému, transporté, je tombai à ses genoux, Belle Aglaé, lui dis-je



pourquoi me dérobez - vous ces pleurs ? Pourquoi ne les versez-vous pas dans le sein de celui qui vous adore , qui veut s'unir à vous , et ne connaît de peines que les vôtres ? Quelle main les essuyera , si vous refusez celle de votre époux ?

Mon époux.... Ah ! jamais vous ne serez le mien. Le Ciel injuste O ma mère ma mère s'écria Aglaé d'une voix entrecoupée ; que ne m'avez-vous étouffée en naissant , puisque la honte et le mépris devaient couvrir votre malheureuse fille !

Vous repris-je ! Eh ! de quoi auriez-vous à rougir ? Quel est l'homme assez vil pour mépriser une fille aimable et vertueuse ? Si je vous suis cher , mon respect , mon amour

chasseront loin de vous cette idée injuste que vous avez de vous-même. Qui pourra m'empêcher d'être votre époux, si vous daignez me donner cette main sans laquelle je ne puis vivre?

Je ne veux pas, me dit Aglaé en soupirant, faire tomber le voile qui couvre vos yeux. Peut-être me mépriseriez - vous aussi, et j'en mourrais de douleur. . . . Elle prononça ces derniers mots d'un ton si tendre; sa voix était si douce, un charme si puissant se répandait dans toute sa personne, que je me sentis hors de moi-même. Calmez vos craintes, lui dis-je, je serai votre époux, si vous le voulez. Le sentiment qui m'anime me rend capable de braver toute la

fureur des hommes pour réparer les
 torts de la fortune envers celle que
 la nature a comblée de ses dons...
 Mais vous détournez les yeux. Je le
 vois , vous renfermez dans votre
 sein un secret que vous n'osez me
 confier. Je vous en conjure au nom
 du plus tendre amour , daignez m'ou-
 vrir votre cœur. Craignez-vous donc
 que j'y lise ?...

Non : mais je ne puis , sans ternir
 la mémoire d'un mère malheureuse ,
 vous confier un secret fatal. C'est rou-
 vrir toutes les plaies de mon âme que
 d'exiger de moi le douloureux récit
 de mes infortunes , (1) et de celles
 d'une femme trop sensible que le

(1) Infandum!.. jubes renovare dolorem;
Virg. Æneidos, lib. 2

désespoir à conduite au tombeau. Hélas ! ses bras ne m'ont jamais pressée contre son sein : jamais mes yeux ne se sont arrêtés sur les siens : jamais sa bouche ne ma donné le doux nom de fille. Un barbare . . . Mais ce barbare est mon père . . . Cessez donc de me demander ce que je n'ai ni la force ni le courage de vous apprendre.

Le silence que m'imposait Aglaé avait un motif trop légitime pour que je lui réitérasse mes instances. En lui obéissant, je me proposai de me faire informer par sa bienfaitrice de toutes les particularités qui la concernaient. Voici comment madame de Florville satisfit ma curiosité. (1)

(1) Dans les *Mémoires d'un Américain*;

« La mère d'Aglaé sortait d'une famille dont une infinité de services rendus à la patrie par des découvertes aussi savantes qu'utiles, et

Aglaé, racontait sauf les changemens que j'ai faits, ce qui se trouve ici dans la bouche de madame de Florville. Mais il ne me pas paru naturel qu'une fille âgée à peine de quinze ans, peignit les faiblesses de sa mère, les charmes du séducteur, son art perfide, et qu'elle parlât d'une grossesse dont elle est le résultat. Ces détails m'ont semblé beaucoup mieux placés dans la bouche d'une femme qui a de l'expérience, et j'ai cru devoir laisser Aglaé dans une heureuse ignorance sur les moyens qu'employent trop souvent les hommes pour arracher aux femmes dont ils méditent la perte, ces faveurs que les regrets et l'opprobre accompagnent presque toujours.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

la considération publique étaient les principaux titres. Elle épousa à seize ans un ingénieur distingué nommé *Blinzac*, que des travaux trop pénibles enlevèrent aux sciences quatre ans après. Veuve à vingt ans, et livrée à cette indépendance qui paraît si douce, elle se vit bientôt environnée d'une foule d'amans quise disputaient sa main. Une figure régulièrement belle, une taille svelte, tous les talens de société, de la fortune, lui attiraient ces hommages. *Melcourt*, jeune homme d'une phisionomie intéressante, rempli de ces riens que l'on trouve si aimables, voltigeant de femmes en femmes, et les quittant toutes avec un air triomphant et satisfait, vint aussi déposer près d'elle sa lé-

gèreté. Ses soins empressés , et assidus , ses manières aisées et délicates , son enjouement , et les autres divers avantages qu'il réunissait , ne furent que trop remarqués. Il sut cacher toute sa noirceur , et parut posséder cette candeur qui est la marque d'une belle âme. Madame de Blinzac le reçut et le vit avec plaisir , crut découvrir en lui des vues honnêtes et le désir sincère de s'unir à elle. Sa vertu ne lui permettant pas de nourrir l'espérance d'une foule d'adorateurs , elle se livra imprudemment à l'espoir de le fixer.

Déjà , le bandeau de l'amour couvrant ses yeux , elle ressentait à l'approche de son amant cette tendre agitation , ce plaisir secret que l'on

veut inutilement dissimuler. Elle trouvait tant de charmes à le voir ; à l'entendre , qu'elle ne pouvait se consoler de son absence qu'en parlant de lui , qu'en me répétant les assurances qu'il lui donnait de son amour. Hélas ! pleine de candeur , elle était toujours bien loin de pressentir que cet homme dont les discours étaient si tendres , les expressions si vives , lui plongerait un jour le poignard dans le sein , qu'elle l'arroserait de ses larmes sans l'attendrir , et qu'il insulterait à sa douleur.

Cependant les soins de son amant devenaient chaque jour plus pressans. Quelquefois oubliant sa timidité ordinaire , il lui laissait entrevoir ces désirs qui allarment la pudeur :

il la rassurait aussitôt, lui prenait les mains et les couvrait de baisers.

Un jour, hélas ! auquel Aglaé doit la naissance, madame Blinzac avait éloigné sa femme de chambre. Occupée de la funeste passion qu'elle ressentait déjà, elle voulut être seule pour pouvoir s'y livrer avec plus de liberté. Étendue sur une chaise longue, elle arrêtait ses beaux yeux sur le portrait de son amant ; sa tête était penchée, son regard doux fixé sur cette image qu'elle tenait dans l'éloignement, s'animait à sa vue ; sa bouche embellie du sourire de l'amour lui donnait l'air le plus passionné. Elle approchait de ses lèvres agitées la miniature chérie, quand tout à coup Melcourt entre et voit le trouble qu'il cause. A l'instant

il se précipite aux genoux de celle dont il ne peut plus ignorer les sentimens trop tendres, lui parle des siens, se repand en protestations et la conjure de lui accorder une preuve de cette sensibilité touchante dont il vient d'être le témoin. Effrayée de ce langage, elle voulut fuir; mais il la retint avec tant de grace et des caresses si expressives qu'elle n'eut pas la force de s'éloigner, et que, sans s'arrêter aux pleurs qu'elle versait, il obtint d'elle cette faveur après laquelle le séducteur devient presque toujours ingrat, perfide et cruel.

La faiblesse de madame Blinzac ne refroidit point d'abord l'ardeur de Melcourt. Il ne la quittait qu'autant que l'exigeait la bienséance, et ses

jours s'écoulaient dans une douce sécurité.

Mais bientôt la crainte dissipa le charme qui la trompait. Elle s'aperçut avec une surprise mêlée de frayeur que le mystère de ses amours allait être découvert, et que peut-être il lui serait impossible d'en dérober la connaissance à des yeux étrangers. Cette triste pensée la jeta dans la plus vive inquiétude. Elle fit part à son amant de ses allarmes; il s'efforça de la rassurer et lui promit de l'épouser aussitôt que ses arrangemens de famille le lui permettraient. Ces délais n'annonçant que de l'irésolution, elle le pressait; il se défendait: elle pleurait, et il essuyait ses larmes, en lui réitérant ses promesses.

Déjà cependant elle voyait ar-

river le moment où, partagée entre la douleur et l'humiliation, elle ne pourrait se livrer au doux plaisir d'être mère; déjà un soupçon dévorant la déchirait : les sermens de Melcourt pouvaient à peine lui donner quelque calme. Hélas! elle commençait à prévoir l'horreur de son sort et de celui du malheureux enfant qu'elle portait dans son sein. Enfin elle mit au monde cette jeune infortunée à laquelle vous désirez vous unir. Le père se hâta de l'éloigner, et elle fut confiée à de, mains étrangères.

Cet amant insensible et faux était tous les jours près du lit de madame Blinzac, et faisait d'inutiles efforts pour chasser ses noirs pressentimens. Elle ne voyait plus dans ses yeux,

dans ses gestes , dans son langage, ce feu , cette action , ce sentiment qui l'avaient enchantée ; et son œil craintif perçait les ombres dont son cœur s'environnait. Le faible espoir qui lui restait fut bientôt dissipé. Les visites de Melcourt furent moins fréquentes et plus courtes , ses discours devinrent plus froids. La politesse seule et de simples égards semblaient le conduire où l'amour l'avait porté. L'infortunée qu'il avait abusée dévorait ses peines en silence et n'osait les confier à personne. Elle ignorait encore tous les maux qui l'attendaient.

Surprise de ne plus recevoir de son amant que des visites très rares , elle lui écrit. Les reproches , l'indignation se peignirent sous sa

plume. Les réponses qu'il lui fit la confirmèrent encore dans ses appréhensions. La certitude de son malheur la plongea dans cet accablement, dans ce sombre qui est la mort de l'âme. Elle apprit que cet homme trop séduisant qui l'avait deshonorée oubliait dans les bras d'une autre ses sermens, et les preuves du plus tendre amour. La fureur alors s'empare d'elle et succède à cette passion si douce qui l'avait égarée. Dans son délire, elle se fait conduire chez son amant, et pénètre, malgré ses gens, dans un cabinet solitaire, où elle le voit près d'une femme méprisable. Elle lance sur lui des regards étincelans, veut l'accabler d'injures; mais la colère dont elle

est suffoquée , fait mourir ses expressions sur ses lèvres. Son cœur est oppressé ; sa voix tremblante , ses yeux sont égarés , ses bras se roidissent , ses genoux fléchissent ; elle tombe évanouie aux pieds de celle qui lui a ravi le cœur de son amant ; les soins qu'on lui donne la rappellent à elle même : ses yeux s'ouvrent ; elle les arrête un instant sur la vile créature qui lui est préférée , les détourne avec dédain. Puis elle quitte ce lieu qui ne lui offre plus que des objets de honte et de douleur.

Revenue dans sa maison que l'amour a tant de fois embellie du charme qui la fuit , elle voit toute l'horreur de son sort , et s'envisage sous l'aspect le plus humiliant ; elle

ne se regarde plus que comme une malheureuse dévouée au mépris. Pénétrée du sentiment de ses peines, elle retombe dans un évanouissement dont elle ne revient que pour répandre un torrent de larmes : elle se rappelle qu'un être infortuné est associé à son triste sort, qu'il partagera son ignominie, et qu'il sera en quelque sorte proscrit comme elle. Cet affreuse pensée perce son cœur des traits les plus aigus. Elle veut revoir cette malheureuse créature à qui elle a donné le jour, la baigner de ses pleurs; elle espère que sa vue nourrira la haine éternelle qu'elle jure au monstre dont le cœur féroce se ferme aux plus doux sentimens. A l'instant elle se lève, et va à son

secrétaire ; elle y apperçoit ces lettres qui l'ont séduite , et qu'elle a lues tant de fois avec des transports toujours nouveaux. Elle les prend et les déchire avec fureur , écrit d'une main tremblante à celui qu'elle voudrait détester , et lui demande cet enfant qu'il a eu la barbarie de lui ôter pour le couvrir d'infamie. Elle envoie sur le champ porter cette lettre , dont elle attend la réponse avec impatience et dans la plus grande agitation. Ce billet dicté par la plus froide indifférence lui est remis presque aussitôt :

« L'enfant que vous redemandez ,
 » madame , est le mien ; vous devez
 » être tranquille sur son sort ; le sou-
 » venir de celle qui l'a mis au

» monde me sera toujours cher; je
 » l'en assurerais de vive voix, si je
 » ne craignais d'aigrir sa douleur
 » par la présence d'un homme qui
 » la respecte, et qu'elle outrage par
 » ses soupçons. »

Combien de fois madame Blinzac lut, rejeta et reprit ce billet! Quelle différence entre son style et celui de ces lettres qui avaient porté dans son âme une émotion si tendre, qu'elle avait pressées tant de fois sur son cœur! La tête baissée et soutenue sur ses mains, elle s'écria plusieurs fois d'une voix entrecoupée par les sanglots : L'ingrat! il me respecte!.. Ah! je m'en suis plus aimée: Il méprise mon amour; il s'applaudit peut-être de m'avoir trompée, puisqu'il ne veut pas être le témoin de mes

pleurs , puisqu'il craint de me voir ,
 J'irai , oui j'irai me jeter à ses pieds ,
 les arroser de mes larmes , l'implorer
 pour cette innocente qui est sa fille..
 Qu'il l'arrache à la honte , et qu'il
 m'abandonne après , s'il le veut ; je
 ne l'importunerai plus. S'il la vo-
 yait , peut-être ses entrailles se-
 raient émues , peut-être se rappel-
 lerait-il cet amour..... ces fa-
 veurs..... Ah ! l'ingrat , il a tout
 oublié !..... Rien ne pourra fléchir
 cette âme plus dure , plus insensi-
 ble que le marbre ; mes plaintes .
 mes prières ne le toucheront point ;
 il triomphera de me voir à ses pieds ,
 et fermera l'oreille à mes cris.

Le silence de la nuit ne put cal-
 mer le trouble et les agitations de
 cette femme trop tendre. Mille pen-

sées plus affligeantes les unes que les autres se succédaient pour l'accabler. Son imagination lui présentait son infidèle accablant des plus tendres caresses l'objet de sa nouvelle passion, et lui jurant de l'aimer toujours. Elle croyait l'entendre répéter ces expressions si touchantes, et voir briller dans ses yeux cette ardeur qu'il avait autrefois puisée dans les siens. Si elle pensait à sa fille, son cœur était aussitôt déchiré de mille manières. Où est-elle? Vit-elle encore? Hélas! l'infortunée, il vaudrait mieux qu'elle n'eût jamais vu la lumière. Mais ne puis-je donc la voir la presser contre mon sein? ne sort-elle pas de mes entrailles. Qu'en veut-il faire? pourquoi me l'a-t-il enlevée? Après

m'avoir ravi l'honneur, pense-t-il pouvoir me priver de mon enfant? Le barbare! qu'il acheve son crime, qu'il m'arrache la vie ... Hélas! que m'ôterait-il?

Le jour surprend Madame Blinzac dans cette agitation. La nature qui la presse en faveur du fruit malheureux de son amour la détermine à retourner chez son perfide. Elle arrive à son hôtel et monte à son appartement. On lui dit qu'il repose. Il repose s'écrie-t-elle, lui que le remords devrait tourmenter! Voilà, voilà le calme que l'habitude du crime donne aux méchans... Elle avance, et d'une main hardie ouvre ses rideaux. Il s'éveille tout étonné; et croit encore être au milieu d'un songe lorsqu'il voit cette femme

si timide, si modeste, dans le plus affreux désordre : la fureur est dans ses yeux où brillait auparavant la tendresse ; ses cheveux sont épars. Que voulez-vous, Madame, lui dit-il d'un air confus ? - Ce que je veux ? l'ignore-tu ? ... Homme lâche et fourbe, vas, ne crains point que je te parle de cet amour que tu as profané, de tes sermens que tu as indignement violés, je te méprise trop pour te faire des reproches. C'est mon enfant que je viens te demander. Qu'en as-tu fait ? - Votre fille est en sûreté. - Non, cruel, sa vie n'est pas sûre dans tes mains. Que sai-je si après avoir conduit sa mère dans la tombe, tu n'auras pas la cruauté d'exterminer le triste fruit de sa faiblesse ? Déjà, peut-

être ... Où est-elle ? Je veux la voir... Qui de vous, ajouta-t-elle, en se tournant vers les gens qui l'avaient suivie, et qui fondaient en larmes, qui de vous sait où est l'enfant ? -- Mais, Madame, y pensez-vous ? -- Malheureux ! tu vois jusqu'où l'amour et la douleur m'ont égarée..... Ah ! que m'importe que toute la nature sache que tu m'as déshonorée ? On ne t'envisagera jamais que comme le plus lâche et le plus fourbe des hommes.. Puis le regardant d'un air fier et menaçant : si dans deux heures mon enfant ne m'est pas rendu, attends-toi à tout ce que la fureur et le désespoir pourront m'inspirer. Madame Blinzac disparut sur le champ. Ses genoux tremblans pûrent à

peine la porter jusqu'à sa voiture: L'effort qu'elle avait fait pour parler l'avait épuisée. Telle est une lumière qui finit : elle promène son feu sur tout ce qui peut le nourrir : sa flamme s'éleve et jete un éclat plus brillant ; mais l'instant d'après elle baisse , vacille et s'éteint.

A peine la malheureuse Blinzac fut-elle de retour , qu'on la mitautil. Une fièvre brûlante lui donna bientôt le plus violent transport. Les Médecins qui furent appelés ne purent la soustraire au trépas qui la menaçait. Accablée et presque anéantie , poussant par intervalles de longs soupirs , elle semblait quelquefois se ranimer : des pleurs coulaient sur ses joues pâles

et défaites : elle voulait soulever ses bras : ses yeux s'entr'ouvraient, et d'une voix presque éteinte elle prononçait encore le nom de sa fille. Un frisson la saisit, la connaissance lui manque, ses yeux se fixent et elle expire.

L'auteur de sa mort en parut touché pendant quelque tems ; il lui donna même quelques larmes. Mais bientôt il oublia et celle qui l'avait aimé, et l'enfant dont il était le père. A peine ceux auxquels il avait confié Aglaé pouvaient-ils arracher de ce barbare le simple nécessaire pour elle. Je découvris, après bien des recherches, le lieu où il l'avait fait mettre, et je m'y rendis. Trop malheureux enfant, m'écriai-je en la prenant dans mes bras,

et en répandant sur elle un torrent de larmes, puisque ton père ne veut point te reconnaître pour sa fille, je t'adopte pour la mienne. J'eus recours sur le champ à l'autorité et j'obtins qu'Aglaé serait conduite dans ma maison, où je pris soin de son enfance. Les plus heureuses qualités s'étant développées en elle, je l'ai toujours retenue près de moi et j'ai partagé avec elle ma médiocre fortune. Je l'aime comme si j'étais sa mère; souvent nous parlons de la sienne; et nous trouvons quelque douceur à nous attendrir sur son sort.

Voilà, continua mon incomparable amie, ce que vous désirez savoir, ce qu'il était nécessaire que vous sussiez, dans le dessein que

vous m'avez confié d'épouser ma chère pupille , et ce dont elle ne pouvait vous instruire elle même : Consultez maintenant votre cœur ; pésez bien tous les inconvéniens qui pourraient résulter de ce mariage ; ne précipitez rien , et prenez tout le tems nécessaire pour vous éprouver. »

Après avoir reçu cette confiance de madame de Florville , je retournai auprès d'Aglaé , le cœur plus satisfait qu'il ne l'avait encore été. Je sais tout , lui dis-je en m'approchant d'elle , votre généreuse amie ne m'a laissé rien ignorer. Je vous en aime davantage , mon cœur vous appartient plus que jamais. Si votre naissance est le seul obstacle à mon bonheur , je suis le plus

heureux des hommes. Aglaé baissa les yeux, et un rouge plus tendre que celui de la rose vint embellir ses joues. Votre âme, continuai-je, est aussi sensible que celle de cette mère intéressante que vous pleurez. Chère amante, soyez en sûre, vous ne serez pas comme elle poursuivie par le malheur. Le Ciel vous envoie un consolateur qui ne s'occupera qu'à embellir votre carrière. S'il nous donne des enfans, ils ne seront pas rejetés de leur père... Un regard d'Aglaé porta dans mon cœur un feu dévorant : j'osai m'avancer pour l'embrasser. A l'instant parut cette femme compatissante qui nous était également chère; elle nous observait depuis quelques instans. Mettez le comble à vos bon-

tés , lui dis-je avec transport , daignez m'unir à votre enfant , nous serons tous deux les vôtres , et nous ne rivaliserons ensemble que de tendresse. Madame de Florville , jeta un doux regard sur Aglaé ; puis me fixant avec le sourire de l'attendrissement , elle m'enbrassa sans pouvoir me parler. Je me sentis pénétré de respect dans cette étreinte , et je la nommai ma mère. Aglaé émue s'approcha aussi , et lui baisa les mains avec transport. Ma fille , lui dit madame de Florville en me montrant , voilà ton époux ; voilà celui qui te servira de père : n'oublie jamais ce que l'amour lui fait faire pour toi.-- Jamais , répondit Aglaé , jamais... Elle ne put achever , j'étendis mes bras vers

elle : cette fille charmante vint s'y précipiter , je la pressai contre mon cœur , en l'embrassant mille fois.

Dès le même jour nos conventions furent réglées ; madame de Florville fit en faveur d'Aglaé tous les sacrifices que lui permirent ses facultés modiques. J'informai madame de Valdeuil de ce que j'allais faire , en lui marquant que je ne pouvais encore la rejoindre , et en l'exhortant , ainsi que ma sœur , à ne point se laisser abattre par le chagrin. L'impatience, l'ivresse où j'étais me faisant rejeter tous les délais, mon mariage fut bientôt conclu.

Hélas ! cet hymen que j'avais tant désiré , et auquel j'attachais tout mon bonheur , ne fut pas si heureux que je l'espérais ; ses charmes fu-

rent empoisonnés par mille évènements cruels qui ont ulcéré mon cœur et celui de mon épouse. En m'unissant à elle , le Ciel semblait m'avoir associé aussi à ses malheurs.

Depuis plus de trois mois on m'avait écrit que ma mère était irritée de mon mariage , suivant elle deshonorant pour ma famille. On m'avait aussi informé qu'elle m'envoyait ce qui me revenait de la succession de mon père. J'attendais l'arrivée du vaisseau avec une impatience mêlée d'inquiétude : tous les jours mes craintes augmentaient ; enfin elles se réalisèrent.

J'appris que le navire sur lequel était toute ma fortune avait été pris par les Anglais. Plongé dans une tristesse profonde , j'envisageais les

hommes comme une horde de barbares qui fondent avec fureur sur un malheureux qui ne les a point offensés, le dépouillent sans pitié, et le précipitent, ainsi que ses enfans, dans la misère.

Celle qui m'avait consolé dans mes peines, qui m'avait donné cette femme plus précieuse encore que tout ce que j'avais perdu, fit ses efforts pour adoucir mon nouveau malheur: elle eut la générosité de partager avec nous sa petite fortune. Nous goûtions dans la médiocrité cette paix que l'opulence ne connaît point. Heureux, si nous en eussions pu jouir long-tems ! Mais le cruel destin dont le bonheur des mortels excite toujours l'envie, fut jaloux du nôtre, et nous enleva l'amie bien-

faisante qui le répandait sur nous. Elle mourut sous nos yeux, après une maladie effrayante qui avait duré plus de six mois; nous fûmes plus affectés de sa perte que des approches du besoin.

Mon épouse et moi nous osions lire dans l'avenir. Par quelle fatalité l'homme réduit à l'indigence est-il condamné à n'éprouver que des amertumes et des outrages ?

Bientôt à la juste douleur que nous éprouvions, se joignit la crainte de voir celle que je chérissais ressentir les horreurs de la misère; je cherchai les moyens de l'écartier d'elle: mais il en est si peu d'honnêtes. Les portes du temple de Plutus se ferment à l'approche du pauvre; il faut qu'il rampe long-

tems dans l'humiliation, dans le deshonneur avant qu'elles s'ouvrent pour lui.

Tandis que je me livrais aux plus vives appréhensions sur le sort dont je semblais menacé, je reçus de Gap, ville qui fait partie de ce qu'on appelait alors la province du Dauphiné, une lettre par laquelle un particulier qui signait *Melcourt*, m'annonçait avoir quelque chose de très pressant à me communiquer, dont il ne pouvait m'informer que de vive voix, et m'engageait à venir le trouver sans délai, en me recommandant le plus grand secret.

Cette recommandation et le nom de celui qui me la faisait, m'étonnèrent beaucoup, et me firent faire mille conjectures. Pour la première

fois, je crus devoir dissimuler avec ma femme, qui me paraissait devoir être l'objet de la confiance qu'on voulait me faire. Je lui dis qu'un de mes parens nouvellement arrivé de St.-Domingue, où il devait repasser bientôt, m'attendait à Grenoble, et avait pour moi plusieurs missions de ma famille; que retenu par des affaires indispensables, et ne pouvant se rendre à Paris, il m'invitait à l'aller joindre. L'air de vérité que je mis dans mon discours la persuada, et mon intérêt l'emportant dans son cœur sur la répugnance qu'elle éprouvait à me laisser absenter d'elle, elle fut la première à me déterminer.

Je partis en effet pour Gre-

noble , (1) où j'étais obligé de me rendre d'abord pour aller à Gap, qui en est distant de dix huit lieues. Je ne fis aucun séjour , afin de satisfaire plutôt l'impatience où j'étais de savoir ce qu'on voulait de moi.

(1) Cette ville qui est appellée ACCUSIUM par PROLOMÉE, par les anciennes inscriptions CULARO, et à qui l'empereur GRATIEN qui l'a agrandie , laissa le nom de GRATIANOPOLIS, d'où l'on a formé celui de GRENOBLE; est située sur l'Isère. Elle était, avant la révolution française, capitale du Dauphiné, avec un Évêché, une Chambre des comptes et un Parlement établi en 1453. A trois lieues d'elle est un ruisseau qu'on nomme LA FONTAINE QUI BRÛLE , parceque ses eaux sont échauffées par une exhalaison sulfurée qui sort de terre auprès de lui, et qu'on enflamme avec de la paille allumée. NOTE DE L'ÉDITEUR.

Arrivé chez celui qui m'avait écrit, je vis auprès d'une cheminée, et dans un grand fauteuil, un homme atteint d'une maladie qui en avait pour ainsi dire, fait un spectre. Dès qu'il sut qui j'étais, il renvoya ses domestiques, et me parla ainsi :

» Vous voyez un malheureux qu'une vie constamment corrompue a rendu odieux au monde entier et à lui même, et qui donnera bientôt par sa mort un grand exemple à tous ceux qui l'imitent. Mon nom, qui sans doute a déjà frappé vos oreilles, a dû vous faire présumer que celui qui désirait vous voir est le séducteur, et le meurtrier en quelque sorte d'une femme dont la mémoire, chère à ceux qui l'ont connue, n'est pour moi qu'un sujet continuel de

désespoir et de remords. Je suis le père d'Aglaé : c'est vous dire que je suis indigne de recevoir de vous ce nom.. Ici le malade poussa de profonds soupirs, versa des larmes et se tut pendant quelques instans.

« Je sais, reprit-il ensuite, jusqu'où vous avez poussé le désintéressement en faveur de cette infortunée qui est ma fille. Depuis plus de dix ans que je me suis retiré dans cette ville paisible, afin d'y trouver le repos qui me fait, j'ai fait mille recherches pour savoir ce qu'elle était devenue. Il n'y a pas un mois que j'ai appris tout ce qu'a fait pour elle la sensible madame de Florville, sans laquelle, j'ai honte de le dire, son sort eut été celui des enfans du crime; j'ai su vos liaisons avec cette bienfaitrice,

votre mariage et sa mort. Cette dernière nouvelle a produit de nouveaux déchiremens, dans une âme que le repentir n'avait cessé de dévorer depuis l'instant où Aglaé fut ôtée des mains de ceux à qui j'avais eû la barbarie de la livrer dès qu'elle vit le jour.

« Il srait inutile, ô vous que je n'ose nommer mon fils, puisque j'ai foulé aux pieds les devoirs sacrés de père, de vous entretenir plus long-tems de choses dont feue votre estimable amie à dû vous instruire. Mon dessein est de réparer, s'il se peut, mes torts avant de descendre dans la tombe qui m'appelle. Je veux reconnaître ma fille, et lui assurer ce qui me reste d'une fortune dont mes égaremens ont dissipé une grande partie.

J'ai cru devoir vous prévenir avant de l'éclairer sur sa naissance , afin que vous la lui apprissiez vous même avec la précaution et les égards qu'exige l'extrême sensibilité dont une personne qui la connaît m'a dit qu'elle est douée. Vous penserez à tout ce que je viens de vous dire , et me ferez part demain du résultat de vos réflexions. »

Il est impossible de se faire une juste idée de la situation où me jeta tout ce que j'entendais. Oppressé par la multitude des sentimens qui m'agitaient , je voulus vingt fois me précipiter dans les bras de l'homme qui m'avouait si pathétiquement ses fautes , et de le consoler moi même. Enfin, je lui dis tout ce que je pus imaginer de plus obligeant , en l'exhor-

tant à rétablir sa santé, à espérer des jours heureux, et à compter sur toute la tendresse de cette fille vraiment intéressante dont il avait toujours été privé, comme sur mon attachement dont je l'assurai. Je lui promis aussi de mander mon épouse par le plus prochain courrier; puis je le quittai pour ne plus prolonger son émotion, et me retirai dans un appartement qu'il me fit donner dans sa maison.

En attendant l'arrivée de mon épouse, je visitai Gap, et m'informai s'il avait quelque chose de curieux. Cette ville que Grégoire de Tours nomme *Vapincum*, et la notice d'Honorius *Vapicensium urbs*, est située à deux lieues de la Durance, et n'a rien de remarquable. Elle

souffrit beaucoup sur la fin du seizième siècle des guerres religieuses : les huguenots et les catholiques la prirent et reprirent souvent.

Il y avait à peine deux heures que je me promenais, lorsqu'en entrant dans le village de *Manteyer* qui en est éloigné de deux lieues, une foule prodigieuse m'attira avec elle chez un aubergiste où s'était pendu quelques heures auparavant un garçon d'environ trente ans, fils d'un apothicaire de Gap nommé *Girault*. La Justice y était occupée à constater le suicide. Le père, qu'on me dit avoir un fils d'environ treize ans, et deux filles âgées de dix et de dix neuf, fondait en larmes et s'arrachait les cheveux autour du cadavre. Je demandai ce qui pou-

vait avoir armé le jeune homme contre lui même : voici ce qu'on m'apprit.

Son père et un nommé *Telmond*, orfèvre à Gap, étant tout deux originaires de Briançon, ville de France sur les frontières du Piémont, (1) vivaient dans la plus grande intimité.

(1) Briançon est bâtie dans les montagnes du Dauphiné au pied d'un rocher très-haut, fortifié d'un château. Au dessus de cette ville se joignent deux ruisseaux, dont l'un qui vient du mont GENEVRE vers le Septentrion, est appelé DURE, et l'autre qui descend vers le couchant da la vallée du MONESTIER et de CHANTEMERLE, se nomme ANCE, d'où est venu le nom de la rivière de la DURANCE. A deux lieues de Briançon est la roche énorme dite PERTUIS-Ros-

Le fils de l'apothicaire et *Marie-*

TANG, taillée au ciseau, et sur laquelle on lisait anciennement D. CÆSARI AUGUSTO DEDICATA; SALUTATE EAM. Quelques auteurs ont crû que Jules César la fit ouvrir en venant dans les Gaules; d'autres, que c'est celle qu'Annibal ouvrit avec du feu et du vinaigre pour faire passer ses éléphans; d'autres enfin que ce fut le roi COTTIUS qui la fit travailler et y mit la statue d'Auguste. Briançon fut occupée dans le seizième siècle par les Ligueurs à qui le Connétable LESDIGUIÈRES l'enleva en 1590. Elle a donné naissance à plusieurs gens de lettres, et au savant mathématicien ORONCE FINÉ, mort le 6 octobre 1555, sur lequel on trouvera une notice dans une des notes de mon ouvrage intitulé CAMILLE ET FORMOSE, que je dois publier incessamment.

Il y a aussi dans l'ancienne Provence

Anne, fille de l'orfèvre, étaient presque toujours ensemble; et l'on admirait au milieu des jeux de leur enfance la force du sentiment qui les subjuguait déjà. Les fortunes des deux familles étant alors égales, les parens le voyaient avec plaisir croître de jour en jour et se développer.

Telmond vint à mourir; les liaisons des deux enfans continuèrent. Elles furent tellement remarquées, que chacun les regardait comme devant être unis.

Le jeune Girault qui avait étudié en chirurgie, fut nommé Chirurgien

un village appellé BRIANÇON ou BRIANÇONNET; un fort et un autre village du même nom dans le pays de Tarantaise en savoye. NOTE DE L'ÉDITEUR.

major sur la flotte de l'amiral d'Estaing (1) qui partait pour Gibraltar. Ce choix qui ne lui permettait pas de faire un long séjour dans son pays, mit son cœur dans un état cruel. L'amour et le devoir y parlèrent ensemble. Ce dernier l'emporta, et Girault se détermina à quitter son amante, loin de laquelle il ne prévoyait que des ennuis et des inquiétudes. » Vous me

(1) CHARLES-HENRI D'ESTAING, décapité à Paris le 9 floréal (28 août 1794), comme auteur ou complice d'une prétendue conspiration contre la liberté, la sûreté et la souveraineté du peuple. C'était sur de pareilles accusations que MAXIMILIEN ROBESPIERRE d'exécrable mémoire envoyait à la mort ceux qui lui déplaisaient, ou qu'il craignait.

connaissez peu , lui dit-elle ; l'amour n'est pas tout ce que je veux de vous. Si je désire que vous soyez tendre , j'exige aussi que vous soyez sans faiblesse , et que vous ne négligiez pas votre avancement. Si vous m'aimez véritablement , il me sera doux de vous voir le même à votre retour. Alors nous nous serons mérités tous deux. »

Bientôt Girault partit. On connaît les détails de la prise de Gibraltar. Après avoir été prisonnier de guerre, il revint dans sa patrie. Ce fut une joie universelle dans les deux familles et parmi ses amis , qui lui en donnèrent les marques les plus touchantes.

Il ne s'agissait plus que de remplir ses sermens envers sa bien ai-

mée , qui avait refusé plusieurs partis en son absence. Ils convinrent de disposer leurs parens à combler leurs vœux. La veuve Telmond mettait tout son bonheur dans cette union. Mais le père du jeune homme, qui était parvenu à une certaine opulence, et dont les vues pour son fils étaient devenues plus ambitieuses, s'y refusa.

Il est inutile de s'étendre sur les sollicitations qui lui furent faites pendant plus de quinze mois pour vaincre sa résistance : elles furent infructueuses. En vain son fils baigné de pleurs et embrassant ses genoux, le conjura de lui accorder un consentement sans lequel il ne pouvait plus vivre ; il persista dans ses refus.

Dans le même tems que Girault désespéré perdait courage, il apprit que son amante s'abandonnait à la douleur. Après avoir inutilement essayé de lui fournir quelque consolation, il tomba dans une mélancolie profonde, et détesta la vie. Encore irrésolu sur le parti qu'il devait prendre, il s'absorba dans la lecture de certains prétendus philosophes dont la doctrine pernicieuse était conforme aux idées noires qui l'agitaient; il les nourrit pendant plusieurs mois et dépérit sensiblement. Enfin ne pouvant résister davantage au chagrin qui le consumait, il écrivit à sa chère Telmond une lettre dans laquelle il lui fit un éternel adieu, et l'assura qu'il allait mourir en l'adorant.

Puis il sortit de la maison paternelle ,
 et se retira à Manteyer chez un au-
 bergiste de ses amis nommé *Che-*
valier, où il se pendit.

Ici mon cœur se gonfle ; une es-
 pèce de stupeur s'empare de moi ;
 je crois encore avoir sous les yeux
 le cadavre du trop sensible amant ,
 et entendre les gémissemens de
 tous ceux qui l'entouraient. Je me
 hâte donc de terminer un récit trop
 affligéant.

L'événement fatal fut bientôt
 connu de tout le monde. Chacun
 pleura le sort du jeune homme dont
 une passion vertueuse avait causé
 la triste fin. Le père barbare fut
 accusé par tous ses concitoyens
 d'avoir été son meurtrier. Sa femme
 accablée du coup qui la frappait

rejoignit bientôt ce fils, au malheur duquel elle n'avait point contribué. Quant à lui, l'Être juste qui ne laisse rien d'impuni, le condamna à vivre pour sentir à chaque instant les traits poignans du remords, et les déchiremens d'une âme coupable.

Je ne sus point alors quelles furent les suites du désespoir de l'infortunée Telmond; mais on m'assura peu de tems après qu'elle s'était empoisonnée. Ce qu'il y a de certain, c'est que sa mort a été violente.

Tels furent les désastres qu'occasionnèrent un préjugé funeste et la déplorable ambition d'un père, qui en refusant d'unir deux individus dignes l'un de l'autre, a creusé trois tombeaux, et peut-

être ravi à plusieurs générations le bienfait de l'existence si c'en est un :

Pendant que tout ceci se passait, Aglaé qui avait reçu ma lettre, me répondit qu'elle serait sous peu de jours auprès de moi. Elle arriva : ce fut, hélas ! pour abbreuver son cœur de nouvelles peines.

Après lui avoir fait part des dispositions favorables de son père, qu'elle croyait bien ne voir jamais, lui avoir appris tout ce qui s'était passé entre nous, et l'avoir disposée à tout ce qu'il désirait, je la lui annonçai. Mais quelle fut ma douleur lorsque je le trouvai dans le dernier degré d'accablement, et prêt à rendre le dernier soupir ! Venez, mes enfans, nous dit-il

d'une voix éteinte, en nous tendant une main défaillante ; venez embrasser un père malheureux à qui vous faites maintenant regretter une vie qui n'était pour lui qu'un fardeau insupportable depuis plus de dix ans. Dans l'attendrissement qu'il éprouvait, il ressentit des chaleurs brûlantes et un redoublement de fièvre qui le jetèrent dans le délire. Il voulut écrire dans un instant où sa raison semblait redevenir lucide ; mais il ne traça que quelques mots inlisibles. Dès qu'il s'en aperçut, il fit rentrer ses gens qu'il avait écartés de lui à notre arrivée, et les envoya chercher un notaire. Mais on était à peine parti pour exécuter cet ordre, qu'il perdit la parole

et tomba dans une agonie au milieu de laquelle il expira entre nos bras.

On peut se peindre notre affliction. Cent fois je voulus me percer le sein; mais la vuë d'Aglaé évanouie, que plusieurs personnes accourues à nos cris s'empressaient de faire revenir, me fit vivre pour elle. On la porta sur un lit où je parvins à lui faire reprendre ses esprits, après avoir été pendant plus d'une heure sur le point de la perdre.

A peine la mort de son père fut-elle connue, que les scellés furent apposés dans sa maison, d'où nous fûmes obligés de déloger. D'inhumains collatéraux se présentèrent pour envahir la succession. Je leur fis connaître les droits qu'y avait

ma femme ; mais rien ne les constatant , leur avidité les rendit sourds à ma réclamation , et leur fit rejeter la proposition que je leur fis de partager avec eux.

Je conçus alors qu'en m'adressant à la Justice, j'allais donner lieu à des plaidoeries scandaleuses , dont toute l'humiliation retomberait sur ma sensible épouse, et qu'elle pourrait ne pas réussir. Je la déterminai donc à faire le sacrifice de ses justes prétentions. Son attachement pour moi et la philosophie qui vint à notre secours, nous rendirent supérieurs à cette nouvelle infortune. Nous la supportâmes courageusement et repartîmes pour Paris. (1)

(1) La lettre de Madame de Valdeuil à son fils, celles de Melcourt au même,

Après avoir inutilement essayé d'y tirer parti des talens que je possédais, je m'appliquai à cette science si utile à la navigation. Dans mon voyage sur mer je m'étais apperçu combien le *loch* dont on se sert pour savoir le chemin que le vaisseau fait dans un jour, est incommode et peu sûr, je voulus le perfectionner. Je ne pressentais pas qu'en sacrifiant tout ce qui me restait à une recherche utile à ma patrie, je m'exposais au mal-

le voyage de celui-ci à Gap, la malheureuse ET VÉRITABLE aventure des deux amans de cette ville, enfin la mort sinistre du père d'Aglaé, n'étaient point dans les MÉMOIRES D'UN AMÉRICAIN, et sont entièrement suppléés par l'Éditeur.

heur d'en être chassé par la misère. J'employai à composer cette machine qui faisait tout mon espoir les faibles secours que ma mère voulait bien m'envoyer malgré son indignation dont elle me réitérait toujours l'assurance. Déjà en voyant mon objet rempli, je jouissais du plaisir de passer mes jours dans une heureuse aisance. Mon épouse arrêtait sur mon ouvrage des yeux satisfaits; elle en examinait le jeu et les mouvemens avec une surprise mêlée d'admiration. Tous deux nous nous livrions aux plus douces espérances. Hélas! elles furent bientôt détruites.

Je portai mon travail dans cet odieux séjour où l'envie, la haine et tous les crimes se cachaient sous des

dehors trompeurs , où ceux qu'on ap-
 pellait les grands déposaient leur
 fierté devant le prince qu'ils environ-
 naient, et dont ils s'empressaient de
 gagner la faveur. Ceux qui furent
 chargés d'en faire un rapport me com-
 blèrent de louanges, me firent mille
 questions; mais lorsque leur premier
 étonnement fut passé, ils trouvèrent
 des défauts dans cette machine, qui
 leur avait parû si ingénieuse ; et
 comme il n'y a rien de si ordinaire
 chez les esprits étroits que le passage
 subit de l'admiration au mépris, ils
 me dirent que je n'avais point encore
 atteint mon but. Sans avoir égard au
 tems que j'avais employé, aux dé-
 penses énormes que j'avais faites,
 à l'objet auquel je m'étais attaché,
 on se contenta de m'accorder quel-

ques éloges stériles , et de me dire qu'on penserait à moi. Alors je vis mes projets de fortune s'évanouir comme ces feux qui s'élèvent du sein de la terre , brillent un instant , et se dissipent dans les airs. Hommes durs et injustes , m'écriai-je , que faut-il donc faire pour se garantir du besoin ? Faut-il aller bassement flatter votre orgueil , s'exposer à vos dédains , et dégrader la dignité de son être ? Oh ! si c'est là le seul moyen qui me reste , j'aime mille fois mieux mourir. Dans ma fureur , je brisai mon ouvrage. Je l'avouerai , en considérant ses tristes restes épars dans ma chambre , en voyant le fruit d'un travail si long perdu pour moi , je sentis des pleurs couler de mes yeux , et m'abandonnai

à une faiblesse indigne d'un homme. Je revins vers mon épouse qui m'attendait avec impatience. Quel fut son accablement lorsqu'elle apprit le malheureux succès de mon voyage ! Ah ! sa plus grande peine fut toujours de me voir souffrir.

Je renonçai pour jamais à la recherche de la longitude, et formai mille projets nouveaux qui se détruisaient tous aussitôt que je les imaginai. Pressé cependant par l'impérieuse nécessité, dénué des choses les plus urgentes, sans espoir, je me vis forcé d'avoir recours à ces hommes qui nageaient dans une opulence perverse, fruit des sueurs de tant de malheureux. Je me flattais d'en obtenir de l'emploi : mais ils furent tous inflexibles. Il

semble que la vue du misérable endurcissait leur cœur ; ils affectaient de lui montrer un visage sévère ; leur maintien était fier et repoussant. Jamais ces âmes viles n'avaient connu le plaisir le plus doux , celui de tarir les larmes de la vertu gémissante.

Après avoir long-tems essuyé les refus offensans de la plupart d'entr'eux , et reconnu l'inutilité des promesses de tous les autres ; je commençais à me décourager , lorsque je crus découvrir au loin des moyens d'existence , et je quittai la France. Ainsi un insulaire qui se voit poursuivi par une bête féroce fait ses efforts pour lui échapper ; il appelle du secours , mais personne n'est touché de ses cris.

Épuisé de fatigue , saisi de frayeur et prêt d'être atteint par l'animal furieux , il arrive au bord de la mer , apperçoit une pointe de rocher , s'élançe dans les ondes , quelque terribles qu'elles soient , et cherche à la nage l'asile qu'il ne trouve point dans son isle.

On se souvient encore avec horreur de l'établissement machiavélique des fermiers généraux dans ce païs dont la splendeur et les ressources ont toujours fait le désespoir des autres nations. Jaloux de l'art sordide et funeste de ces insolens plébéïens que le peuple regardait avec raison comme des fléaux , le roi de Prusse voulut affermer aussi ses revenus. Plusieurs Français qu'il avait appelés pour l'exé-

cution de ce projet n'ayant pu remplir leurs engagements, il se détermina à mettre ses états en régie. Un particulier las de vivre dans l'obscurité préféra à l'heureuse tranquillité dont il jouissait dans sa patrie, les soins et les agitations qui sont inséparables des grands emplois. Il offrit et fit agréer ses services. Séduit par les avantages qu'il me fit envisager, je partis pour la Prusse avec la triste compagne de mes infortunes.

Nous nous rendîmes à Metz, patrie de *Ferry*, (1) du maréchal

(1) Paul Ferry, ministre calviniste, naquit le 24 février 1591, et mourut le 27 décembre 1659. Il a laissé des écrits assez recherchés de son tems, des sermons et un catéchisme par la ré-

Fabert, (1) et du savant *Sébastien*

futation duquel BOSSUET, qui était alors chanoine et archidiacre de Metz, a débuté dans la république des lettres.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

(1) Abraham Fabert, qui devint maréchal de France, était né en 1599, d'un riche libraire de Nancy. On cite de lui beaucoup de traits de courage et de noblesse d'âme, qui font voir qu'il n'avait pas besoin de celle qui lui fut conférée par Henri IV. Ce roi lui ayant offert le collier de ses Ordres, il le refusa par modestie. On assure qu'il marqua le jour et l'heure de sa mort, arrivés le 17 mai 1662, à Sedan dont il était gouverneur, et où il fut enterré dans l'église des capucins Irlandais, qu'il avait fondée. Le GÉNOVÉFAIN BARRE a publié sa vie en 2. vol. in-12. en 1752.

Son père est auteur des NOTES SUR

Le Clerc ; (1) puis à Sarbruck, autre ville dont les simples et honnêtes habitans nous plurent beaucoup.

LA COUTUME DE LORRAINE ; in-folio, 1657. NOTE DE L'ÉDITEUR.

(1) Sébastien le Clerc, Chevalier Romain, naquit le 26 septembre 1637 d'un orfèvre habile dessinateur, sous lequel il fit des progrès rapides dans le dessin et la gravure en petit, la géométrie, la perspective et les fortifications. Il excella dans tous les sujets ; le paysage, l'architecture, les ornemens. Ses ouvrages annoncent une imagination vive et bien réglée, un dessin très correct, une fécondité inconcevable, et une belle exécution. Il a aussi écrit sur la géométrie théorique et pratique, sur l'architecture, sur le point de vuë. Il mourut à Paris le 25 octobre 1714. Il fut père de dix huit enfans, dont l'un

Nous la quittâmes pour traverser une partie du Palatinat où l'œil est continuellement frappé des ravages qu'y firent les Français dans les dernières guerres:

LAURENT-JOSSE, né en 1677, et prêtre, à fourni cinq à six mille corrections pour l'édition du dictionnaire de MORERI de 1724. Un autre de ses fils, son seizième enfant, nommé CLAUDE, né en 1693, et Diacre a découvert un point de vue, contraire au sentiment de Gassendi. JOMBERT a donné un CATALOGUE RAISONNÉ DE L'OEUVRE DE SÉBASTIEN LE CLERC, avec sa vie, ouvrage curieux en 2 vol. in-8. Paris, 1775. Un abbé de VALLEMOND a aussi écrit son éloge.

Metz fut de même la patrie d'un certain CLAUDE CAUTIUNCULA, sur lequel nous ne pouvons donner aucune notice.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

I

Fatigués de ne marcher que sur des routes sablonneuses et mal entretenues, nous nous embarquâmes à Maïence, ville ancienne et considérable à laquelle Strasbourg et Harlem disputent l'invention de l'imprimerie. (1) En passant le Rhin

(1) La ville de Maïence est renommée entr'autres choses, par son université fondée l'an 800, et rétablie en 1472, quelques beaux édifices publics, sur-tout le palais archiépiscopal, nommé saint Martinsbourg, le Craën, machine assez ingénieuse dont on se sert pour décharger les marchandises qu'y amène la rivière, et par son fort que bâtit GUSTAVE-ADOLPHE dont il porte le nom. Sa longitude est de 26 degrés 2 minutes, sa latitude de 49 degrés 54 minutes. ADOLPHE, comte de NASSAU, s'en empara en 1462; Gus-

sur lequel elle est située, nous admirâmes avec quelle majesté ce

TAVE-ADOLPHE en 1631; mais l'ayant abandonnée, les Impériaux la reprirent en 1635, et la rendirent à l'électeur. CHARLES DE LORRAINE la reprit aussi aux Français qui s'en étaient plusieurs fois rendus maîtres.

L'opinion qui semble la mieux fondée est que l'imprimerie y fut inventée en 1440, ou 42, par JEAN GUTTEMBERG, qui en était natif, (non de Strasbourg, comme cette ville le prétend) et qui mourut en 1468 plus que sexagénaire. On regarde au moins comme certain qu'il conçut le premier l'idée d'imprimer et fit quelques essais, d'abord avec des planches de bois gravées, puis avec des caractères de même nature sculptés et mobiles.

Ce sentiment détruit celui de quelques

fleuve roule ses eaux azurées : son lit nous parut quatre fois plus large

personnes qui attribuent l'invention de l'imprimerie à JEAN MENTEL, aussi maïençois, comme Harlem en donne l'honneur à LAURENT LECOSTRE, l'un de ses citoyens, qu'elle prétend avoir été volé par un de ses domestiques nommé GENSFLEICH, qui porta ses casses à Maïence.

L'invention des caractères de fonte, et leur perfection jusqu'à un certain point, sont de PIERRE SCHEFFER, surnommé de GERNSHEIM, écrivain et homme industriel à qui un marchand de Maïence nommé JEAN FUST, ou FAUSTUS, dont il avait épousé la fille, s'associa et prêta des fonds.

Ce dernier fut enlevé à Paris, où il avait apporté des BIBLES imprimées qu'il vendait jusqu'à 60 écus chaque; deux

que celui de la Seine , et son cours beaucoup plus tranquille que celui du Rhône. Nous arrivâmes à Francfort , ville libre mal fortifiée , qui réunit dans son sein toutes les richesses de la haute Allemagne , et donna le jour en 1625 au peintre *Jean Lingelback* , dont on admire toujours les *marines* , les *paisages* , les *charlatans* , les *animaux* et les *foires*. Francfort est célèbre par les *siennes* , qui y attirent de toutes parts un grand nombre de marchands , et par la bataille de *Bergen* (1)

ans avant la mort de Guttemberg , c'est à-dire en 1466 , par une peste qui y fit périr plus de quarante mille personnes.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

(1) Indépendamment de ce Bergen , il y a près de Magdebourg Bergen , abbaye

remportée près de ses murs sur le prince *Ferdinand* par le Maréchal

protestante où la formule de concorde fut rédigée en 1579, et quatre autres villes du même nom.

La première est située en Allemagne dans la basse Saxe, à trois lieues, Ouest, de Danneberg. La seconde est aussi en Allemagne, entre Cologne et Juliers, et fait partie du duché de ce nom. La troisième, qui est belle, ancienne et commerçante en poissons séchés au vent, pelleteries et bois de sapin, est la capitale de Berghennus et de toute la Norwége. Elle a un château très-fortifié, un port très-profond, et est distante de 95 lieues Sud-Ouest, de Dronthem, 37, Nord, de Stavenger; 120, Nord par Ouest, de Copenhague. Sa longitude est de 23 degrés 15 minutes; sa latitude de 60 d. 11 m.

de *Broglie*, qui avec vingt-quatre mille Français défit une armée de cinquante mille Hanovriens.

La quatrième qui est à 5 lieues, Nord-Est de, Stralsund, dépend de la Poméranie, est la capitale de l'isle de Rugen, peu considérable, et sujete à la Suède. Longitude 31 d. 30 m. lat. 54. d. 30 m

Au moment où je finis cette note, BOURBOTTE, député d'Auxerre à la Convention, lui adresse la lettre suivante :

» Bringen, 29 vendémiaire.

(20 octobre 1794)

« L'armée de la Moselle vient de
 » porter le drapeau tricolore qu'elle a
 « reçu de la Convention, des rives de
 « la Sarre sur celles du Rhin. Nous
 « venons d'entrer dans BRINGHEN après
 « une légère fusillade. Les ennemis di-
 « saient d'abord qu'ils allaient employer

En continuant notre route , l'affreux tableau des dévastations causées par une guerre cruelle se présenta partout à nos regards. Nous vîmes quelques vestiges d'édifices superbes que les flammes avaient

« leurs efforts pour défendre cette place
 « importante , surtout à cause des com-
 « munications entre Maïence et Coblentz.

Il est probable que BRINGHEN n'est autre chose que ce Bergen célèbre par la bataille de 1759 , et qu'on doit prononcer BERGHEN , puisqu'on prononce et qu'on écrit LA PROVINCE DE BERGHENUS. Les rives du Rhin qui avoisinent Bringhen où les Français viennent d'entrer , et ses communications avec Maïence , qui est sur ce fleuve , font croire cette identité certaine. NOTE DE L'ÉDITEUR.

consumés , des forts presque réduits en cendres , des maisons découvertes et à demi-brûlées , des bourgs entiers détruits et des hommes malheureux qui arrosaient de leurs larmes le sol encore inbibé du sang humain. La partie de la Westpahlie que nous traversâmes , et qui avait été le théâtre du fléau destructeur , ne nous offrit pendant un trajet de trente lieues que des objets déplorables , que de petites villes où les visages étaient pâles et haves , et où la misère avait répandu un deuil universel. Le coup-d'œil des campagnes fut beaucoup moins triste. Elles nous parurent assez fertiles et bien cultivées.

Nous brûlions d'impatience de quitter ce pais qui nourrissait

notre mélancolie, et dont la vuë portait dans notre âme les plus sombres idées. Nous faisons de tristes réflexions sur les funestes effets de la guerre, sur la dépopulation qui devient tous les jours plus sensible. Heureux les hommes, si cet affligeant tableau pouvait guérir ceux qui les gouvernent de la fureur d'étendre leurs empires, qui ne seront plus un jour que de vastes déserts habités par des bêtes sauvages!

Enfin nous touchions à une contrée plus riante, quoiqu'elle eût aussi éprouvé de grands désastres. De belles routes bien percées, entretenues avec soin, et à l'embellissement desquelles il ne manque que d'être bordées d'arbres, comme celles

de France , nous conduisîrent dans plusieurs villes de la Saxe , dont nous admirâmes la beauté, entr'autres celle de Gotha, dont le château, un collège célèbre une belle bibliothèque, un cabinet de raretés , l'extérieur simple et propre des maisons , la netteté des rues, rendent le séjour agréable. Le peuple nous parut fort souple , intéressé , et ennemi du français avec lequel il sait pourtant dissimuler quand il se flatte de beaucoup gagner ; et malheureusement je ne lui présentais pas cette espérance.

Une plaine immense que le printemps émaillait de ses fleurs , charma pendant quelques instans nos soucis. Il ne manquait à mon cœur, pour jouir des beautés de la nature,

quel'espoir de voir bientôt ma fidèle compagne goûter le repos que je ne cessais de lui promettre.

Nous arrivâmes à Leipsick , ville d'Allemagne dans la Misnie , qui semble s'élever du milieu de cette plaine fertile , et commander à différens hameaux épars aux environs. Quoique peu peuplée , et habitée en grande partie par des Italiens et des juifs , elle est renommée par sa grandeur , ses fortifications , son château appelé *Pleissembourg* , ses richesses , son commerce , les arts et les sciences qui y fleurissent également , par son université qui existe depuis 1409 , par diverses batailles livrées près de ses murs , celle surtout du 16 novembre 1633 donnée dans la plaine de Lutzen ,
où le

où le roi de Suède *Gustave Adolphe* fut tué au milieu de sa victoire, et par la naissance des *Jungerman*, (1)

(1) Godefroi Jungerman a donné une traduction latine in 8. des Pastorales de *Longus*, avec des notes; *HANOVIAE*, 1605; une édition de *POLLUX*; une autre édition en 2 vol. in 4. d'une ancienne version grecque des 7 livres DE LA GUERRE DES GAULES de Jules César; Francfort, 1606; et quelques lettres imprimées. Le troisième de ces ouvrages est le plus estimé. Il mourut à Hanau, le 16 d'août 1610.

Louis, son frère, était grand naturaliste et botaniste. Ses ouvrages sont: *CORNUCOPIA FLORAE GIESSENSIS*, in-4. Giesse, 1623: *CATALOGUS PLANTARUM QUAE CIRCA ALTORFINUM NASCUNTUR*, in-8. Altorf, 1646. On lui attribue aussi l'*HORTUS EYSTETTENSIS*, que *BAZILE*

de *Jacques et Christian Thomasius* (1)

BEALER, apothicaire de Nuremberg, a publié en 1613 in-fol. avec figures, comme en étant l'auteur, et dont il y a eû deux autres éditions inférieures en 1640 et 1750. Il mourut à Altdorf en 1653. NOTE DE L'ÉDITEUR.

(1) Jacques Thomasius professa les belles lettres et la philosophie à Leipsick, sa patrie, et eut Leibnitz pour disciple. Tous ses ouvrages sont écrits en latin et pleins d'érudition. Les principaux sont les ORIGINES DE L'HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET ECCLÉSIASTIQUE, et des DISSERTATIONS, II vol. Hall, 1700 et années suivantes. Il naquit en 1622, et mourut à Leipsick en 1684.

Christian, son fils, né en 1655, mourut en 1728, laissant beaucoup d'ouvrages latins et allemands, dont les principaux sont INTRODUCTION A LA PHI-

des deux Etmuller (1) de Mayer, (2)

LOSOPHIE DE LA COUR; HISTOIRE DE LA SAGESSE ET DE LA FOLIE; DÉFAUTS DE LA JURISPRUDENCE ROMAINE; etc. NOTE DE L'ÉDITEUR.

(1) Michel-Etmuller, célèbre professeur de botanique, de chymie et d'anatomie, naquit en 1646, et mourut en 1683, laissant des ouvrages savans et curieux qui ont presque tous été traduits en français.

Michel-Ernest, son fils, aussi célèbre que lui, publia la VIE et les OUVRAGES de son père. Il professa et exerça la médecine avec distinction, et mourut en 1732, laissant plusieurs DISSERTATIONS sur différens objets de son art. NOTE DE L'ÉDITEUR.

(2) Jean-Frédéric Mayer était un homme érudit, très versé dans les langues hébraïque, grecque et latine. Il mourut en 1712, laissant beaucoup d'ouvrages

(de l'universel *Leibnitz*, (1) du sa-

sur l'Écriture sainte. Le plus rare et le plus recherché est un in-4. imprimé à *Leipsick* en 1714 avec ce titre : TRACTATUS DE OSCULO PEDUM PONTIFICIS ROMANI.

Il y a eu aussi un *TOBIE MAYER* né à *Marspach* dans le duché de *Wittemberg* en 1723. C'était un grand astronome qui a donné beaucoup d'ouvrages allemands très-savans. Un épuisement total causé par ses grands travaux, l'enleva à 39 ans, le 20 février 1762. NOTE DE L'ÉDITEUR.

(1) *Guillaume Godefroi de Leibnitz*, né en 1646, réussit dans tous les genres d'étude. Historien infatigable, jurisconsulte profond, métaphysicien, théologien, mathématicien assez bon pour disputer à *Newton* l'invention du calcul de l'infini, et balancer la réputation de

vant *Feller*, (1) de *Mencke* (2) et de

ce grand homme , poëte latin même ; il fit voir que ce qu'on appelait la naissance (il était Baron) peut n'être pas toujours accompagné de l'ignorance. Il a donné seize ouvrages dans tous ces différens genres , même des poésies françaises. Il mourut en sage à Hanovre , le 14 novembre 1716 d'une goutte remontée dans l'estomach , et en raisonnant sur la chimie. Il était alors assis sur son lit , ayant près du chevet une écritoire et l'ARGENIS DE BARCLAY, qu'il lisait continuellement. NOTE DE L'ÉDITEUR.

(1) Joachim-Frédéric Feller naquit en 1673. Il voyagea beaucoup pour visiter les savans et les bibliothèques ; se maria en 1708 , et mourut en 1726 , laissant MONUMENTA INEDITA , journal in-4. Iène , 1714 ; GÉNÉALOGIE de la maison de BRUNSWICH , en allemand ,

a bricius. (1) Elle fut prise et mise
in-8. 1717. et MISCELLANEA LEIBNI-
TIANA, aussi in-8. Leipsick, 1718. NOTE
DE L'ÉDITEUR.

(4) Jean-Burchard Mencke, né en
1674, mourut en 1732. Ce savant a
laissé quatre ouvrages, dont deux latins,
et deux écrits en langue française qu'il
possédait fort peu. On a aussi de lui 33
vol. du JOURNAL DE LEIPSICK qu'il avait
continué après la mort de Louis-Othon
son père, sénateur d'Oldembourg, qui
a aussi laissé plusieurs écrits.

FRÉDÉRIC-OTTON, fils de ce Jean-
Burchard Mencke, a continué ce jour-
nal après lui. NOTE DE L'ÉDITEUR.

(5) Jean-Albert Fabricius, né en
1668, et mort à Hambourg en 1736,
était un littérateur aussi poli que savant
profond. Il a laissé une infinité d'ou-
vrages latins et allemands très-estimés,
dont la nomenclature serait trop longue.
NOTE DE L'ÉDITEUR.

à contribution par les Prussiens dans les années 1745 et 1756. Nous en trouvâmes les bâtimens spacieux et d'une noble architecture , les rues vastes et bien pavées , et la vie assez facile. C'était alors le tems d'une de ses deux fameuses foires; une quantité prodigieuse de marchands de toutes les nations y affluait. Nous y séjournâmes pendant quelque temps pour réparer les fatigues de ma femme qui portait dans son sein un gage de notre amour. La grande dissipation qui y régnait ne put éloigner de nous le sentiment de nos malheurs ; l'ennui et les inquiétudes dévorantes ne nous quittèrent pas un seul instant , et malgré les promesses sur la foi desquelles nous avions entre-

pris notre voyage , je ne voyais devant moi que l'effrayant tableau des chagrins qu'il nous fallut encore supporter dans la suite.

Nous quittâmes Leipsick pour nous rendre sur cette terre où j'espérais que la fortune , lasse de me persécuter , m'accorderait les faveurs qu'elle m'avait toujours refusées dans ma patrie. Mais semblable à cet infortuné qui , lorsqu'il a épuisé toute la rigueur du sort , et quand les maux dont il est accablé sont sans remède , ose cependant encore croire à un avenir heureux et à la possibilité de trouver le bonheur sur la surface terrestre , je m'abusais d'un fol espoir,

Je n'essayerai pas d'exprimer l'ennui et la tristesse que j'éprouvai pendant quatre jours qui s'écoulèrent jusqu'à notre arrivée à Berlin. Qu'on se peigne un homme sensible, toujours environné des plus noires pensées, forcé souvent de se dérober à ses réflexions déchirantes, d'étouffer dans son cœur les soupirs qu'il n'ose exhaler, pour consoler une épouse inquiète et tremblante. Qu'on se représente deux jeunes époux que de longs malheurs n'ont point encore endurcis à la peine, errans dans une vaste contrée, où nul être ne vient s'offrir à leurs regards attristés et les distraire, où leurs yeux ne peuvent s'arrêter que sur des terres incultes et sur des forêts immenses, craignant à chaque pas de s'égarer,

n'osant se découvrir leur crainte :
 et l'on n'aura encore qu'une faible
 idée des impressions diverses que
 nous éprouvions.

Presque tout le país qui sépare
 la Saxe du Brandebourg , depuis
 Leipsick jusqu'à Berlin , capitale
 de ce dernier Electorat, n'est qu'une
 plaine sablonneuse, couverte de bois
 de sapin : on ne voit que des terres
 arides et incultes , des habitans rares
 et malheureux ; que leur indigence
 ne peut mettre à couvert de la dure
 nécessité de payer des impôts qui
 leur enlèvent tout le fruit de leurs
 peines, et leur ôtent tout espoir de
 sortir de l'état déplorable dans le-
 quel ils gémissent. Si l'homme
 compatissant et malheureux pouvait
 se consoler de ses peines en voyant

celles de ses semblables, j'aurais oublié les miennes en jetant les yeux sur ces misérables; mais leur regard sombre et languissant, leur marche incertaine et pénible, ne faisaient qu'accroître mes douleurs; le poids de ma misère se faisait encore sentir davantage à mon cœur, par l'impuissance où j'étais de leur rendre le moindre service.

Déjà s'approchait le terme de notre course; et nous découvrions les environs de cette ville où j'espérais goûter le repos qui semblait me fuir depuis si longtemps. Mes yeux brillaient déjà d'une douce joie, et mon âme se livrait aux charmes de l'espérance. Hélas! m'écriai-je, en levant les mains au Ciel: ô père de tout ce

qui respire , toi qui nous a conduits sur cette terre étrangère , prends soin de deux êtres malheureux qui mettent leur espoir dans ta bonté ; daignes sécher leurs pleurs. Puis embrassant mon épouse que je pressais contre mon sein , je lui dis : consolons nous , ma tendre amie ; peut-être trouverons nous parmi les hommes qui habitent cette contrée les secours qui nous ont été refusés dans notre patrie. Quant à moi , j'espère que nous oublierons avec eux les maux que nous avons soufferts.

Ces délicieuses pensées ne durèrent pas long-tems : rien ne put changer l'horreur de mon sort , et mes prières n'appaisèrent point le courroux céleste. J'éprouvai bientôt

combien est affreux le passage rapide de la joie à l'infortune.

En arrivant à Berlin, je vis avec surprise un nombre prodigieux de mes compatriotes que la misère et le même espoir que moi y avaient amenés. J'eus un pressentiment des nouvelles peines qui m'attendaient, en voyant sur leurs visages la tristesse et l'inquiétude. Un d'eux me dit que les habitans ayant appris qu'ils venaient pour remplir les emplois de la régie, les envisageaient comme des monstres qui apportaient la tyrannie et la faim dans leur païs, et leur refusaient le logement et les vivres, quoiqu'ils offrissent de tout payer aussi chèrement qu'on l'exigerait. La nuit qui approchait redoublait

encore leur embarras : je n'avais pas lieu d'espérer un traitement plus favorable. Que l'on juge de ma douleur, en voyant mon unique espoir s'évanouir. Je retournai vers mon épouse, le cœur serré, ne sachant comment lui annoncer notre malheur, ne pouvant me résoudre à lui dire que je craignais que nous ne fussions obligés de passer la nuit exposés aux injures de l'air, et de mourir peut-être d'inanition dans le païs où nous venions chercher des ressources. Hélas ! elle ne lut que trop dans mes yeux ce que je n'avais pas la force de lui apprendre. L'air pensif et accablé avec lequel je l'abordai, la pénétra d'une douleur si vive, qu'elle tomba dans mes bras.

J'arrosai son visage des larmes amères du désespoir. Mes plaintes eussent attendri les hommes les plus féroces. Je fus aussitôt environné de mes compatriotes ; je leur montrai mon épouse mourante , en implorant leur secours , en les conjurant de rendre à la vie ce que j'avais de plus cher au monde , celle qui seule pouvait me faire conserver mes jours. Ils furent si touchés de son état , qu'ils s'empressèrent tous de lui donner du soulagement. Dans le moment où elle commençait à ouvrir les yeux qu'elle arrêtait douloureusement sur moi , on vint nous apprendre qu'un Français assez grandement logé voulait bien nous recevoir, et nous offrir des rafraîchissemens.

Cette nouvelle répandit la joie parmi nous. Mon épouse n'arriva qu'avec peine dans la maison de celui qui se montrait si généreux sans nous connaître. C'était un négociant nommé *Bernard*. Dès qu'il nous vit, il témoigna beaucoup d'affabilité et le plus vif intérêt à notre sort. Ma lassitude et mon accablement m'empêchèrent de goûter les douceurs du sommeil. Une cruelle incertitude, d'affreux pressentimens, des images horribles que je m'efforçais en vain d'éloigner, venaient sans cesse troubler mon repos. J'imaginai me voir avec ma malheureuse compagne dans un vaste désert, sur un sable brûlant, environné d'hommes pâles et défaits, qui expiraient

dans les horreurs de la faim. Mes yeux noyés de larmes se fermaient alors et je m'abîmais dans mon désespoir. Hélas! ces réflexions cruelles ne faisaient que me présager mon sort.

Déjà le jour commençait à paraître : je me leve, et me rends chez le chef de la régie qui m'avait attiré à Berlin par ses promesses brillantes. J'attens avec impatience le moment où je pourrai lui parler; une foule de postulans m'avait devancé. Sans lui avoir encore adressé une seule parole, avant même qu'il m'eût apperçu, je vis qu'il avait beaucoup d'humeur, que l'entreprise, quoique conduite par des hommes qui se disaient versés dans les affaires les plus épineuses; qui

se croyaient capables de tout prévoir, de tout applanir, était dans le plus grand désordre.

Importuné de cette affluence de Français qui lui demandaient l'emploi qu'il leur avait promis, le directeur répondit d'un air irrité qu'il n'avait point de commissions à nous donner. Revenu de mon premier étonnement, lorsque je me vis seul, je l'abordai, lui reprochai sa mauvaise foi et la dureté avec laquelle il s'était joué de mon malheur; je le menaçai même de rendre mes plaintes publiques, d'invoquer l'autorité, et de me faire renvoyer à ses frais dans mon pays, d'où il m'avait fait sortir. Cette menace que je fis avec toute l'énergie dont j'étais capable, parut

l'inquiéter. Il me parla avec beaucoup plus de douceur, m'assura d'un intérêt particulier et me promit de m'employer sous peu de jours par préférence à tous les autres. Je m'appaisai et reconnus que la plupart des vexations ne se commettent que parce que l'orgueilleux en place se flatte que l'opprimé ne pourra point se faire entendre, et qu'il se contentera de gémir dans l'obscurité.

En parcourant Berlin, je rencontrai une foule de commis oisifs, parmi lesquels il y avait plus de cinquante officiers français réformés. Ils se promenaient dans l'attente d'un sort plus heureux, et attiraient sur eux les regards de tout le peuple.

Ce fut dans ces momens de repos que j'observai les mœurs des habitans , que j'étudiai ce génie particulier qui caractérise et différencie tous les peuples. J'étais dans la circonstance la plus favorable pour faire des observations justes. L'homme qui voyage à grands frais, qui se montre dans un pays étranger sous les dehors éclatans de l'opulence , qui fait luire à tous les yeux l'or qu'il prodigue, ne peut tirer que des conjectures fort incertaines sur le caractère de ceux qui l'environnent. La soif des richesses , cette passion honteuse qui change les hommes et leur fait prendre une forme si différente de celle que la nature leur a donnée , qui les rend soumis et affectueux, insolens et durs, sui-

vant les circonstances, défigure tous leurs traits et les rend méconnaissables. Le philosophe les étudie et ne les peut juger que lorsqu'ils n'ont rien à espérer de lui, et aucun intérêt à se contraindre.

Berlin me parut presque aussi grand que Paris, et ne contenir qu'environ cent dix mille âmes. Il est bien bâti et une des plus belles villes de l'Allemagne ; ses rues sont fort longues, tirées au cordeau, et éclairées pendant la nuit par des lampes renfermées dans des lanternes. Ses maisons n'ont pour la plupart qu'un étage. On n'y voit point ces appartemens commodes, ces salons magnifiques, ces petites pièces voluptueusement ornées, ces boudoirs, ces cabinets délicieux,

qui sont en France autant de temples consacrés à l'amour. On n'y trouve pas non plus ces escaliers dérobés dont nos femmes se servent si heureusement et avec tant d'art pour tromper leurs crédules maris : on y voit de très - grandes salles simplement meublées et décorées d'une quantité de tableaux. C'est de cette ville que nous viennent ces carrosses légers qu'on nomme *Berlines*.

La rivière de Sprée qui prend sa source dans la Luzace près du village d'Ebersbach , traverse la marche de Brandebourg , et se décharge dans le Havel près de Spandau, passe dans un des quartiers de Berlin, et alimente les pompes qui sont placées dans tous les autres. Son peu de pente, qui re-

tarde l'écoulement des eaux , les rend épaisses et bourbeuses. Elle exhale quelquefois dans les environs une odeur de marécage qui est insupportable , sur-tout en été. L'air qu'on y respire est épaissi par des particules sablonneuses qui souvent altèrent la santé des habitans , et les empêchent de parvenir au terme ordinaire de l'humanité.

Le palais , la bibliothèque , le cabinet de raretés et de médailles et l'arsenal fixèrent particulièrement mon admiration et me parurent mériter celle de tous les connaisseurs. L'Opéra, l'académie des sciences , l'observatoire et la promenade publique ne remplirent pas l'idée que je m'en étais faite.

Les habitans m'y semblèrent, bons

et compâtissans : mais violens et fort intéressés ; les femmes blondes pour la plupart , chargées d'embonpoint , dépourvues de cette finesse de taille qui enflamme chez les autres peuples , et incapables de causer ce trouble , cet embarras si tendre qui font le charme de l'amour ; elles sont moins fécondes que les françaises , et ne connaissent point l'art funeste à la population , de calculer les devoirs du mariage sur leur fortune.

Art détestable , périssent à jamais ceux qui t'exercent ! Celui qui dans l'excès de sa misère arrache la vie à son semblable , tout coupable qu'il est , mérite moins l'exécration universelle , parce

que souvent il ne se rend qu'une fois assassin dans tout le cours de sa vie , que les pervers qui de sang froid privent de l'être des générations entières.

On se souvient des menaces que j'avais faites au chef de la régie de porter contre lui mes plaintes et de lui faire supporter les frais de mon retour en France, s'il ne tenait point à mon égard la parole sur la foi de laquelle je m'étais rendu auprès de lui. Quinze jours étaient à peine écoulés, que j'obtins un emploi à la résidence de Postdam, ville distante de Berlin de quatre milles, c'est à dire de huit lieues. La crainte de voir ma femme exposée au besoin pouvait seule me déterminer à le remplir. Je vais

errer, me disais-je, dans un pays que je ne connais point : je serai l'un de ces vils instrumens dont, à la honte du gouvernement, des égoïstes cruels se servent pour ruiner des hommes qui ne les ont pas plus offensés que moi. J'irai honteusement répandre l'inquiétude et l'effroi dans les campagnes ; j'enlèverai aux malheureux habitans qui les cultivent le fruit de leurs travaux pénibles et des sueurs dont ils les arrosent, pour entretenir la scandaleuse opulence de quelques monstres qui payent annuellement le droit de se gorger du sang des peuples. Ces idées déchirantes ne me laissaient aucun instant de tranquillité.

Mon hôte s'aperçut facilement des terribles combats que me li-

vraient la sensibilité et la délicatesse : il me rassura obligeamment , me promit qu'il ferait ensorte de m'employer sous peu d'une manière plus convenable à mes principes , et que ma femme trouverait dans sa maison les mêmes soins que la sienne. Affaiblie , excédée de fatigue et du poids d'une grossesse pénible . elle m'attendrissait jusqu'au fond de l'âme , et je ne lui parlais qu'avec le sourire de la douleur,

Le moment arriva où je fus forcé de me séparer d'elle pour me rendre à ma destination. Si les promesses affectueuses de M. Bernard me tranquillisaient à certains égards, elles ne m'ôtaient pas les peines de l'absence. Ma bien-aimée , dis-je à ma chère Aglaé , en l'embras-

sant, chère idole de mon cœur, je vais parcourir cette contrée aride, être l'objet de la haine, des injures et des larmes de ceux qui l'habitent. Toutes ces peines ne seront rien, comparées à celle de ne point te voir. Sa tête aussitôt se pencha sur mon sein qui fut baigné de larmes. Toute la rigueur du sort n'avait pu affaiblir notre amour; ses coups semblaient lui donner de nouvelles forces. Enfin il fallut s'armer de courage et m'éloigner d'Aglaé; je la quittai comme la mère inquiète laisse ses petits pour aller leur chercher de la nourriture; et j'arrivai à Postdam après huit heures de marche.

Cette ville qu'on appelle aussi *Potzein*, ou *Potzdām*, est située

dans la moyenne marche de Brandebourg, dans une isle de quatre lieues de tour formée par le Havel, rivière qui prend sa source dans un lac au duché de Meckelbourg, et qui après en avoir reçu plusieurs autres, considérables, se jete dans le fleuve de l'Elbe, vis-à-vis de Werben. Elle fut bâtie sous Frédéric I. en partie dans le genre d'Amsterdam, est arrosée par des canaux semblables à ceux de la Hollande, embellie par des allées d'arbres qui lui donnent un air champêtre, et contient environ vingt mille habitans misérables et sauvages. On n'y voit point de places décorées; une seule présente quelques bâtimens remarquables. La rue qui fait face au palais, édi-

ficé d'un goût médiocre, est très-belle ; toutes les façades de ses maisons sont construites sur les dessins d'*André Palladio*.

Cet architecte, dont Vicence, l'une des plus florissantes et des plus anciennes villes d'Italie dans la république de Venise, était la patrie, comme celle de *saint-Gaétan*, d'*Antoine de Godis*, et de plusieurs autres hommes célèbres ; s'illustra par des talens supérieurs qui le firent mettre au rang des citoyens, et annoblir. Sans doute il ne fit pas grand cas de cette dernière décoration aussi vaine que ridicule. Il se livra d'abord à la sculpture. L'inclination qu'il montra aussi pour les mathématiques, plut tellement à *Jean-George Trissino*, que

cet illustre poëte italien lui enseigna l'architecture de *Vitruve* et l'emmena trois fois à Rome, où il étudia les vieux monumens, dont il rétablit les règles, corrompues par la barbarie des Goths. Palladio y retourna deux fois depuis, et acheva de s'y perfectionner. Il donna les dessins de plusieurs édifices magnifiques et construisit à Vicence le théâtre *degli Olimpici*, que les connoisseurs et les vrais savans regardent comme son chef-d'œuvre. Il mourut en 1580, âgé de 72 ans, et comblé de gloire, laissant un *Traité d'architecture* (1) fort recher-

(1) Ce traité est en quatre livres in-folio, avec figures. ROLAND-FRIARD de CHAMBRAI, appelé aussi CHANTELOU, en

ché encore, qu'il avait publié dix ans auparavant, et un livre posthume des *Antiquités de l'ancienne Rome*, où l'on voit qu'il possédait singulièrement le génie des anciens.

A peine eus-je commencé l'exercice de mon emploi, que je sentis plus que jamais qu'il exigeait une âme basse et accoutumée au malheur de ses semblables. Je me trouvais dans la cruelle alternative de tromper ceux dont j'avais la confiance, ou de ruiner des hommes que la pauvreté seule faisait enfreindre des lois tyranniques auxquelles ils sont assujétis encore. Emporté par la

a fait imprimer à la Haye en 1726 une traduction en deux volumes, même format.
NOTE DE L'ÉDITEUR.

commisération ; je pardonnai plusieurs fois à des contrevenans. On le sut , et ma destitution pensa être la récompense de mon humanité. Hélas ! la plus cruelle nécessité pour l'homme bon et compâissant est celle de se montrer insensible aux cris qu'on pousse auprès de lui, et d'être l'instrument de la misère publique.

Lorsque j'entrais dans ces tristes cabannes où le froid , la nudité et la faim frappaient mes yeux , l'effroi semblait me précéder. Je voyais de pauvres vieillards courbés sous le poids des ans et des travaux les plus pénibles , des mères serrant contre leur sein de faibles enfans qui manquaient des alimens les plus indispensables , des familles

entières plongées dans la désolation. Alors je leur offrais quelques secours , et j'éprouvais cette douceur inexprimable, si peu connue, qu'on goûte en ramenant la joie sur des visages fiétris par l'indigence et toutes les amertumes qui l'accompagnent.

Le chagrin que me causait un état contraire à mes principes n'était pas le seul que j'eusse à supporter. Ma femme manquait toujours à mon cœur. Où est-elle , me disais-je ? Que fait-elle à-présent ? songe-t-elle à celui qui l'adore ? est-elle heureuse ? . . . Heureuse loin de moi ! . . . Comme j'étais le plus occupé de ces pensées , je vis entrer dans la maison où je demeurais un grand homme simplement mis , mais dont

le ton ferme et assuré annonçait l'aisance d'un négociant de province. Il vint se placer près de moi, puis avec cette franchise assez ordinaire aux allemands, il me parla de ses affaires et du sujet de son voyage. Comme il me vit distrait et pensif, il me fit plusieurs questions. Je crus découvrir dans le son de sa voix plus d'intérêt que de curiosité. Je répondis à sa confiance, en lui avouant le sujet de mes peines. Eh! bien, me dit-il, après m'avoir entendu, je vois que vous êtes un homme honnête; laissez à d'autres malheureux cet état qui n'est pas fait pour vous. Si vous voulez prendre quelques peines pour mon commerce, je vous y intéresserai avec plaisir, et vous verrez que je suis recon-

naître les services que l'on me rend. J'acceptai avec empressement l'offre généreuse que me fit ce négociant de m'emmener avec lui ainsi que mon épouse.

Je retournai le lendemain à Berlin, pour remettre ma commission au chef de la Régie. Tout brûlant d'impatience de revoir la tendre amie de mon cœur, je courus, je volai chez son hôte. Elle me vit; sa surprise... ses bras tendus vers moi .. doux ravissement, précieux et innocent transport, on ne goûte plus vos charmes ! L'infidélité, la triste indifférence ont succédé au sentiment le plus pur.

L'homme généreux qui nous avait ouvert sa maison, vit avec peine les préparatifs de notre départ. Nous

le quittâmes avec cette douleur qu'éprouvent les personnes sensibles en se séparant de leur bienfaiteur, et nous rejoignîmes *M. Schaap*. (c'était le nom du négociant allemand) Il nous attendait pour aller en Silésie où ses affaires l'appelaient. Elle est bornée au nord par le Brandebourg et la Pologne ; à l'orient, elle l'est encore par la Pologne ; au midi par la Hongrie et la Moravie ; au couchant par la basse Luzace et la Bohême. Elle forme à peu près une vallée longue de soixante milles d'Allemagne, environnée de montagnes d'où s'échappent plusieurs petites rivières qui la fertilisent, et vont se jeter dans l'Oder, fleuve considérable, qui prend sa source au village de

Giebe en Moravie , et se décharge dans la mer Baltique par trois embouchures , après avoir aussi arrosé la Marche et la Poméranie.

Parmi toutes les villes de la Silésie , Breslaw qui en est la capitale , me parut mériter une attention particulière. Elle est située sur l'Oder , grande , riche , commerçante , et assez bien bâtie. Les places , sur tout celle où est le marché au sel , les églises , et les autres édifices publics y sont de la plus noble architecture. On y admire dans la maison de ville la *Tour de l'horloge* , la plus belle et la plus haute de toute l'Allemagne. Toutes les fois que l'heure sonne , un concert de trompettes et d'instrumens se fait entendre sur une galerie

d'en haut. Breslawse glorifie aussi d'avoir donné le jour à *Daniel Sennert* qui professa avec tant de succès la médecine à Wirtemberg où la peste l'enleva en 1637, à *Martin Opitius* et *Pierre Kirstenius*, qui moururent en 1639 et 1640, l'un regardé comme bon poëte latin et le premier de ceux de sa nation, l'autre comme un savant médecin versé dans vingt-six langues. Elle fut prise par les Autrichiens le 24. novembre 1757, et évacuée par eux le 19 du mois suivant.

Après avoir long-tems arrêté mes yeux sur des plaines arides et sablonneuses, je parcourus avec plaisir cette belle province, qui est une des plus vastes de l'Europe. Elle est fertile en bleds, les pâturages y sont excellens, et les prairies cou-

vertes d'un nombreux bétail qui s'y engraisse et fait une des richesses des propriétaires. Cette contrée ne m'offrait plus le triste spectacle de la misère et de la dépopulation. Ses habitans y jouissent de cette aisance commune à tous les pais bien cultivés. L'activité et l'industrie répandent parmi eux une heureuse abondance. Les toiles que la Silésie fournit, principalement à l'Espagne, y entretiennent beaucoup de manufactures, et forment avec ses draps une des meilleures branches de son commerce, qui pénètre dans toutes les parties de l'Allemagne, et s'étend même jusqu'en France.

M. Schaap, qui après avoir vu ce qui se vendait le mieux partout où il allait, ne trouvait plus

rien digne de sa curiosité, ayant fini toutes ses affaires, quitta la Silésie pour aller à Konisberg, où nous arrivâmes avec lui après quelques jours d'une marche très-fatigante.

Cette capitale de la Prusse fut bâtie et ainsi nommée au treizième siècle par les chevaliers Teutoniques en l'honneur de *Primislas II*, roi de Bohême, qui leur amena du secours contre les habitans de ces cantons alors païens. Ce prince fut nommé *Ottocare*, parce qu'après la mort de l'empereur Philippe qui l'avait fait couronner, il s'était attaché à Othon IV, et mourut en 1231.

Il y eut un autre Primislas, troisième de ce nom, dit *Ottocare II*,

(et non pas Ottocare III, comme Voltaire le dit par erreur dans ses *Annales de l'Empire*) qui en épousant *Marguerite d'Autriche*, eut d'elle pour dot tout le païs ainsi nommé, avec la Stirie, et acheta en 1662 la Carinthie, la Carniole et l'Istrie. Ennyvré de sa puissance, celui-ci fit la guerre avec quelque succès aux Prussiens et aux Hongrois. Sommé onze ans après par *Rodolphe*, comte de Habsbourg, capitaine célèbre nouvellement élu empereur, de lui rendre hommage pour quelques fiefs, il s'y refusa en disant : *Je ne dois rien à Rodolphe; je lui ai payé ses gages, et ne daigna pas même comparaître à la diète de l'empire où il fut cité pour répondre sur ses acquisi-*

tions injustes. La guerre lui ayant été déclarée en conséquence , et Rodolphe marchant vers l'Autriche, sur laquelle Frédéric de Bade, fils de la sœur aînée de Marguerite, avait des droits légitimes , il craignit la réunion de ses ennemis , demanda la paix, et consentit non seulement à la cession de l'Autriche, de la Stirie et de la Carniole , mais encore fit un hommage-lige pour ses autres terres, sous un pavillon dressé dans l'isle de Camberg au milieu du Danube, et dont les rideaux, d'abord fermés, ainsi qu'on en était convenu pour lui épargner une mortification publique, tombèrent et le firent voir aux genoux de Rodolphe , tenant ses mains jointes entre celles de ce vainqueur

qu'il avait souvent appelé par dé-
 ri ion son maître-d'hôtel. Sa femme
 et quelques flatteurs (car les
 rois n'en ont jamais manqué) lui
 ayant représenté cette action comme
 une lâcheté , il rompit la paix et
 reprit l'Autriche. Bientôt après une
 armée formidable commandée par
 Rodolphe, lui ayant livré bataille
 à Marckfeld près de Vienne, il y
 fut défait et tué le 28 auguste
 1278, après un règne de vingt-cinq
 ans. Cette courte digression em-
 pêchera de confondre Primislas
 Ottocare pour qui fut fondé Konis-
 berg, avec Ottocare II.

Cette ville , dont le palais est
 remarquable par une salle sans
 pilliers de deux cent soixante-qua-
 torze pieds de long sur cinquante

neuf de large , fait avec toutes les nations un commerce très-florissant que facilite la rivière de Pregel , sur les bords de laquelle elle est située proche la mer. Sa proximité de la Russie dont elle est frontière , lui fut funeste en 1758 : les Russes s'en emparèrent et la firent contribuer , s'y maintinrent et l'évacuèrent en 1762. Elle fut la patrie du célèbre médecin *Daniel Becker* , qui y mourut en 1670 , âgé de quarante trois ans , (1) du fameux socinien *Christophe Sandius* , qui

(1) Il a laissé deux ouvrages in 8. dont le premier est intitulé ; *DE CULTIVORO PRUSSINIO*. Leyde , 1638, et le second : *COMMENTARIUS DE THERIACA; MEDICUS MICROCOSMUS*. Londres 1660.

termina à Amsterdam sa courte carrière de trente six ans en 1680, après avoir composé beaucoup d'ouvrages sur les opinions de sa secte, l'histoire ecclésiastique et les dogmes.

Il y a eu aussi BALTHAZAR BEKKER, homme horriblement laid né en 1634 à warthuisen dans la province de Groningue, et mort à Amsterdam en 1698, après avoir été ministre dans diverses églises. On a de ce dernier : LE MONDE ENCHANTÉ, traduit de l'allemand en français en quatre vol. in-12; ouvrage diffus qu'a réfuté BENJAMIN BINET, et dont tout le mérite, rare alors, est de prouver qu'il n'y a jamais eu ni diables, ni sorciers; des RECHERCHES SUR LES CONCILES, in 8. LA SAINTE THÉOLOGIE; UNE EXPLICATION DE LA PROPHÉTIE DE DANIEL, etc. NOTE DE L'ÉDITEUR.

Enfin elle devint une des plus considérables du Nord sous *Albert de Brandebourg*, soixante-quatrième grand-maître de l'ordre religieux et militaire dit *Teutonique* ; association ridicule formée à Jérusalem en 1190 pour servir dans les hôpitaux ; puis devenue une milice comme celle des Mamelucs , et qui chassée de la terre-sainte , se servit du prétexte de la religion pour faire en 1230 des établissemens considérables en Allemagne , piller ensuite les chrétiens des bords de la mer Baltique , et s'emparer de tout le païs des idolâtres. (1) Ce même Albert fonda à Konisberg

(1)
Tantum Religio potuit suadere malorum!

en 1544 une université qui est assez célèbre. On y voit une bibliothèque nombreuse dans laquelle est un volume écrit de sa main pour l'instruction de son fils et le gouvernement du païs. Ce fut lui qui, lorsque les assertions de *Luther* troublaient le Nord, s'en servit habilement pour parvenir à la puissance suprême. En 1525, toute la partie de la Prusse qui était soumise aux chevaliers dont il était le chef fut érigée tant pour lui que pour ses descendans en Duché séculier relevant de la couronne de Pologne. Ceux-ci ne voulant point de cette vassalité, s'en affranchirent en 1656 par l'entremise de *Frédéric Guillaume*, Electeur de Brandebourg, et se firent reconnaître in-

dépendans en 1663. Trente-sept années après, la Prusse ducale fut érigée en royaume pour celui-ci. Ses deux successeurs défrichèrent, embellirent, peuplèrent et firent cet Etat ce qu'il est aujourd'hui. Je reviens à ce qui me concerne.

M. Schaap, qui avait besoin de pelleteries, me mena chez un marchand. Comme nous faisons nos emplettes, nous vîmes arriver deux Russes qui lui demandèrent différens articles. Lorsqu'ils eurent fini leur compte, l'un d'eux fit enlever tout ce qu'il avait choisi, et s'en alla sans donner d'argent. L'autre lui souhaita un heureux voyage, et passa d'un air assez libre dans la chambre voisine. Je demandai pourquoi cet homme ne suivait pas son camarade : c'est,

me répondit-on, parcequ'il est sa caution; sa présence me garantit toutes les marchandises que son associé vient de prendre. Lorsqu'il sera en Russie, il enverra des pelletteries pour ce qu'il doit, et celui-ci alors ira le rejoindre. Il y a bien des nations, continua M. Schaap avec lesquelles on ne serait pas trop prudent en faisant ces conditions. Je connais plus d'un français qui me laisserait volontiers tous ses compatriotes pour dix mille francs. Voilà donc, dis-je en moi-même, l'idée que le peuple le plus poli et le plus aimable a donné de sa probité. Des hommes grossiers, sortis à peine des mains de la nature, ont su gagner la confiance des étrangers. Leur bonne foi ne vaut-elle pas mieux

que tous ces talens dont nous sommes si fiers, et qui nous rendent si avantageux ? Je ne répondis rien au marchand, parcequ'il ignorait que j'étais français. M. Schaap occupé à examiner ses pelletteries ne nous avait point entendus. Après avoir choisi ce qui lui convenait, il paya le marchand, et nous nous en allâmes à l'auberge, où ma femme nous attendait. Notre négociant nous annonça qu'il voulait retourner à Hambourg sa patrie, où il espérait me mettre à même de lui être utile.

Après avoir fait charger sur un vaisseau prêt à partir tout ce qu'il avait acheté, il nous y fit embarquer avec lui. Je quittai sans regret une terre où je m'étais si faussement flatté de trouver un sort plus doux.

Arrivé chez mon nouveau bienfaiteur, je vis que l'opulence se cache souvent sous les dehors de la simplicité. Des magasins immenses et bien remplis annonçaient l'étendue de son commerce et semblaient me présager la tranquillité d'esprit. Mais l'homme dont je bénissais la bienfaisance était un serpent qui se cachait sous des fleurs. Je l'avais vu plusieurs fois triste et pensif considérer ma femme, puis soupirer. Eloigné de ce soupçon affreux qui détruit les charmes de l'hymen, je croyais qu'il s'affligeait des peines d'une personne si digne d'être heureuse, et je l'en respectais davantage. Plein de confiance, je ne pouvais prévoir les chagrins qu'il me causerait.

Hambourg est une ville libre et impériale, anséatique, fondée par Charlemagne sur la rive septentrionale de l'Elbe, grand fleuve qui, après avoir pris sa source au mont des Géans sur les confins de la Bohême et de la Silésie dans le cercle de Buntzlau, se décharge dans la mer, et sur l'Alster, petite rivière au midi du duché d'Holstein dont elle est indépendante. Le fort de l'Étoile, qui n'en est qu'à une portée de canon, lui sert comme d'avant mur. Elle n'est pas bien bâtie; mais ses dehors sont charmans, et son commerce est le plus florissant de toutes les villes de l'Allemagne. C'est la patrie d'*Albert Krantz* ou *Crants*, dont les ouvrages

latins sont pleins d'érudition , (1) de *Geverhart Elmenhorst*, le plus habile critique de sa nation , (2) de *Luc Holstenius*(3) et de *Pierre Lambecius*,

(1) On en peut voir les titres dans le volume 38. des MÉMOIRES du P. NICERON. Il mourut en 1617. doyen de l'église de Hambourg. NOTE de l'ÉDITEUR.

(2) Il mourut en 1621. On a de lui des notes sur MINUTIUS FELIX , ainsi que sur plusieurs autres anciens auteurs, et le TABLEAU de CÉBÉS , imprimé à Leyde en 1618, avec la version latine et les notes de JEAN CASEL.

Il y a eu aussi un Henri Elmenhorst, auteur d'un TRAITÉ allemand sur les SPECTACLES ; in-4. Hambourg, 1668. NOTE de l'ÉDITEUR.

(3) Il était garde de la bibliothèque du Vatican, très versé dans les antiquités ecclésiastiques et profanes, possédait à fond

un des plus savans hommes du dix septième siècle. (2) Les habitans,

la philosophie de Platon, et joignait une modestie rare à un mérite universellement reconnu. Il mourut à Rome le 2 février 1661, âgé de 65 ans, laissant une traduction de la vie de Pythagore écrite par PORPHYRE, in-8. grec et latin, orné de notes et d'une dissertation curieuse sur les écrits de ce Porphyre; Rome, 1630; un recueil latin de règles monastiques et canoniques, en 6 vol. in-folio; des notes et corrections savantes sur la géographie d'ETIENNE DE BYZANCE. Elles furent trouvées dans ses papiers par RICKIUS qui en orna l'édition in-folio qu'il donna de cet ancien géographe, en Hollande, 1684. NOTE DE L'ÉDITEUR.

(2) LAMBECIUS naquit en 1628. ses progrès dans la littérature furent si ra-

dont le nombre est au moins de quatre cent mille , sont gouvernés par un sénat composé de quatre Bourguemestres , de vingt conseillers lettrés et négocians en nombre égal ; de trois syndics et d'un secrétaire dont le pouvoir est limité

pides, qu'à dix neuf ans il publia un livre intitulé *LUCUBRATIONUM GELLIANARUM PRODROMUS*, qui fut très-recherché. Il fut malheureux en mariage, et accusé d'hérésie et d'athéisme. Il mourut à Vienne en avril 1680, bibliothécaire de l'empereur. Tout ce qu'il a écrit est plein d'érudition. Son ouvrage posthume intitulé : *PRODROMUS HISTORIÆ LITTÉRARIÆ ET ITER CELLENSE* a été publié in-fol. en 1710 par le savant Jean-Albert Fabricius, sur lequel j'ai donné une notice page 114. NOTE DE L'ÉDITEUR.

par un Conseil de deux cent qui défend les intérêts du peuple. On n'y voit point ces bâtimens superbes qui s'élevent à l'ombre du repos et dans le sein du luxe. Tout y peint l'empressement intéressé du marchand , dont l'active avidité cause un tumulte continuel. La nuit même il n'est pas possible à l'étranger de reposer; des sons aigus , des cornets qui se font entendre à toutes les heures , interrompent son sommeil à chaque instant. Les négocians , ainsi que ceux de Lubeck , Dantzick , Cologne et Brème , furent affranchis en 1603 du droit d'aubaine.

Ce droit barbare par lequel un homme , pour n'être pas né en France , voyait passer le bien de son

père à ce qu'on appelait *le Fisc-Royal*, était celui de succéder aux étrangers qui y décédaient sans enfans qui y fussent nés en légitime mariage; aux naturalisés qui n'avaient pas disposé de leurs biens entre-vifs, ou par testament, ou qui ne laissaient aucun héritier règnicole ou naturalisé comme eux: enfin aux règnicoles qui avaient renoncé à leur pays, en se fixant sur un territoire étranger, et en y obtenant des lettres de naturalité.

Quand j'avais employé à Hambourg la plus grande partie de la journée aux affaires de M. Schaap, j'allais me délasser dans une maison de plaisance qu'il avait hors de la ville, comme beaucoup d'autres négocians. Seul avec moi même, j'y

réfléchissais sur ma nouvelle situation et lorsque je la comparais à celle dont je sortais à peine, je la trouvais bien douce. Si quelquefois ma femme m'y accompagnait , sa présence donnait une nouvelle beauté à tous les objets ; l'air que je respirais me semblait plus suave. Hélas ! ces heureux momens furent bien courts.

Plein de reconnaissance pour M. Schaap , je redoublais de soins et d'attentions pour ses intérêts. Je ne prévoyais pas alors que la main bienfaisante qui m'avait arraché à la douleur ramènerait sur mes jours l'amertume et le désespoir. Un soir que sur une petite élévation je contemplais avec ravissement une suite immense de jardins dont la variété et l'étendue formaient le spectacle

le plus intéressant, je détournai les yeux et les arrêtai sur le chemin qui conduit à la ville: je vis de loin une femme qui courait avec peine, et se pressait d'arriver où j'étais. Je ne pouvais encore démêler ses traits: l'ins tant d'après je crus reconnaître mon épouse en pleurs. Je volai à sa rencontre, elle leva sur moi ses yeux baignés de larmes, me tendit les bras, et s'évanouit à mes pieds. Déchiré par la plus cruelle inquiétude, je l'appellai des noms les plus tendres: je fis mille efforts pour la faire revenir: un mouvement convulsif agitait tous ses membres. Je la conjurai de m'apprendre le sujet de sa douleur. Elle pressa sa tête contre mon sein, en prononçant

d'une voix éteinte: Ah! ce Monsieur.... cet horrible Monsieur.... La parole expira sur ses lèvres. Enfin ses forces revinrent, et j'appris que Schaap avait conçu pour elle un amour criminel, qu'il l'avait outragée après avoir inutilement cherché à la séduire, et qu'elle s'était dérobée avec peine à ses infames caresses. Furieux, je courus chez lui, où il était pâle et tremblant, et je lui reprochai sa perfidie. C'était donc, lui dis-je d'une voix oppressée par la colère, c'était pour me couvrir de honte que tu m'invitais à venir dans ta maison? Homme dur et féroce, tu as voulu arracher au malheureux qui a versé ses peines dans ton sein, le seul bien qui lui reste. Je méprise tes bien-

faits; qu'au surplus, j'ai compensés par mes services. Je le quittai sur le champ et fis porter le peu d'effets que j'avais dans un vaisseau sur lequel je m'embarquai avec mon épouse pour revenir dans ma patrie. Hélas! le destin cruel qui me persécutait, y attendait encore sa malheureuse victime.

A peine étions-nous à deux lieues de Hambourg, qu'un de nos matelots effrayés nous fit appercevoir un Brigantin qui venait à toutes voiles sur nous. Un mauvais bâtiment sur lequel nous étions six personnes sans armes à feu, offrait à l'ennemi une victoire aisée, mais peu avantageuse. Nos efforts pour lui échapper furent inutiles: en moins de dix minutes il nous

atteignit. Douze hommes, le pistolet à la main, entrent dans notre navire, et d'un œuil avide parcourent tout ce qu'il renferme. J'étais dans cette sécurité que donne l'indigence au milieu des voleurs. L'audace de ces pirates, leur témérité, la fierté de leur chef qui leur montrait ce qu'il fallait emporter, le sang-froid avec lequel il voyait l'allarme et le désespoir des passagers que l'on dépouillait, son assurance impérieuse... tout cela faisait un spectacle qui m'étonnait. Je rassurais mon épouse tremblante, lorsqu'un de ces misérables qui l'effrayaient s'approcha d'elle, et dit à son camarade : *nous devrions emmener avec nous cette belle dame-la,*

Je lançai sur lui un regard furieux, et mis à l'instant la main sur mon épée. Le chef lui ordonna de se retirer, et me dit de ne rien craindre : il défendit même que l'on touchât à nos effets. L'empire de la beauté s'étend sur tous les êtres, ses charmes adoucissent l'âme la plus féroce. Ah ! malheur à celui qui sait leur résister !

Pendant notre route, je n'osai m'abandonner à ce plaisir si doux, celui de revoir sa patrie. Je n'avais plus d'amis dans la mienne. Hélas ! en reste-t-il aux malheureux ? A peine les horreurs de l'indigence s'étaient-elles répandues dans ma maison, que j'avais vu tous ceux que s'étaient dit les miens détourner tristement leurs regards et

s'éloigner de moi. Pour connaître l'homme , il faut paraître avoir besoin de lui.

Dès que je fus de retour en France, je résolus de reprendre la profession militaire , et de me reconcilier avec ma famille. Mais tout service me fut refusé. A l'égard de madame de Va'deuil on se souvient que je l'avais informée de mon mariage. Cette union et mon départ pour Berlin, l'avaient tellement indignée, qu'elle ne m'envoyait plus aucun secours , et avoit juré de ne me plus revoir. En fixant mon épouse dont le regard était si noble , la beauté si touchante , le sourire si tendre , et l'air si majestueux , je me disais : voilà donc celle qui me déshonore , celle à qui ma famille

rougit d'appartenir. Ah ! si la vertu et la beauté sont méprisées des hommes , qu'oseront-ils donc respecter ?

Ma douce amie, lui dis-je un jour en la tenant pressée contre mon sein, il me semble que le ciel et la terre s'unissent pour nous persécuter ; tous les cœurs se resserrent à notre approche ; nos demandes , nos prières sont rejetées ; la cruelle indigence va bientôt nous saisir , comme l'animal terrible , qui sort de la forêt en rugissant , et fond avec fureur sur deux moutons paisibles qui paissent dans la prairie. Fuyons encore une fois cette contrée malheureuse ; opposons à notre affreuse destinée la patience et le courage ; allons nous offrir aux regards de nos parens. S'ils sont

assez barbares pour nous laisser périr, eh-bien, nous mourrons sous leurs yeux. Ma femme consentit à me suivre aux milieu des mers. Hélas! pouvait-elle craindre le danger? et la mort est-elle effrayante quand la vie est mêlée de tant d'amertumes?

Plein du projet de repasser à St. Domingue, je vendis la plus grande partie des effets qui me restaient, pour aller à Calais et payer notre passage.

A peine y fûmes-nous arrivés, que ma femme m'y donna un fils, ce qui me força d'y séjourner pendant un mois, et me donna malgré moi le tems de l'examiner. Cette ville qui est une des clefs de la France, dont elle était un simple

bourg sous la régence de *Blanche*, mère de *Saint-Louis*, s'est accrue des ruines de *Wisant*, et faisait, avant la division de cet État en départemens, partie de la basse-Picardie. Son nom vient de *Caletes*, qui était celui de tout de tout le pais. Elle est vis-à-vis de *Douvres*, port d'Angleterre, médiocrement grande, assez marchande, et défendue par le fort de *Nieulay*. Ses casernes sont belles, sa citadelle et son port bien fortifiés. Les Anglais la prirent par famine en 1347, et s'y maintinrent jusqu'en 1558 que les Français la leur reprirent. L'archiduc *Albert* s'en empara aussi en 1596; mais elle nous fut rendue deux ans après par le traité de *Vervins*. Enfin elle fut

bombardée en 1696 par les Alliés qui l'endommagèrent très peu et se retirèrent. (1)

Quand nous fûmes en état de repartir , la saison favorable à la navigation était déjà avancée ; un vent frais commençait à régner sur la mer , et faisait frémir les eaux.

(1) La naissance du fils du Valdeuil et la description de Calais, ainsi que celles de presque toutes les autres villes, et des fleuves ou rivières qui les traversent ; les indications des hommes célèbres à qui elles ont donné naissance , les notices sur chacun d'eux , sur l'Ordre Teutonique, les Ottocares, et le droit d'Aubaine ; les faits historiques en général , et la division qui va suivre , n'étaient pas dans les *Mémoires d'un Américain*.

Nous nous embarquâmes cependant avec assurance sur un vaisseau qui partait pour mon isle natale, où le capitaine se flattait de mouïller sous peu de tems. Ici j'ai besoin d'un nouveau courage pour continuer le récit de ma déplorable histoire. Homme qui te crois malheureux parceque quelques traverses sont venues troubler le cours de tes prospérités, essuïe tes larmes, ou ne les verses que pour moi.

Fin de la première partie.

FAUTES ESSENTIELLES qui se sont
glissées dans quelques exemplaires
de la première partie.

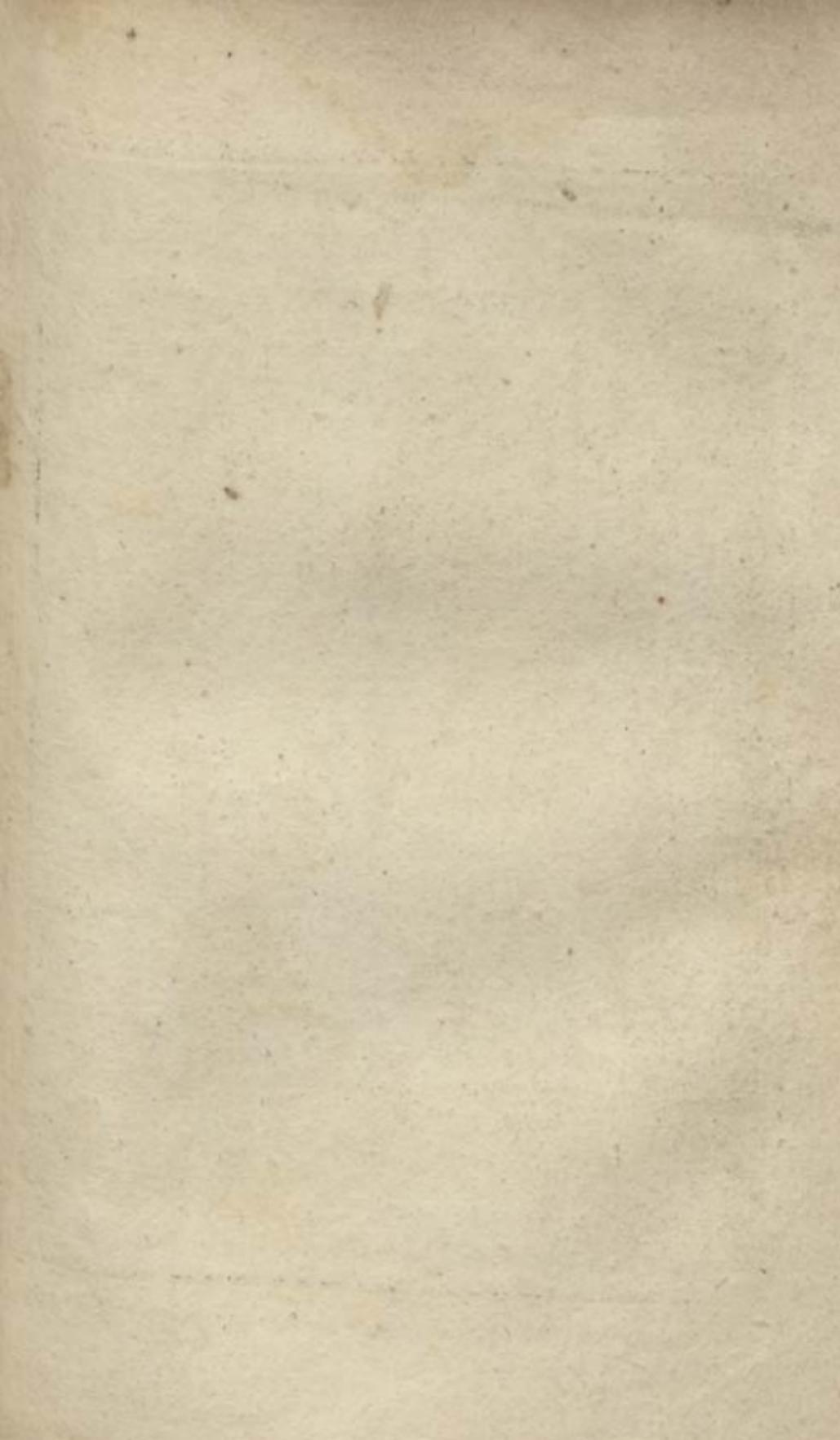
Page 81, ligne 14, au lieu de
consu, lisez *su*.

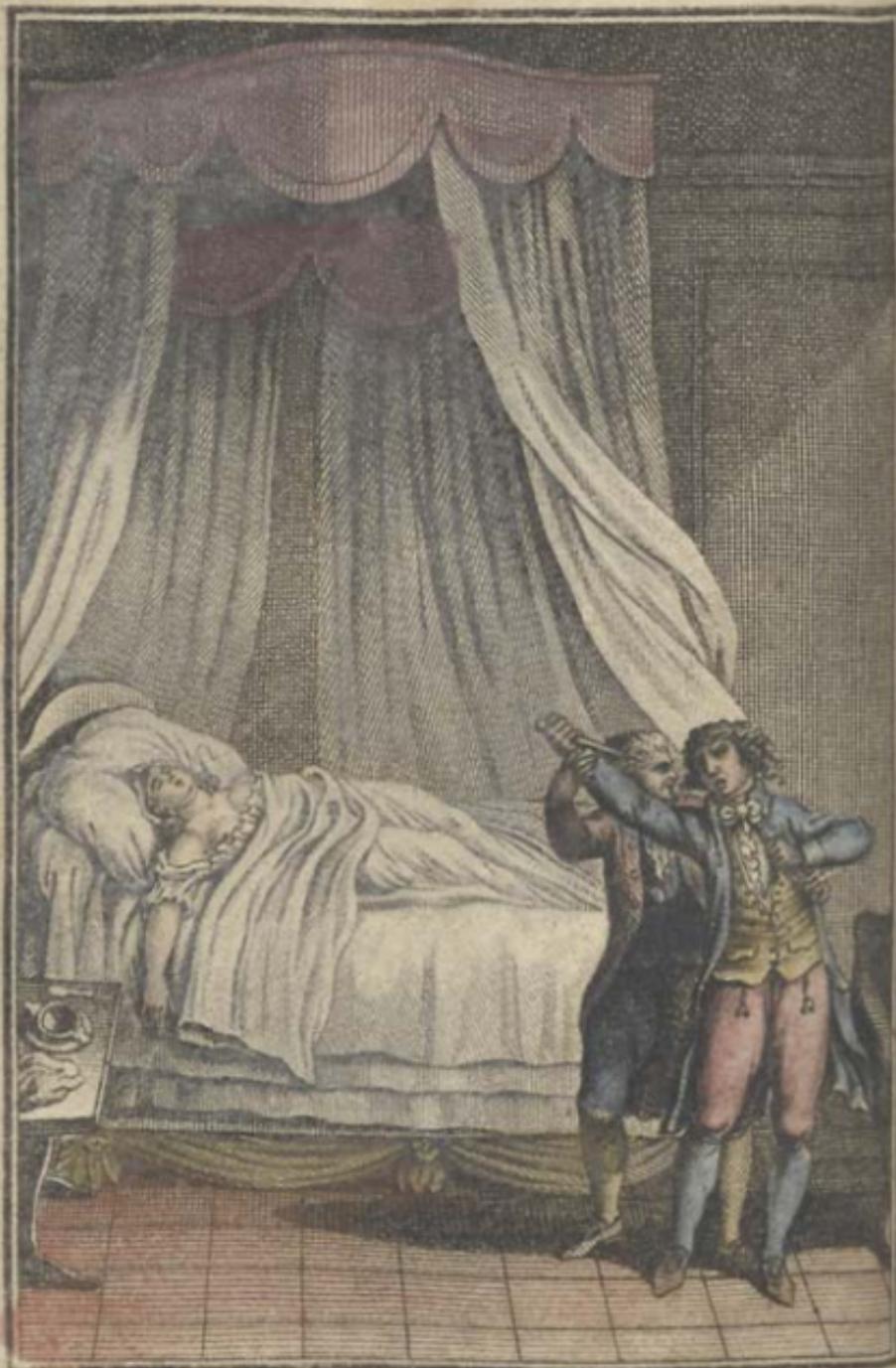
P. 112, l. 8, au lieu de *Wirt-*
temberg, lisez *Wittemberg*.

Même page, l. 16, au lieu de
1645, lisez 1646.

P. 130, l. 6, au lieu de *crédules*
mais, lisez *crédules maris*.

Il y a eu aussi dans tous les exem-
plaires, pages 113 et 114, erreur
dans l'indication et le placement de
deux notes. Le lecteur y suppléera
facilement.





Not in invent.

*A la vue de son épouse qui vient d'expirer, Valdeuil
vent se percer le cœur.*

VALDEUIL,

O U

LES MALHEURS

D'UN HABITANT DE St. DOMINGUE;

PUBLIÉS PAR P. A. L. MATON

(*de-la-Varenne.*)

TOME SECOND.

Les biens sont ici bas semés à l'avanture :

Les maux y croissent avec eux.

Le plaisir est la fleur d'un arbuste épineux.

DES-MAHIS ; *Épître à Thisbé.*

A PARIS

Chez { L'ÉDITEUR, rue des Noyers, n^o. 37
ANDRÉ, rue Christine n^o. 8.
Et DÉROY, rue du Cimetière-
André, n^o. 15.

An III.

1795.



VALDEUIL,

OU

LES MALHEURS

D'UN HABITANT DE St. DOMINGUE.

Lecteurs tendres et généreux dont mes infortunes ont ému la sensibilité, qui les avez honorées de quelques larmes; vous croyez que je suis arrivé à leur terme, que j'ai épuisé toute la malignité du sort, que l'aurore du bonheur est maintenant levée pour moi. Hélas ! vous vous trompez : en traversant les mers, je suis venu chercher de nouveaux malheurs et la mort.

Je devrais peut-être rejeter la

plume, puisqu'il ne me reste que de nouvelles peines à retracer et des récits cruels à faire. Mais souvent les plus cuisans chagrins sont mêlés de quelque plaisir. L'amant qui vient de perdre celle qu'il adorait trouve encore de la douceur à fixer ses yeux sur son image; il se plaît à contempler ses traits, quoique défigurés, à s'absorber dans le sentiment qui le déchire. Il craint qu'il ne s'affaiblisse, et ne veut point que la plaie qui fait saigner son cœur se referme. Il préfère l'épaisseur des bois et tous les autres lieux sombres et solitaires qui nourrissent sa tristesse, à la prairie émaillée de fleurs; la gaieté folâtre et vive de la jeune villageoise l'importune; le chant mélodieux de

l'oiseau suspendu sur la branche qu'il agite fatigue son oreille; son œuil farouche se plait à sonder la profondeur, effrayante pour tant d'autres, des précipices les plus affreux; les climats où la nature se montre dans toute son aspérité, les monts couverts de glace sont ceux qu'il aime à parcourir : il voudrait que les accens de sa douleur fussent répétés par tous les échos, et pussent remplir l'immense espace des airs.

Des pleurs baignent mes joues livides; des souvenirs trop pénétrants viennent glacer mon courage; des idées plus noires commencent à m'environner; mon imagination s'obscurcit, ma main tremble, et mon cœur se resserre. Insensé !

je croyais retrouver dans ma patrie ce calme , cette vie paisible que je goûtais avant de la quitter. Je n'y suis revenu que pour y perdre tout ce qui m'attachait au monde, et mettre le comble à mes misères.

Dans le nombre des passagers qui composaient l'équipage sur lequel je m'étais embarqué, était un américain d'une figure heureuse, qui conduisait dans son habitation une jeune personne dont l'aimable physionomie s'embellissait du plaisir d'être avec son époux. Ses yeux brillaient d'un feu qui annonçait sa joie. Son esprit facile et enjoué donnait l'essor à ces idées enfantines, à ces jolis riens qui effleurent l'âme attristée, et l'enlèvent quelquefois à sa mélancolie. Une

lueur d'espérance dissipait aussi les idées lugubres dans lesquelles je me plongeais. Il me semblait impossible que ma mère rejetât ses enfans qui venaient s'offrir à elle, qu'elle fut insensible à la rigueur de leur sort, et qu'elle ne s'empressât point de l'adoucir. Tous les jours le sentiment de ma douleur s'affaiblissait, et le calme de mon cœur semblait s'étendre sur celui de mon épouse : elle arrêtait ses yeux sur moi avec plus d'assurance ; le nuage qui en obscurcissait l'éclat, se dissipait ; le rire venait souvent se placer sur ses lèvres vermeilles. Alors une rougeur aimable qui se répandait sur ses joues animait tous les traits, et lui donnait de nouveaux charmes. La jeune épouse de l'amé-

ricain lui adressait souvent la parole , et semblait désirer son amitié. L'honnêteté de ses manières, son aimable franchise , sa gaieté intéressante la lui gagnèrent. Au bout de quelques jours , elles furent toutes deux unies par ce sentiment pur et délicieux qui ne croit et s'étend que dans les âmes vertueuses. Les affections des femmes sont plus vives que les nôtres , la délicatesse de leurs fibres cède plu tôt à l'impression qu'elles éprouvent ; mais aussi il s'efface plus aisément de leurs cœurs. Leur en faire un crime , c'est rejeter sur elles celui de la nature ; c'est reprocher au jeune arbrisseau de ne pas donner autant d'ombre que le chêne antique et touffu.

Un jour, dans cet épanchement qui est un des charmes de l'amitié : mon épouse dit à Madame de Marseille : (c'était le nom de sa jeune amie) vous me voyez bien gaie. Ah ! si je suis heureuse aujourd'hui, je suis parvenue au bonheur par un sentier hérissé d'épines : le nuage épais de la douleur a obscurci mes plus beaux jours. Plus d'une fois le silence de la nuit a été interrompu par mes tristes gémissemens. Et vous aussi, répondit Aglaé, vous avez donc eu des chagrins ? Vous en plaindrez davantage celle qui en a encore. Mais, continua-t-elle, lorsque l'on est arrivé au port après avoir été battu par la tempête, on aime à conter les dangers que l'on

a courus : (1) on se plaît en traçant l'horreur du péril , à voir l'effroi et la crainte répandus sur les visages de ceux qui nous entendent : on y ramène ensuite la joie avec plus de plaisir , en leur montrant de loin le rivage , en les embrassant avec transport. Eh bien , reprit Madame de Marseille , si vous daignez entendre le récit de mes malheurs , je vous raconterai comment , après avoir versé long-tems des larmes amères , l'amour le plus tendre et

(1) *Quæ fuit durum pati meminisse dulce est. . . .*

SENEQUE LE TRAGIQUE; Trag. intitulée : *Hercules furens*. CITATION DE L'ÉDITEUR.

le plus généreux en est venu tarir la source. Elle jeta aussi-tôt un regard sur son époux en souriant, et continua ainsi :

Mon père naquit dans cette province où une loi injuste aujourd'hui anéantie, donne au premier né tout le bien de ses pères, et laisse les autres enfans dans l'indigence. L'espoir de la fortune le conduisit dans ce qu'on appelait l'Ordre de Malthe. Il obtint plusieurs bénéfices qui le mirent en état de figurer. Un extérieur séduisant, un esprit vif et léger, un air de prodigalité l'attachèrent bientôt à cette chaîne brillante que l'on nomme le grand monde : plusieurs femmes l'enchantèrent, une seule le fixa. Ma mère é^tait parvenue à cet âge

où le sentiment commence à passer dans nos cœurs, où la nature nous fait entendre une voix trop impérieuse ; mais elle était sans biens, et sa famille orgueilleuse avait déjà prononcé contre elle cet arrêt terrible qui devait l'exiler pour jamais dans un de ces asiles où la vertu gémissait en silence, et luttait avec effort contre un penchant qui ne pouvait que l'entraîner dans le vice. La destruction de ces sortes de maisons en France empêchera des parens avides, usurpateurs et tyrans, d'y renfermer de nouvelles victimes. Mon père vit avec intérêt cette jeune personne sacrifiée à l'ambition. Sa douleur étouffée, ce feu que la pudeur veut éteindre, ses yeux qu'avaient abattus des larmes

versées dans la solitude, lui donnaient cet air d'abattement et de langueur qui inspire un sentiment bien plus vif et bien plus pénétrant que les graces de l'enjouement. Mon père n'avait pu défendre son cœur en la voyant ; les momens qu'il passait près d'elle s'écoulaient trop rapidement, le dégoût et l'ennui empoisonnaient tous les autres. Sa jeune amante touchée de ses soins éprouvait aussi à son approche cette agitation, ce trouble secret que jete en nous la présence de celui que nous chérissons. Elle voulait lui cacher sa tendresse et ses peines, et n'osait s'abandonner à l'espérance de le voir un jour son époux. L'Ordre auquel il était attaché par la for-

tune et l'espoir d'une Comman-
derie , détruisait son bonheur. Dès
le précipice dans lequel cette jeune
infortunée devait être entraînée
s'offrait à sa vue ; elle frémissait
d'horreur ; ses yeux effrayés se
fixaient douloureusement sur son
amant ; mais sa main était trop
faible pour l'arrêter.

Cependant sa famille la pressait
d'entrer au couvent pour y prendre
ce voile de tristesse que l'amour
n'ose soulever. Mon père ne put
soutenir l'idée de perdre pour tou-
jours celle qui lui était si chère.
Il préféra la misère à cet état de
mort où se trouve un cœur sen-
sible lorsqu'il ne lui reste plus
d'espoir. Il offrit aux parens de sa
jeune maîtresse de quitter l'Ordre

de Malthe, et d'entrer au service, s'ils voulaient lui donner sa main. Ils y consentirent, et se hâtèrent de serrer les nœuds que l'amour avait formés. Les deux nouveaux époux crurent leur bonheur assuré pour jamais.

Mon père n'eut pas de peine à obtenir de l'avancement. Son épouse et lui goûtaient dans une heureuse médiocrité cette paix douce qui semble fuir l'opulence. Une petite maison de campagne située à quelque distance de Paris, était la retraite où s'écoulaient leurs jours purs et sereins. L'ambition n'en troublait point la tranquillité; leurs cœurs pleins d'amour ne formaient d'autre souhait que celui de se voir renaître. Leur vœux furent exaucés. Il y avait

à peine deux ans qu'ils étaient unis ,
 lors que ma mère me donna le jour.
 Cette femme respectable pressant sur
 son sein l'enfant qu'elle nourrissait,
 offrait à son époux le tableau tou-
 chant de la vertu. Hélas ! cette vertu
 qui devait briller sur la terre, comme
 la fleur éclatante qui pare les cam-
 pagnes , est presque toujours obs-
 curcie , déchirée par les épines dou-
 loureuses qui l'environnent.

La guerre , ce monstre sangui-
 naire, ce fléau de l'humanité , ar-
 racha des bras de ma mère celui
 qui répandait le bonheur sur ses
 jours. Elle le vit partir , s'éloigner ;
 son œil triste et sombre attaché
 sur lui , le suivait douloureusement
 dans sa course rapide. Dès qu'elle
 l'eut perdue de vue, elle ne trouva plus

que tristesse et qu'ennui ; sa petite maison ne lui parut plus qu'une affreuse solitude retentissante de ses gémissemens et de ceux de son enfant. Quelquefois sa peine s'adoucissait , lorsqu'elle parcourait les lettres de son époux. Chaque courrier qui lui en apportait , calmait ses frayeurs ; mais l'instant d'après elle imaginait son bien-aimé dans les combats , environné d'ennemis furieux , dont le bras redoutable était levé sur sa tête : elle le voyait se précipiter dans le danger , voler au devant du coup qui allait lui percer le cœur. Ces cruelles pensées étaient une source intarissable de pleurs.

Dans le cours de cette guerre, mon père obtint plusieurs fois la permission de passer chez lui ses

quartier d'hiver. Vous jugez, poursuit madame de Marseille, des transports, de l'ivresse des deux époux lorsqu'ils se revoyaient. Un silence expressif, des larmes de joie, des embrassemens prolongés, de tendres caresses, voilà quel était leur langage; c'est celui de l'amour. Ce sentiment les ramenait souvent vers leur enfant. Avec quel charme, avec quelle douceur ils le contemplaient! combien de baisers ne lui donnaient-ils pas! Hélas! ces jours de délices ne rendaient que plus pénible celui où l'un des deux devait s'éloigner, et laisser l'autre dans la tristesse. Ils envisageaient ce terme de leur jouissance, comme le pilote effrayé voit la pointe du rocher qui va briser son vaisseau.

Déjà lorsque mon père appelé par l'effroyable cri de la guerre, revolait sous l'étendard déployé : je commençais à sentir, à partager la douleur de son épouse ; mes larmes se mêlaient aux siennes, et en adoucissaient l'amertume. Le bruit d'une paix prochaine avait ramené dans son cœur l'espoir et le plaisir, lorsqu'une affreuse nouvelle vint la rejeter dans la plus cruelle incertitude. Elle apprit que son époux avait été dangereusement blessé dans une action où son courage l'avait emporté au milieu des ennemis. On lui annonça que les chirurgiens craignaient qu'il ne perdit le bras, dont un coup de feu avait brisé l'os supérieur. Heureusement leur habileté, les soins qui

lui furent prodigués, et sa jeunesse le garantirent de cette perte dont il avait été menacé. Il se trouva bientôt en état de revenir vers celle qui l'attendait avec la plus vive impatience.

Pourrais-je vous exprimer, notre joie, continua Madame de Marsille, la et la promptitude avec laquelle nous nous élançâmes vers lui ? Quelle agitation, quel ravissement nous éprouvâmes en nous précipitant dans ses bras ! Avec quel attendrissement nous considérions son visage pâle et défait, et son bras encore trop faible pour pouvoir se soutenir ! Sa présence semblait répandre en nous le sentiment et la vie.

Deux mois après son retour, quoique sa santé fut parfaitement réta-

blie , mon père sentit qu'il ne pourrait plus tirer de son bras le service qu'exigeait sa profession. Il l'écrivit au ministre de la guerre qui obtint pour lui la décoration et les récompenses qu'on accordait alors aux militaires.

La justice qu'on venait de lui rendre semblait assurer notre bonheur : elle fut la cause de toutes nos infortunes. Jusqu'alors heureux du sentiment qui occupait son cœur , mon père n'avait point encore connu ce trouble , ces inquiétudes dévorantes que cause la soif de l'or. Un changement trop naturel à l'homme , peut-être l'espérance d'établir un jour sa fille plus richement , l'entraînèrent dans les entraves du commerce. Il eut la faiblesse de

donner sa confiance à un de ces intrigans qui savent cacher sous les fleurs la main avec laquelle ils ravissent à l'homme honnête tout ce qu'il possède, et le plongent ensuite dans la misère. Ce fourbe persuada à mon père qu'en s'intéressant dans une société de négocians qui faisaient passer des bleds dans l'Italie dévorée par la disette, sa fortune triplerait avant deux ans. Il lui démontra et la certitude des bénéfices, et la sûreté de ses associés. Il levait tous les obstacles, flattait l'orgueil de mon père, et détruisait ses répugnances. Enfin il eut assez d'art pour attirer la bonne foi dans le piège qu'il avait préparé. Mon père trop crédule lui confia sa petite fortune, grossie par une longue et

sage économie , et forma des engagements , sans en prévoir les conséquences. Il apprit bientôt le mauvais succès de ses entreprises. Irrité de ses malheurs , il voulut lutter contre le sort et la mauvaise foi , et fut terrassé. Alors son âme aigrie par le chagrin , par la vue d'un avenir funeste , repoussa les affections douces qui l'avaient enchantée. Enseveli dans une profonde douleur, les tendres reproches de son épouse, les caresses de son enfant, effleuraient à peine son cœur. Souvent même il tombait dans des accès de fureur qui nous faisaient craindre pour ses jours : ses yeux enflammés de colère semblaient chercher une victime qu'il pût immoler à sa vengeance.

Jugez , ajouta madame de Marseille , de la douleur de ma mère , de celle de sa fille , qui voyait les auteurs de ses jours s'éviter , se fuir , pour répandre des larmes dans le silence. Ma présence rendait encore leurs peines plus aiguës : ils croyaient déjà voir le malheureux fruit de leur amour flétri par l'indigence , dévoré par la misère ou l'ignominie. Ces tristes pensées plongèrent ma mère dans ce chagrin homicide qui semblable à un feu concentré , mine et détruit notre existence. Mais ce qui mettait le comble à son tourment , c'était l'accablement , le morne silence de son époux ; c'était ces larmes furtives qui obscurcissaient ses yeux lorsqu'il les arrêtait sur

moi , et qui décèlaient ses cuisans remords. Cette femme tendre comme la fleur éclatante que le ver a piquée , perdait tous les jours de sa fraîcheur : il semblait qu'elle ne pouvait exister que par l'amour de celui qu'elle chérissait ; mais cet amour si puissant , les coups du sort l'avaient affaibli.

Ce fut dans ces temps de malheur que mon jeune amant vint pour la première fois s'offrir à mes yeux baignés de larmes. Abîmée dans la douleur , je résistai longtems à l'impression du sentiment qui devait me charmer. Si quelquefois je fixais celui qui le faisait naître , j'avais honte de l'intérêt que sa présence m'inspirait ; je tournais mes regards sur ma mère , pour ne

m'occuper que de ses peines. Je me refugiais dans son sein comme dans un asile sûr contre les poursuites de l'amour.

Hélas ! un trait aigu y vint frapper mon cœur. J'étais partagée entre le sentiment du malheur des auteurs de mes jours , et la crainte perdre celui dont l'âme tendre paraissait si touchée de leurs maux , dont les regards s'arrêtaient si douloureusement sur moi , qui s'efforçait de faire passer en moi une espérance si douce , qui me promettait, qui me jurait d'attacher sa destinée à la mienne , et ne demandait pour prix de ses richesses et de son amour , que la main de sa maitresse indigente et malheureuse. Tous mes instans s'écoulaient dans le trouble

et le saisissement. Cet objet déjà trop cher à mon cœur allait s'éloigner de sa bien-aimée : ses affaires l'appellaient au-delà des mers ; il allait traverser cet élément terrible, où la cruelle mort marque si souvent son passage. L'effort que je faisais pour surmonter mes craintes et ma peine y ajoutaient encore. Je le vis s'éloigner et disparaître, cet amant trop tendre qui emportait avec lui la paix et l'espoir de celle dont il se séparait. A peine fut-il parti, que le sort impitoyable déchaîné contre nous vint répandre dans notre humble retraite l'horreur et la désolation.

Conduit par une main perfide dans le précipice, mon père y avait

entraîné sa malheureuse famille : il avait fait souscrire à ma mère les engagements qu'il avait signés sans en savoir les conséquences, Nous vîmes tout-à-coup fondre dans cette demeure , jusques là le séjour de la paix et le temple de l'amour , une troupe d'avidés praticiens , suppôts infâmes de la Justice qu'ils déshonorent.

Pendant que l'on dépouillait ma mère de ces précieuses bagatelles dont notre sexe se pare avec tant de plaisir , cette femme respectable contenait son époux en fureur ; elle arrêtait son bras armé contre les brigands qui dévastaient notre maison. En un instant elle n'offrit plus à nos regards que le vuide de l'indigence. Notre infortune ne put

nous abattre, une force invincible semblait nous soutenir contre l'adversité, et nous roidissait contre les coups du sort. M'arrêterai-je, poursuivit Madame de Marseille, sur les détails simples de notre vie obscure? Vous raconterai-je comment nous sûmes adoucir l'amertume de notre état, et y trouver le bonheur?

Il ne restait plus à mon père, des débris de sa petite fortune, que sa pension; mais il en sollicitait depuis long-temps, et toujours en vain, le paiement. La mort lui ayant enlevé le ministre, nous étions sans appui et presque sans ressource. Ma mère, conseilla à son époux de louer dans notre campagne une petite maison propre et simple à laquelle

était adhérent un jardin d'une assez grande étendue. Du prix de quelques effets dont elle se défit, nous achetâmes deux de ces animaux domestiques qui font la richesse des campagnes, et fournissent à leurs maîtres une nourriture saine et agréable. Une gouvernante qui voulut rester avec nous malgré notre mauvaise fortune et l'incertitude de ses gages, en prenait soin. Mon père cultivait le jardin, qui nous fournissait des légumes excellens, et des fruits dont nous conservions une partie pour l'hiver. Ma mère et moi nous nous occupions à des ouvrages de broderie ou de gaze, qui nous rapportaient assez d'argent pour payer mille choses que l'usage a rendues nécessaires. Nous éprouvions alors que

la véritable richesse est dans la privation du superflu. Quand le jour commençait à répandre sa douce lumière sur la nature , je me levais pour avancer mon ouvrage. Assise près du lit de ma vénérable mère , je la contemplais avec attendrissement : j'aurais voulu prolonger son sommeil pour qu'elle eût moins de peine. Je voyais mon tendre père venir à moi , recevoir les baisers de sa fille , puis considérer sa femme , la compagne de son infortune , avec un serrement de cœur inexprimable. Souvent il s'éloignait de moi pour me dérober ses larmes ; il allait les répandre à la campagne , et en rapportait quelques pièces de gibier tué par lui. Après s'être reposé un

instant, il nous quittait pour aller demander à la terre le fruit qu'elle accorde à l'homme qui la cultive, et ne revenait qu'à l'heure du repas. C'était peut-être un des plus touchans spectacles que de voir ces deux époux, dont les prestiges de la naissance et de la fortune avaient environné le berceau, assis humblement sous le chaume, autour d'une table couverte de laitage, de fruits et de gâteaux, considérer avec une espèce d'étonnement ces mets simples, en offrir à leur enfant, et se dire en se serrant les mains: *qui eût cru qu'un jour nous serions ici?*... Je me penchais sur le sein de ma mère, pour partager avec elle les affections de son cher époux. Dans cet état, qui aurait

paru si pauvre et si misérable à tant d'autres , rien ne nous manquait ; nous ne regrettions point nos vaines richesses ; nous trouvions dans le sentiment qui nous unissait ce calme que la fortune ne connaît point , et jamais l'ennui n'approchait de nous. (1) Après avoir travaillé pendant la chaleur du jour , ma mère et moi nous allions prendre le frais dans notre jardin , où je

(1) C'est le cas de placer ici ce vers de Virgile , dont on a toujours senti la vérité :

*O fortunatos nimium , sua si bona
nô rint*

agricolas ! NOTE DE
L'ÉDITEUR,

cultivais quelques fleurs. Je les arrosais moi même, et cet exercice agréable était encore un remède au mal qui naît d'une vie trop sédentaire. Après nous être promenés, nous revenions avec mon respectable père prendre le repas frugal que notre fidèle *Louise* nous avait préparé : l'appétit en assaisonnait les mets, et l'amour le plus tendre les partageait.

Lorsque la belle saison était passée, et que le froid venait attrister la nature, la dépouiller de ses beautés, et répandre sur la terre humide ce voile d'albâtre qui la dérobe aux regards de l'homme, la lecture, la musique et le travail partageaient tous nos momens. Mon père ornait notre demeure de petits

meubles formés de ses mains, et finis au tour. Le soir, il accompagnait de sa flûte sa fille qui se plaisait à chanter le tourment et l'ennui qu'éprouve une jeune amante éloignée de l'objet qui a charmé son cœur.

Un an s'était déjà écoulé depuis le départ de mon bien-aimé, sans que j'eusse reçu de ses nouvelles. La mort ou l'inconstance me l'avaient-elles ravi? Oubliait-il près d'une autre les sermens qu'il m'avait faits? Cette mer orageuse qu'il avait traversée ne l'avait-elle pas englouti? Telles étaient les funestes craintes qui empoisonnaient mon bonheur.

Un jour que j'errais tristement dans un verger près de notre

maison, j'entendis des clameurs qui m'effrayèrent ; je courus à la voix qui appelait du secours ; et j'aperçus de loin un homme qui se défendait contre une foule de malheureux qui s'élançaient sur lui. Saisie , agitée , j'approche , et je crois reconnaître mon père O Dieu ! oui , c'est lui que je vois ; il est terrassé et sanglant , des monstres l'enlèvent , le portent dans une voiture qui fuit déjà loin de moi. Je fais mes efforts pour la suivre , et remplis l'air de mes cris. Accablée de douleur , de fatigue , je tombe épuisée sur la terre que j'arrose de mes larmes ; je leve mes mains suppliantes vers le Ciel , et lui redemande en gémissant le respectable auteur de mes jours.

Je ranime mes forces ; et me traîne avec peine vers notre demeure. Ma mère y est pâle et défaite ; je vole à elle et me précipite dans ses bras ; j'inonde son sein de mes pleurs , mais hélas ! elle ne m'entend point, ses yeux éteints ne voyent point sa fille , son cœur glacé ne sent point mes tendres baisers ; un mouvement convulsif qui agite ses membres et défigure ses traits est le seul signe de vie qu'elle donne encore. Le chirurgien qui lui présente des odeurs et des sels désespère déjà de la voir revenir. Enfin , après bien des soins , ses yeux s'entr'ouvrent à la lumière ; elle respire avec difficulté ne peut articuler que des mots sans suite :

mon époux où est-il ?
 Ses sanglots l'empêchent d'en dire
 davantage.

Déjà la nuit qui s'avavançait , allait
 couvrir de ses ombres ce jour de
 douleur. Nous la passâmes ma mère
 et moi dans la plus cruelle agitation.
 Nous ne savions à quoi attribuer
 l'enlèvement de mon père. Il est
 peut-être à cette heure , s'écriait
 ma mère , dans l'horreur d'un ca-
 chot avec des brigands ; la vertu
 est confondue avec le crime , l'hon-
 neur avec l'infamie. Son imagina-
 tion lui représentait son époux pâle
 et mourant , étendu sur la terre ,
 dans le désordre du désespoir. Le
 jour nous surprit toutes deux dé-
 chirées par mille idées funestes.
 Ma mère l'attendait avec impatience
 pour

pour se faire mener à Paris, dont nous étions éloignées de quatre lieues. A peine fûmes-nous arrivées, qu'elle envoya dans toutes les prisons, pour savoir celle où était son mari. Son commissionnaire vint lui apprendre qu'il l'avait trouvé dans un de ces antres obscurs où le crime est enchaîné. Ma mère s'y fit conduire aussitôt. Nous traversons avec une secrète horreur, et en rougissant, une cour que remplit une troupe de scélérats. Je soutiens ma mère défaillante; je l'aide à monter jusqu'au réduit où repose mon père; d'une main tremblante je frappe à sa porte.

O déchirement cruel ! c'est lui qui vient nous ouvrir, En nous

voyant, il reste immobile. Je me jete sur une de ses mains qu'il étend vers moi. Son âme est saisie, oppressée; il ne peut ni parler ni s'attendrir; ce n'est que longtemps après nous avoir considérées qu'enfin il mêle ses larmes aux nôtres. Ma mère lui demande d'une voix mourante et entrecoupée pourquoi il lui a été si cruellement ravi, et a été traîné dans cet horrible lieu? Il nous fait asseoir, se place entre nous deux, et après une longue pause, il nous dit; j'étais trop heureux; mes ennemis ont été jaloux de mon bonheur; mon indigence, mon obscurité, n'ont pu me garantir de leur persécution; leurs mains avides se sont étendues sur moi jusques dans mon humble

retraite. Un de ces monstres qui ont dévoré mon bien osa me demander la main de ma fille. Le malheureux, l'infâme, pouvait-il donc espérer que la vertu s'unirait au crime ? A ce prix odieux, il me faisait remise de ce que je lui devais. J'ai rejeté ses offres ; j'aimais mieux voir mon enfant dans l'indigence, qu'enrichie des dépouilles de l'honneur : j'aurais rougi de sa vile opulence, et je m'énorgueillissais de sa pauvreté. Cet audacieux, irrité de mes refus, armé d'un titre surpris à la Justice, est venu m'arracher de ce lieu où nos jours s'écoulaient dans le sein de la paix. Je me suis vu conduit en frémissant dans cet affreux séjour, où je crois sans cesse en-

tendre les gémissemens du coupable qui voit approcher son heure dernière. Cette nuit je m'imaginai être environné d'une multitude de criminels qui traînaient avec peine leurs chaînes pésantes. A cet aspect , je m'agitais , je voulais arrêter mes regards sur la vertu et l'innocence : mais mon épouse et ma fille étaient loin de moi ; elles répandaient aussi des pleurs amers dans le silence et la solitude.

Ah ! mon père , ah ! mon époux , nous sommes-nous écriées en même temps , vous ne resterez pas ici. -- Oui, continue ma mère , j'irai voir cet homme féroce qui déchire mon cœur , j'irai embrasser ses genoux , implorer sa pitié ; il rendra la liberté à mon époux , ou je mourrai à ses pieds.

Ma tendre mère , lui dis-je c'est moi qui irai lui redemander mon père ; s'il le faut même , je lui donnerai cette main qu'il désire , et je mourrai ensuite. Serai-je avilie parce que je n'aurai pu voir, celui qui m'a donné le jour , passer les siens dans une prison , confondu avec les malheureux que le crime y a conduits ?

Ma fille , me dit mon père en me serrant dans ses bras , je n'ignore pas combien le sacrifice que tu veux me faire doit coûter à ton cœur : tu immoles le plus tendre et le plus pur amour à mon bonheur ; mais je le jure par l'honneur qui m'est plus cher que la liberté , jamais celui qui m'a ravi la mienne ne sera ton époux.

Dans ce moment nous entendons frapper à la porte ; ma mère se leve pour ouvrir. Un cri de douleur retentit aussi-tôt au fond de mon âme. Je m'arrache des bras de mon père ; j'apperçois..... Vous aurez peine à croire , continua madame de Marsille, au retour imprévu d'un amant qui revoit sa maîtresse dans ce lieu d'horreur , dans le moment où elle veut renoncer à lui , étouffer son amour et le sacrifier à la nature : cependant je ne surcharge point la vérité. Peut-être le Dieu juste qui daigne quelquefois abaisser ses regards sur nous, voulut récompenser la vertu persécutée. Oui, sans doute , c'est lui qui mena cet être bienfaisant. J'ai peine à contenir mes transports en le vo-

yant baiser et arroser de ses larmes les mains de mon père. Je voudrais pouvoir m'abandonner à ma reconnaissance, lui en donner des preuves, recueillir, mêler avec les miens les pleurs qui coulent de ses yeux et baignent ses joues. Il ne vient point m'enbrasser, mais il me regarde avec douleur et pâlit, ses mains s'agitent et tremblent en se plaçant dans les miennes : il n'ose me parler ; il respecte mon malheur : ah ! il ne sait pas combien il l'adoucit ! Ma mère lui demande par quel heureux hasard il a découvert où nous étions : il répond qu'après nous avoir écrit plusieurs fois, sans recevoir de réponse, rempli d'inquiétude et de crainte, il n'a pu résister davantage au désir de

revoir ce qu'il a de plus cher au monde. Arrivé en France, il vole où il nous a laissées à son départ : on lui annonce nos désastres ; il se fait conduire à notre demeure ; il y voit Louise, notre fidèle gouvernante, la tête penchée sur une table qu'elle arrose de ses pleurs. Cette fille le reconnaît ; alors ils coulent avec plus d'abondance, et elle lui dit d'une voix oppressée qu'on a enlevé la veille son cher maître, que sa bonne maîtresse toute désolée vient de partir avec sa fille, pour savoir où il est. Il court sur nos pas, découvre l'auberge où nous sommes descendues, et apprend dans quelle prison nous avons retrouvé le malheureux objet de notre amour et de nos larmes.

Il veut aller sur le champ déposer ce que doit mon père , et lui rendre sa liberté ; mais le prisonnier l'arrête, l'embrasse, et s'oppose à sa générosité. Mon amant s'irrite , s'emporte. Il faut donc , lui dit-il, que je renonce à tout espoir de bonheur ? Cette fille que j'adore, pour laquelle j'ai traversé les mers, vous la refuserez donc à mon amour ? Non , mon ami , lui replique mon père transporté de joie et de reconnaissance : mais dois-je vous priver d'une partie de votre fortune, vous vendre la main de ma fille , pour briser la chaîne qui me retient ici ? Ah ! mon père , s'écrie ce bon jeune homme en le pressant contre sa poitrine , que dites-vous ?... A l'instant il s'éloigne de nous et va dé-

poser dix mille livres pour délivrer le père de sa bien-aimée, auquel on vient annoncer qu'il peut sortir. Transportée de joie, je prends sa main et l'entraîne hors de l'horrible séjour que sa vertu vient d'honorer.

Nous retournâmes sur le champ dans notre petite maison; sa simplicité agréable plût à notre généreux bienfaiteur qui nous y renouvela les marques du plus généreux attachement. Le sentiment vif et solide qui nous unissait déjà nous fit souffrir avec quelque impatience les délais qu'on apportait encore à notre hymen. Enfin le jour arriva où nous allâmes jurer aux pieds des autels de nous aimer toujours. Nous nous étions déjà fait tant de fois ce serment, ajouta madame

de Marseille en fixant son mari, qu'il ne nous coûta aucun effort ; et j'ose espérer qu'il ne nous en coûtera pas davantage pour le tenir.

Ici ma femme interrompit madame de Marseille pour lui demander comment ses respectables parens avaient pu se résoudre à la laisser partir et à se séparer d'une fille qui leur était si chère. Mon mari, répondit-elle, n'avait pas vendu son habitation, et ses affaires n'étaient point encore finies, lorsque l'amour le ramena en France. Au reste, il est arrivé si à propos, que je ne lui ferai jamais de reproches de son empressement. Il fallait donc le revoir partir pour affronter de nouveaux dangers. S'il eût voulu me croire, nous aurions laissé toutes nos richesses de l'autre

monde à ses habitans ; mais la grandeur du sacrifice l'a effrayé, et j'ai mieux aimé partager le péril du voyage, que d'éprouver les cruelles inquiétudes qui m'ont tourmentée pendant son éloignement. Vous ne doutez pas de la peine qu'ont ressentie mes parens, lorsque je leur ai fait part de mon dessein. Ils ont quitté leur campagne pour aller demeurer à Paris. L'absence aurait trop attristé leur solitude, et ils n'y auraient plus été heureux ; mais j'espère avant un an leur ramener mon époux, et nous fixer auprès d'eux pour ne les plus quitter.

Depuis ce récit, madame de Marille et son mari nous paraissaient plus intéressans ; nos cœurs ouverts à la confiance se communiquaient

toutes leurs affections ; nous trouvions dans notre amitié le remède le plus sûr contre l'ennui du voyage, et il me semblait si agréable, que je n'osais en désirer la fin.

Il y avait déjà plus d'un mois que jetés sur la mer immense qui sépare l'Europe de l'Amérique, un vent favorable nous conduisait vers cette contrée où j'avais reçu la naissance. Un jour que M. de Marsille, le Lieutenant de notre vaisseau et moi, nous étions montés sur le pont, nous admirions le ciel pur et sans nuages, dont la voute azurée était toute resplendissante de lumière ; le soleil baissant dardait encore ses rayons dans les airs, et l'océan ouvrait déjà son sein pour recevoir cet astre bril-

lant, dont la lumière majestueuse commençait à s'éteindre. Tout-à-coup nous sentîmes un air vif et froid qui sillonnait les eaux ; le ciel s'obscurcissait d'un voile sombre qui étendait au loin ; les vagues se soulevaient et se couvraient d'écume. J'annonçai à M. de Marseille un orage violent, et je le priai de descendre ; mais le jeune Lieutenant le retint et plaisanta de ma frayeur.

Cependant la nuit s'avancait, et nous démêlions à peine les objets les plus proches. Comme je m'éloignais, un coup de vent vint frapper notre navire. Heureusement je me tenais alors à des cordages. J'entendis aussitôt un cri de frayeur. J'appelai plusieurs fois M. de Mar-

sille et le Lieutenant; personne ne me répondit. Je commençais à craindre qu'ils n'eussent été tous deux emportés par le tourbillon, surtout en voyant les matelots effrayés courir et reployer les voiles. Je rencontrai le Capitaine, à qui je fis part de mes craintes. Il fit aussitôt chercher son Lieutenant et M. de Marseille; mais on fut bientôt convaincu qu'ils avaient été précipités dans la mer. Madame de Marseille, à laquelle on ne put dissimuler son malheur, courait en remplissant le vaisseau de ses cris. Elle voulait s'élançer dans les eaux, quelques efforts qu'on fit pour la contenir. Le danger répandait aussi la consternation dans tout l'équipage : les vents terribles et opposés agitaient

horriblement notre navire ; les flots mugissans le soulevaient avec eux, et semblaient lui ouvrir un abîme profond. Nous entendions le bruit des vagues qui venaient se briser contre lui. La nuit la plus sombre était éclairée par des feux qui s'échappaient des nuages enflammés. L'œil fixé sur les eaux, je cherchais d'un regard attristé l'ami que je venais de perdre : je rejetais l'espérance et n'osais me livrer à ses charmes trompeurs. Tout-à-coup un trait de feu vint répandre sur l'onde irritée une lumière fugitive. Je crus découvrir dans cet instant un malheureux qui luttait contre les flots. Son visage pâle s'anima en voyant le navire, il éleva les mains ; mais aussi-tôt les ténèbres l'environnèrent

et je ne vis plus rien. Je courus avvertir des matelots, qui crièrent de toutes leurs forces en jetant des cordes ; mais le bruit du tonnerre et celui des flots étouffaient leurs inutiles clameurs. Animé par un faible espoir, je lançai plusieurs fois dans l'air une corde dont le bout était enflammé ; je la retirais avec une espérance qui était bientôt dissipée. Tous les matelots allumaient également l'extrémité de leurs cordes. A la lueur d'une qu'ils jetèrent, je crus appercevoir le malheureux que j'avais entrevu : sa main la saisit ; je la retirai aussitôt avec rapidité, et sentant de la résistance, j'appellai du secours. O prodige inoui ! ô puissans efforts de l'amitié ! mes mains s'étendent

ets'arrêtent sur un corps humide que
 l'entraîne dans le navire. J'eus peine
 à reconnaître mon cher Marseille ;
 son visage était tout défait ; ses
 cheveux épars et trempés le défigu-
 raient. Epuisé de fatigue , il ne pou-
 vait soutenir sa tête appesantie et
 serrait encore avec force la corde
 qui l'avait sauvé.

Je voudrais pouvoir décrire la
 joie, le délire de son épouse lorsqu'on
 lui annonça que son mari dont elle
 pleurait la mort vivait , et qu'elle
 allait le revoir. Pendant qu'on le
 dépouillait de ses vêtemens col-
 lés sur lui , elle le réchauffait du
 feu de ses baisers , et portait sa
 main tremblante sur son cœur. Le
 chirurgien , après lui avoir fait
 rendre l'eau qu'il avait prise , le

fit mettre dans un lit bien chaud. Pendant qu'il reposait, nous le considérions avec attendrissement, sa femme me prenait les mains, et n'écoutant que sa reconnaissance, elle les baisait avec transport.

Déjà les vents étaient dissipés, le calme avait succédé à l'orage, et les rayons du soleil levant dorraient la surface des eaux. En contemplant cette vaste étendue de mer, où le plus grand vaisseau n'est qu'un point, je me disais insensés que nous sommes, comment l'intérêt peut-il nous entraîner ainsi au milieu des dangers ? Pourquoi changeons-nous en mal le bien que l'auteur de la nature a daigné créer pour conserver son ouvrage ? Si les vents impétueux viennent soule-

ver les flots et exciter la tempête, n'est-ce pas pour purifier cet élément, dont le calme prolongé, en corrompant l'air, détruirait tout ce qui respire ? O vous hommes qui craignez la mort, ne volez pas au-devant d'elle ; ne franchissez point les bornes que la nature vous a prescrites ; ne vous confiez point à ce calme imposteur : demain cette surface égale sera brisée par les vents ; les vagues blanchies d'écume offriront à vos regards effrayés des gouffres profonds où la mort attend ses victimes : alors vous regretterez le rivage que vous avez quitté.

Quand je me fus reposé pendant quelques heures, je retournai vers M. de Marseille, qui était déjà assez revenu du trouble que l'épui-

sement et la crainte lui avaient causé. Des restaurans avaient ranimé ses forces et raffermi ses fibres. Sa voix était cependant encore éteinte. Pendant mon absence, son épouse lui avait appris que c'était moi qui avait sauvé ses jours. En me voyant, il me prit la main avec transport, et ses yeux arrêtés sur moi s'obscurcirent de larmes. Je fus pénétré de son attendrissement, et mêlai mes pleurs à ceux de la reconnaissance. L'amour lui rendait la vie si précieuse ! Hélas ! c'est lui qui a fait le malheur de la mienne.

Au bout de quelques jours, M. de Marseille fut parfaitement rétabli. J'éprouvai bien de la douceur à penser que je l'avais arraché des bras de la mort, et rendu à cette

femme tendre qui n'aurait pu lui survivre, et dont la connaissance me devenait sans cesse plus précieuse.

Nous commençons à approcher de cette isle où ma famille vivait dans l'opulence. Une triste incertitude restait au fond de mon cœur; je n'osais me livrer à l'espoir de revoir celle qui m'avait donné le jour, et de lui présenter notre enfant que nous emmenions avec nous à Saint-Domingue. Je craignais qu'elle ne conservât encore ce sentiment qui l'avait rendue si indifférente sur mon sort, ou que l'orgueil n'étouffât en elle cette joie qu'une mère éprouve en retrouvant son fils et en voyant ses rejettons. Dans un moment où ces sombres pensées répandaient l'inquiétude dans mon esprit, M. de

Marseille s'approcha de moi, et me dit du ton de l'amitié, de ce ton qui va au cœur : je le vois, vous ne me croyez pas digne de votre confiance, vous souffrez : oui, j'en suis sûr, vous n'êtes point heureux ; mais vous aimez mieux concentrer vos peines, les renfermer dans votre âme, que de les répandre dans celle d'un homme dont vous avez sauvé les jours. O mon ami ! continua-t-il, douteriez-vous de mon zèle, de ma reconnaissance, du plaisir que j'aurais à faire votre bonheur ? Ne vous dois-je pas le mien et celui de mon épouse ? Le feu qui brillait dans les yeux de cet aimable jeune homme, la vérité expressive qui se peignait dans ses gestes, dans le son de sa voix, me tou-

chèrent. Oui, lui dis-je, mon cher de Marsille, je souffre; mon cœur se resserre en approchant de cette isle où je devrais rencontrer le bonheur qui me fuit depuis si long-tems. Que ne puis-je vous apprendre le sujet de mes peines! mais ce secret n'est pas à moi. Comme je prononçais ces mots, nous vîmes paraître les deux femmes charmantes qu'unissaient la vertu et l'amitié. La vérité, continua M. de Marsille en regardant sa femme, ne s'accorde que trop avec mes soupçons. Cet ami que nous chérirons jusqu'à la mort, n'est point heureux; un chagrin dévorant le consume. S'il n'ose nous confier ses peines, qui sera son consolateur? --Ce que mon époux croit ne vous devoir pas

dire, reprit celle que j'adorais, je vais vous l'apprendre, parce que je suis sûre de conserver votre estime, et de ne rien perdre dans votre cœur. Son amie l'embrassa aussitôt; M. de Marseille lui serra tendrement la main, et elle leur dévoila avec courage le secret de sa naissance, leur raconta avec des expressions qui les émûrent jusqu'aux larmes les malheurs de sa mère conduite au tombeau par la perfidie de son amant. Elle s'étendit avec complaisance sur les soins qu'avait pris d'elle madame de Florville, sur la mort de cette estimable bienfaitrice que nous pleurons sans cesse, et sur notre tendresse mutuelle; leur apprit ces cruelles révolutions qui avaient

changé nos jours heureux en jours de douleur, et nous avaient forcés d'aller au loin chercher l'humiliation et le désespoir; leur avoua que ma mère avait un si grand mépris pour elle, et était si irritée de mon mariage, qu'elle me refusait depuis long-temps jusqu'aux moindres secours; enfin qu'elle ne m'avait jamais répondu sur mes lettres que par le plus grand dédain et la défense de lui écrire davantage. Jugez, continua-t-elle, si en allant nous offrir à ses regards, nous avons lieu d'espérer un traitement bien favorable.

Non, lui répondit madame de Marseille, non, ma tendre amie, vous ne serez point exposée au mépris de cette femme injuste. Ce sera

dans ma maison que vous viendrez
 demeurer. Si la mère de votre époux
 refuse de vous voir , et votre fils,
 nous retournerons chez la nôtre
 avec M. de Marseille : mon père
 n'attend que deux enfans , il en re-
 verra quatre. Avec quel plaisir il
 vous recevra ! Comme il vous com-
 blera de caresses , lorsqu'il saura
 que vous aurez sauvé la vie à l'é-
 poux de sa fille !

Pénétrés de reconnaissance , nous
 acceptâmes les offres de cette ai-
 mable femme.

Tranquille alors sur le sort de la
 mienne , je pris courage et m'aban-
 donnai aux charmes de l'amitié.
 Je ne craignis plus de voir ma bien-
 aimée proscrite et rejetée de mon
 orgueilleuse famille , revenir à moi

baignée de pleurs ; je ne crus plus l'entendre murmurer contre la dureté des hommes et me reprocher son opprobre. J'embrassai l'espérance de la voir un jour chérie de ceux qui la dédaignaient, parceque leurs regards ne s'étaient point encore arrêtés sur cette physionomie heureuse dans laquelle se développaient toutes les qualités de son âme. Cet espoir consolant me fit naître le dessein de cacher son arrivée à mes parens, d'aller seul chez eux, et de leur faire ensuite présenter ma femme sous un autre nom que le sien. M. et Mad. de Marseille applaudirent à mon projet, et m'assurèrent qu'ils ne négligeraient rien pour en assurer le succès. Ces promesses flatteuses furent un

baume vivifiant pour moi , et je n'aspirais plus qu'au moment de les voir réaliser.

Après quelques jours d'attente , nous apperçûmes l'étendard flottant qui annonçait à la colonie l'arrivée de notre navire. A quelque distance du port , une chaloupe vint nous reconnaître. M. et Mad. de Marseille , mon épouse tenant son enfant dans ses bras , et moi , nous débarquâmes.

Dès que nous eûmes pied à terre , ces généreux amis nous emmenèrent à leur habitation , où nous passâmes quelques jours qu'ils employèrent à m'annoncer dans ma famille , et à négocier ma réconciliation. De tous mes parens la seule personne qui témoigna quelque joie

de mon retour et de l'empressement à me voir, fut cette sœur que j'avais laissée fort jeune encore en partant de St. Domingue. Elle était mariée depuis sept ans à M. de Servens, particulier fort riche, dont le nom me fit souvenir que je l'avais vu venir à la maison paternelle avant de passer en France. Je me fis conduire chez lui. Comme je traversais une cour spacieuse pour aller à son appartement, je rencontrai une femme âgée qui sortait portée dans une chaise par des nègres. Elle parut me fixer; je la considérai aussi avec intérêt. Je m'avancai vers un salon où l'on m'annonça à mon beau frère, qui me reçut avec une politesse froide et contrainte. Ma sœur parut peu de

tems après, et me fit plus d'accueil : ses caresses furent plus tendres, et les miennes la touchèrent davantage. Elle m'assura affectueusement du plaisir qu'elle avait de me revoir, du chagrin que lui avaient causé ma longue absence, et le refus que j'avais fait de revenir après la mort de notre père. Puis, sans s'informer si mon épouse m'avait accompagné à Saint-Domingue, elle me parla avec beaucoup de ménagement de mon mariage, qui m'avait fait manquer un des partis les plus avantageux de la colonie, et me dit que ma mère, qui la quittait à l'instant, ne cessait de s'en affliger. Je jugeai alors que cette femme que j'avais rencontrée, et sur laquelle j'avais

arrêté les yeux avec un sentiment confus, était celle qui m'avait donné le jour. Ma sœur me demanda si je désirais la voir, et m'offrit de me conduire chez elle. Il n'y a qu'un instant, lui répondis-je, que je suis dans votre maison, et vous voulez déjà m'envoyer ailleurs. Elle rougit alors et n'embrassa en m'assurant de son amitié. Puis elle me prit par la main, me mena à un appartement qu'elle me pria de croire le mien, et me donna un noir pour me servir. Elle fit en même-tems appeller sa petite famille pour me la présenter. Ses deux fils, dont l'un avait six ans, et l'autre cinq, accoururent aussitôt d'un air vif et enjoué, et vinrent coller sur mes jouës leurs bou-

ches purpurines. Je les pris dans mes bras et les y serrai avec des transports qui attendrirent beaucoup leur mère: aimables enfans, m'écriai-je , fruits précieux d'une union plus fortunée que la mienne, vous êtes chers à celle qui vous a portés dans son sein, vous ne craignez point son courroux. Ah! vous êtes plus heureux que moi.

Le lendemain je priai ma sœur d'apprendre mon arrivée à ma mère, et de faire ses efforts pour dissiper sa haine que j'avais si peu méritée. Dans le moment où elle me promettait tous ses soins, deux nègres ouvrirent les portes du salon, et annoncèrent Madame de Valdeuil. Ma sœur alors me fit signe de me contenir. En voyant paraître

cette femme vénérable , déjà courbée par les années , affaiblie , exténuée par de longues maladies , et surtout par le chagrin qui la minait depuis la mort de son époux , je sentis mon cœur pénétré d'amour et de respect. J'eus peine à retenir mes transports ; je voulais me jeter à ses genoux , baiser une de ses mains. Je la contemplais avec attendrissement , lorsque je l'entendis donner à ma sœur le doux nom de fille ; je détournai la tête , pour lui cacher mon trouble. Ne suis-je pas aussi son fils , me disais-je , l'âme oppressée de douleur ? pourquoi ne me nomme-t-elle pas ainsi ? -- Jen'ai pas encore eu l'honneur de voir Monsieur , dit ma mère , en se tournant vers ma sœur : est-il de

ces cantons-ci ? C'est, lui répondit sa fille, un ami de mon mari qui arrive de France.--De France, répliqua ma mère ? Hélas ! j'y avais un fils.....--La mort, madame, vous l'aurait-elle enlevé, lui demandai-je d'une voix presque éteinte ? --J'ignore, répondit-elle, s'il vit encore ; mais il ne vit plus pour moi... Elle prononça ces derniers mots d'un ton ferme qui m'étonna. Puis regardant sa fille : je suis bien bonne, lui dit-elle, de te venir voir tous les jours. -- J'en suis, ma chère maman, infiniment reconnaissante. Comme elle acheve ces mots, un bruit tumultueux, des cris de joie se font entendre : une porte s'ouvre deux enfans accourent et viennent se précipiter dans les bras

de leur grand'maman qui leur fait mille caresses. Ils viennent à moi aussitôt me prennent les mains et me nomment leur cher oncle. Ma sœur les appelle à l'instant, et veut les éloigner. Ma mère me fixe avec inquiétude ; elle voit l'embarras et le désordre qui règnent sur mon visage ; le soupçon commence à passer dans son cœur. Quoi ! me dit-elle , seriez-vous ce fils qui s'est deshonoré par une indigne alliance , qui a pris plaisir à se plonger dans l'indigence et l'infamie, qui a lié sa destinée à celle d'une malheureuse née du crime ?

Ah ! ma mère, m'écriai-je, que dites vous ? A l'instant je la vois partir, ses yeux se détournent de dessus moi et semblent fuir les
miens

miens. Ma sœur vole la recevoir dans ses bras, et moi je n'ose m'approcher, prendre une de ses mains, y imprimer mille baisers.. Emuë , pénétrée de me voir à ses genoux les arrosant de mes larmes , elle en répand aussi , sa poitrine s'opresse, sa voix est étouffée : malheureux , me dit elle , tu me feras mourir ! ...

O ma mère ! ma tendre mère ! Si vous pouviez voir celle qui m'a rendu coupable à vos yeux ! ...

Moi la voir ? Ah , jamais ! Je ne veux pas insulter à son malheur. Mais j'espère que vous me respecterez assez pour ne la point offrir à mes regards L'époux de ma sœur parut dans ce moment.

Eh-bien , madame , dit-il à ma

mère , le voilà ce fils que vous disiez perdu pour vous : ne lui rendrez-vous point votre amitié ?

Si elle lui eut été chère, répondit madame de Valdeuil , il ne m'aurait pas mis dans le cas de le haïr.

Vous me haïssez , repris-je ? vous haïssez , votre fils !... vos mépris et vos rigueurs ne l'empêcheront pas de vous aimer toujours.... ses yeux s'arrêtent alors sur moi avec quelque douceur : mes caresses , les instances de ma sœur achevèrent de l'ébranler, et elle me nomma son fils. Le soir, elle me permit de la conduire à son habitation, qui était peu éloignée de celle de mon beau-frère, et elle m'offrit un appartement pour y passer la nuit.

Je brûlais d'impatience de retourner chez M. de Marsille, pour y revoir ma femme, mes amis, et leur apprendre les détails de mon entrevue avec madame de Valdeuil. Quand ils en furent instruits, ils conçurent les meilleures espérances. Vous retrouvez une mère, me dit Marsille, et nous, nous perdrons peut-être un ami. Pour moi, continua son épouse en regardant la mienne, je suis sûre de conserver cette amie là : et aussitôt ces femmes charmantes, semblables à deux lys qu'un doux zéphir rapproche et entrelace, de s'embrasser en se jurant une amitié éternelle.

Je n'avais pas encore dit à ma sœur que mon enfant et mon épouse étaient à St. Domingue; je désirais

que cette dernière lui fut présentée par M. de Marseille comme une jeune veuve sa parente. Je me flattais qu'un jour le hasard la ferait connaître de ma mère , et alors j'espérais tout de cet ascendant irrésistible avec lequel ma femme subjuguait tous les esprits. Mon espoir ne fut pas vain.

Il y avait à peine un mois que nous étions dans la colonie , quand M. de Marseille dit à M. de Servens, avec lequel il avait fait anciennement plusieurs échanges, qu'il voulait lui amener sa femme et la présenter à la sienne. Mon beau-frère parut le désirer. Le jour qu'ils vinrent faire visite à ma sœur, je me trouvai chez elle et je feignis de ne les pas connaître. Quelques

our j'accompagnai ma sœur chez madame de Marseille : mon épouse lui dit les choses les plus honnêtes et l'intéressa beaucoup. En revenant, elle me demanda comment je trouvais la parente de M. de Marseille ? -- Assez aimable, lui répondis-je. -- Assez, me répliqua-t-elle d'un air presque irrité ? En avez-vous vu beaucoup qui le fussent davantage ? Pour moi, continua-t-elle, je la vois charmante ; et sans vouloir diminuer le mérite et les agrémens de vos parisiennes, je doute fort qu'il y en ait parmi elles qui lui ressemblent. Je m'amusai de son admiration, et la provoquai en lui disant : mais que lui trouvez-vous donc de si étonnant ? Elle a, répondit-elle, premièrement une

physionomie des plus intéressantes, qui s'embellit de l'enjouement de son esprit ; un choix heureux d'expressions , un ton simple avec lequel elle dit mille choses agréables auxquelles bien des femmes attacheraient beaucoup d'importance ; un air doux et caressant , enfin tout ce qui peut donner à notre sexe de l'empire sur le vôtre.

Mais , ma sœur , repris - je , ces qualités qui vous étonnent si fort , presque toutes les femmes les réunissent. -- Voilà , mon frère , répliqua-t-elle, de la galanterie française. Pour moi , quoique femme , je dirai avec plus de vérité , que sur deux mille il n'y en a pas une qui les rassemble. Celles qui ont de l'esprit , excèdent ou humilient

par un langage précieux tous ceux qui les environnent. Si elles ont une figure belle, elles ont toujours l'air de dire aux hommes : adorez-moi , mais n'espérez rien , et détruisent par leurs regards fiers et dédaigneux tout l'effet de leurs charmes. D'autres n'offrent qu'un assemblage régulier de traits heureusement dessinés ; mais tout le monde se dit après les avoir considérées , pourquoi le Ciel ne leur a-t-il pas donné une âme ? Combien de visages charmans , ajouta-t-elle , ne sont-ils pas altérés par un rire sans esprit , par un silence stupide , par des réponses sans justesse , ou ce qui est pire encore , par un caractère dur et ombrageux ? Je ne parle pas de celles qui n'ont que

des sens , ce sont des êtres vils qui ne tiennent à rien. Le mari de ma sœur fut de son avis, et tous deux après m'avoir accusé d'injustice , me forcèrent de rendre hommage à celle dont la douceur et l'air honnête les avaient enchantés. Je me disais dans la joie de mon cœur : cette beauté touchante subjuguera encore celle qui la méprise, et il ne manquera plus rien à mon bonheur.

L'intérêt que mon épouse avait inspiré à ma sœur rendit leurs visites mutuelles si fréquentes, qu'elles étaient presque toujours ensemble. Ma mère , en voyant cette femme à laquelle de trop longs malheurs avaient donné un air attendrissant ne put se défendre du sentiment

qu'elle inspirait à tous ceux qui l'approchaient. Bientôt une amitié plus intime lui succéda. J'avais le plaisir de voir environnée de ma famille celle dont les graces rendaient chaque jour ma passion plus vive. L'espèce de contrainte que m'imposait la présence de mes parens ajoutait au plaisir que j'éprouvais en l'entendant, en la voyant près de moi. L'aimable dissimulation dont elle usait à mon égard, le séduisant sourire qui accompagnait chacune de ses paroles, lui gagnaient tous les cœurs.

On se rappelle que le jour de ma première visite à madame de Servens, ma mère à qui ses enfans m'avaient fait connaître, avait donné une scène assez touchante et

consenti que je la reconduisisse chez elle, qu'elle m'avait même permis d'y passer la nuit. Cette marque de tendresse ne la rendait pas plus traitable sur l'article de mon mariage, qu'elle regardait toujours comme une tache imprimée sur la famille entière. Jamais ce qu'elle appelait mon audace d'avoir osé disposer de moi sans sa participation, ne s'offrait à elle sans réveiller son indignation contre moi, et son mépris pour celle qui m'avait ravi la liberté.

Mon fils, me dit-elle un jour que nous étions seuls, en portant sur moi un regard attristé, si vous ne vous fussiez pas dispensé de la première loi imposée par la nature à un enfant bien-né; si elle eut

parlé dans votre cœur quand je vous ai marqué que la mort de votre père jetait votre sœur et moi dans la plus grande désolation ; si vous eussiez alors quitté la France et revolé dans nos bras ; si vous eussiez respecté votre mère et l'honneur de votre famille ; si enfin vous eussiez craint d'empoisonner par une alliance honteuse les jours de celle qui vous a donné la vie, un doux espoir luirait aujourd'hui à mon cœur. Oui, je me flatterais de vous voir bientôt l'époux d'une femme belle, tendre et honnête ; nous n'aurions point à rougir de son existence, je dirais avec joie en la présentant à mes amis : voilà l'épouse de mon fils, voilà ma fille. Je ne tremblerais pas qu'on s'infor-

mât à qui elle appartient ; je nommerais hardiment les auteurs de ses jours : alors tranquille et heureuse, je ne formerais plus de vœux que pour le bonheur de mes enfans ; je me complairais à les voir ainsi que les dignes fruits de leur amour. Ah ! mon fils , pourquoi vous êtes-vous si cruellement enchaîné ? En n'écoutant que vos aveugles désirs, vous avez attiré le malheur sur vous et sur celle qui les a fait naître.

Pendant que ma mère parlait , j'avais peine à me contenir ; je voulais lui découvrir celle qui lui paraissait si méprisable , l'offrir à ses regards , ainsi que mon enfant qu'elle nourrissait , la voir rougir de son injustice et détester sa cruauté.

Mais reprit-elle d'une voix plus douce , le mal est-il donc sans remède ? Cette femme à laquelle vous vous êtes lié sans en avoir le droit, et pour laquelle vous avez violé les droits les plus sacrés, vous est-elle plus chère que votre mère ? Vous ne l'ignorez pas, mon fils, la chaîne que vous avez formée à mon insçu dans l'âge où votre volonté devait être soumise à la mienne, la Justice peut la rompre. Eh bien, je demanderai qu'elle soit brisée. Redevenez libre; vous assurerez à cette malheureuse créature une fortune honnête, et je vous promets de la porter au-delà de ses espérances.

Quoi ! ma mère, lui dis-je en interrompant, c'est vous, c'est une

femme à qui l'honneur est si précieux , qui conseille à son fils d'être un parjure , de violer le serment le plus solennel , d'abandonner une infortunée qui n'a que moi pour appui ! Que m'a-t-elle fait cette femme tendre et vertueuse , pour que je la rejete ? Voudrait-elle recevoir d'indignes présens offerts par la main du crime ? Je ne vous ai point vendu mon amour à prix d'argent , me dirait-elle ; rendez moi mon innocence et reprenez vos dons. Non ! m'écriai-je en me frappant la poitrine : non , cher objet d'une passion qui ne finira qu'avec mon être ; femme aussi belle que précieuse par les qualités rares que tu rassembles , je n'ajouterai point à tes maux

celui de me montrer à tes yeux vil et lâche ; l'homme que tu aimes ne fera point couler tes larmes : il a déjà essuyé bien des peines ; mais la plus cruelle serait de perdre l'épouse que son cœur a choisie.

Eh bien , reprit ma mère , conservez la cette femme qui vous est si chère ; préférez pour elle la honte , l'indigence ; je ne dis pas ma haine : elle ne peut toucher un enfant dénaturé. Passez tous deux vos misérables jours loin de parens à qui le premier vous avez fait connaître l'opprobre par vos indignes amours ; mais ne vous offrez plus à mes regards : vous n'êtes plus mon fils ; vous avez vous même renoncé à ce titre , en disposant de votre main sans mon consentement ;

vous vous êtes élevé au-dessus de toutes les lois, vous les avez bravées ; mais vous en serez puni par la misère et l'humiliation, et votre sort nous vengera. Elle prononça ces derniers mots d'une voix terrible ; le feu de la colère semblait jaillir de ses regards étincelans. Je fus si troublé, que je n'eus pas la force de lui répondre. Ma tendre mère, lui dis-je d'une voix tremblante, en lui prenant la main, écoutez moi. Elle me repoussa, et sortit aussitôt.

Cet emportement détruisit toutes mes espérances. Le cœur ulcéré, je résolus d'aller dissiper ma douleur près de ma bien-aimée, et me fis conduire sur le champ chez M. de Marseille. Il y avait déjà

quelques jours que je n'avais été à son habitation , parce que ma sœur m'avait retenu pour déchiffrer de vieux papiers , et arranger une affaire que son mari avait fort embrouillée. Lorsque je fus annoncé, Mad. de Marsille , en répétant mon nom , dit à mon épouse d'un air riant : Madame , connaissez-vous ce Monsieur-là ? -- Je crois l'avoir vu autrefois , lui répondit-elle avec un sourire plein de grace ; mais il y a si long-tems , que je n'en ai plus qu'une idée confuse. La gaieté de ces deux femmes se communiqua jusqu'à moi. Je le vois, répliquai-je, il n'y a personne qui soit plus vite oublié qu'un mari : je me garderai bien de m'absenter si long-tems. -- Monsieur, reprit Aglaé, adonc

l'honneur d'être époux ? et il s'absente ainsi de son épouse ! Il y a grande apparence qu'elle ne lui est plus que cela. . . . Hélas ! dis-je en moi-même , on voudrait encore que je lui ôtasse ce titre. Pour ne point altérer sa joie , je me dispensai de lui faire part de ce qui venait de m'arriver avec ma mère. Je vis paraître Marseille ; et j'éloignai aussitôt le chagrin de mon esprit , pour ne me livrer qu'aux charmes de l'amitié et aux transports de l'amour.

Le lendemain, cette femme qui avait si bien appris à lire dans mon cœur , qui en découvrait tous les mouvemens , se douta en me voyant inquiet et troublé , que quelques nouveaux chagrins, nous mena-

çaient. En vain je voulus dissimuler : ses craintes ne furent que plus vives. Je me vis forcé de lui raconter l'entretien que j'avais eu avec ma mère. Après s'être assuré que je n'avais point révélé notre secret, celui de son séjour dans la colonie, elle résolut d'aller voir cette femme si intraitable, et se flatta de réunir deux cœurs que divisait l'orgueil et le préjugé : mais celui-ci est souvent plus fort que la raison.

Ma femme se fit conduire chez madame de valdeuil, qu'elle trouva encore agitée ; soit que sa présence lui rappellât la dispute de la veille, soit que ses regrets en fussent devenus plus violens. Madame, lui dit mon épouse, je crains d'être venue dans un moment où

ma présence vous est importune. Ma mère l'assura du plaisir qu'elle avait de la voir, et la pria de ne la point quitter. Cependant un air de tristesse et d'abattement se répandait sur son visage : il était aisé de voir, malgré sa crainte, qu'elle souffrait. Ma femme, après l'avoir considérée quelque tems, parut sensible à sa peine, et osa lui en demander la cause. Madame, lui répondit ma mère, il est d'une nature à ne pouvoir être confié sans honte. Vous voyez une mère trop malheureuse, qui se reprochera jusqu'à la mort d'avoir donné le jour à un fils qui empoisonne sa vie et déshonore toute sa famille. Mon épouse lui répliqua que dans le peu d'instans qu'elle l'avait vu, il lui avait paru avoir

une âme honnête; qu'elle ne lui avait jamais entendu parler de sa mère qu'avec le plus grand respect et l'air du plus tendre attachement. Le fourbe, s'écria madame de Valdeuil! S'il m'eut respectée... Mais! poursuivit-elle en s'interrompant, vous apprendrai-je ce que je voudrais ignorer moi-même? Hélas! le malheureux, il s'est ôté tout espoir de bonheur.

Je ne cherche point, reprit ma femme, à approfondir ce que vous croyez devoir ensevelir dans la mystère; mais puisqu'il reste à votre fils une mère tendre qui compâtit à son sort, je suis persuadée que vous en adoucirez l'amertume, et ne le mets point au nombre des malheureux.

Je ne puis plus rien pour lui , madame : il ne dépend pas de moi de rompre les chaînes honteuses dont il s'est chargé , et de le rendre à l'honneur qu'il a méprisé. S'il le voulait , il pourrait encore redevenir libre , effacer la tache qui s'étend sur lui et sur sa famille ; mais aveuglé par sa folle passion , il a rejeté les conseils de l'amitié ; il n'écoute que son ridicule amour : et il compte pour rien la tranquillité d'une mère qu'il mène lentement au tombeau.

Rendez plus de justice à votre fils , madame : quelque puisse-être l'objet de cette passion qui vous déplaît , je suis persuadée que vous lui serez toujours chère , et que la nature ne sera point méconnue. Celle

qui possède son cœur serait bien méprisable, si elle en effaçait le sentiment le plus pur.

Hélas ! Madame, une créature née dans l'opprobre, élevée dans l'humiliante obscurité qui en est la suite; une misérable sans fortune, sans parens...

L'infortunée ! elle est bien à plaindre.

Sans doute, elle est à plaindre. Mais mon fils devait-il s'unir à elle ? Si elle lui avait inspiré quelque intérêt, ne pouvait-il pas lui offrir des secours, l'arracher à l'indigence ? Je ne lui aurais jamais fait un crime de sa pitié. Mais la vouloir pour épouse, l'introduire dans une famille respectable, s'exposer à la misère et au juste ressentiment de

ses parens qu'il offense et deshonne; n'est-ce pas , madame , le comble de l'égarement ? Après avoir porté jusqu'à ce point le mépris et l'audace pour celle qui lui a donné le jour , peut-il se flatter encore d'avoir des droits à ma tendresse ? Si c'est l'obéissance pour leurs pères qui rend les enfans recommandables , dois-je reconnaître pour mon fils celui qui n'a pas craint de s'engager sans mon consentement , et qui a mieux aimé rester en France auprès du vil objet de sa passion , que de revenir auprès de moi me consoler , ainsi que sa sœur , de la perte que je venais de faire par l'assassinat de mon époux ?

Je ne chercherai point à l'excuser

madame; il ne devait pas disposer de sa main sans votre avœu; mais peut-être celle qu'il a choisie n'est-elle pas si méprisable que vous le croyez.

Je ne connais point cette fille; je ne la verrai jamais: il serait trop dur pour moi de plaindre sans cesse l'épouse de mon fils, de n'oser prononcer devant elle le nom de mère.

Vous seriez la sienne: en aurait-elle pu avoir une meilleure?

Qu'osez-vous me dire, madame? Quoi! j'adopterais pour ma fille l'enfant de la débauche...! Cette pensée me fait frémir.

Mais, madame, cet enfant que vous appelez celui de la débauche hérit peut-être la vertu.

Je le souhaite; mais mon fils

n'en est pas moins coupable.

S'il perdait sans retour votre tendresse , il serait trop puni de sa faute.

Ce sera la moindre de ses peines. Hélas ! il aurait pû être si heureux ! Oui , j'aime à me flatter que s'il eut rendu ses soins à une personne sage et belle qui réunit comme vous , madame , les charmes de la figure et les graces de l'esprit à une naissance honnête et légitime , elle n'eut pas dédaigné son amour , et que sa main en eut été le prix.

Mon épouse , à ce compliment auquel elle ne s'attendait point , baissa les yeux , et le vermillon de la rose vint embellir ses joues.

Quel malheur pour moi , continue

ma mère, qu'au lieu de se livrer en France à une passion qui l'a marqué du sceau de l'infamie, il n'ait point adressé son hommage à une personne de votre mérite. Quelque douleur que me causât son refus de repasser ici, je la lui aurais pardonnée en faveur d'un choix qui ferait les délices de ma vie. Avec quel transport je nommerais ma fille l'aimable personne qu'il se serait donnée pour compagne !

Hélas ! Madame, il n'eut pas été plus heureux !....

Que dites-vous, ma chère amie, s'écria ma mère en priant ma femme de lui pardonner cette expression ? Il n'eut pas été plus heureux !... Qu'il serait à plaindre, l'insensé, s'il ne sentait pas le prix de l'honneur et de la vertu !

Souvent la vertu et l'honneur restent, à la honte du siècle, ensevelis dans la honte et la misère.

Je ne vous comprends pas, madame. Pouvez-vous faire quelque comparaison entre vous et une fille obscure qui n'a jamais connu les auteurs de ses jours ?

Hélas ! qui plus que moi lui doit de la pitié ? moi à qui un sort aussi rigoureux... Mais je vais peut-être devenir à vos yeux un objet de mépris...

Que voulez-vous dire, madame ? Depuis quelques instans vous ne me parlez que par énigmes. N'êtes-vous pas cette parente dont m'a parlé Madame de Marseille, et qu'elle a présentée dans ma famille ? ...

Le voile est déchiré, madame : je ne puis pas porter plus loin la dissimulation. Je suis une infortunée, à laquelle le malheur s'est attaché dès ma naissance. La vertu de ma mère, ce mot va vous étonner, qui sa vertu n'a pu la garantir, ni sa fille, de la honte dont je sens partout le poids. Errante sur la terre que j'arrose de mes larmes, je suis sans cesse en but à la peine et à l'humiliation ; tous les cœurs se ferment à mon approche ; je suis avilie, outragée, et de moi-même semble aussi vouloir punir l'homme généreux qui n'a pas dédaigné mon cœur et ma main.

Pendant la triste confidence qu'elle recevait, ma mère paraissait plongée dans une profonde rêverie.

Elle parut long-tems interdite quand ma femme eut cessé de parler, et promenait sur elle des regards étonnés où la surprise, l'intérêt et l'indignation se peignaient tour à tour. Elle semblait vouloir repousser le sentiment qui pénétrait dans son cœur. Seriez-vous, lui dit-elle enfin, cette fille malheureuse qui a égaré mon fils? et l'enfant que vous nourrissez chez Madame de Marsille serait-il comme vous le fruit du crime? Puis élevant la voix avec colere, comme si elle se fut reproché son attendrissement pour une jeune personne qu'elle avait aimée jusqu'alors : vous êtes bien audacieuse de vous offrir à mes regards, et celui qui vous accorde l'hospitalité donne de

lui une idée bien peu avantageuse en vous conseillant l'impertinente démarche que vous venez de vous permettre.

Vous ne la verrez plus, madame, répondit mon épouse d'une voix douce et attristée, cette femme trop à plaindre, et qui ne méritait pas votre haine : elle ne s'exposera plus à votre courroux et à de nouveaux affronts ; elle dévorera sa peine en silence, et répandra ses pleurs dans la solitude, jusqu'à ce que la mort vienne mettre fin à ses maux. Elle se leva aussitôt, fit appeler les gens de Madame de Marsille, et gagna sa voiture, sans que ma mère fit paraître le moindre regret de l'avoir offensée.

Pourrai-je décrire mon émotion

et le déchirement de mon cœur , lorsqu'après avoir entendu dans la cour le bruit d'un carrosse et volé au-devant de ma bien-aimée , je l'apperçus un mouchoir à la main , essuyant ses larmes , et faisant tous ses efforts pour en effacer la trace. Ses yeux rouges encore s'arrêtèrent tristement sur moi ; son visage pâle et défait avait perdu ses vives couleurs. Elle prit ma main pour pouvoir descendre. Pénétré de son affliction , j'eus à peine la force de lui en demander le sujet ; mais sa voix , était étouffée , et elle ne me répondit que par un soupir.

Nous traversâmes la cour en silence. En passant sous un vestibule , nous vîmes Madame de Marseille

qui venait à notre rencontre. Mon épouse se précipita dans ses bras, et lui dit en la serrant contre son sein : ma chère amie , ne m'abandonnez pas : je suis trop malheureuse. A peine eut-elle prononcé ces mots, que faible et tremblante elle se laissa tomber dans un fauteuil ; où elle versa un torrent de larmes. Je tenais une de ses mains, et son amie l'embrassait : sa respiration était oppressée , la douleur l'étouffait. Qu'as-tu donc ? Que t'est-il arrivé, lui répétai-je mille fois ? Ses yeux égarés se détournent de moi ; elle semble vouloir repousser mes caresses , et s'éloigner de nous. Quoi ! lui dis-je tout pénétré, est-ce bien moi que vous paraissez fuir ? les tendres inquié-

tudes de votre époux vous importunent-elles ? Vous semblez rejeter les soins de celui qui n'a jamais aimé que vous, qui n'a connu de peines que les vôtres ! Serais-je aujourd'hui la cause innocente des larmes que vous versez ? -- Oui sans doute, me répliqua-t-elle ; vous l'êtes ; mais je ne veux pas vous en faire des reproches. Vous avez voulu me rendre heureuse, et vous m'avez enchaînée au malheur et à l'opprobre. Si vous m'eussiez laissée dans l'obscurité , je ne serais pas aujourd'hui un objet de haine ; personne n'aurait le droit de me reprocher mon existence ; on me plaindrait , et je suis avilie , outragée. Ah ! je ne le serai pas long-tems...--Outragée , répétai-je , toi

outragée, toi l'honneur de ton sexe...
 Ah ! nomme-moi l'audacieux, le
 barbare qui a pu insulter la plus
 vertueuse, la plus respectable
 des femmes. Oui, ajoutai-je d'une
 voix terrible, dis moi son nom : il
 va mourir de ma main.

Vas donc, insensé, me répondit-
 elle toute effrayée de mon air fa-
 rouche et menaçant, vas percer
 le sein de ta mère. Ah ! plutôt
 plonge un poignard dans le mien ;
 délivre moi de la vie, elle m'est
 affreuse. Oui, la mort est le seul
 bienfait que je demande aux hommes.

Ces mots portèrent l'émotion au
 fond de mon âme : j'y sentis tous
 les déchiremens de la douleur. Chère
 amie, m'écriai-je, n'es-tu donc
 plus mon Aglaé ? Comment es-tu assez

cruelle pour vouloir mourir ? ton époux ne t'est-il plus cher ? ne peut-il plus te faire aimer la vie ? veux-tu le délaïsser , et le livrer à tous les tourmens du désespoir ?

Madame de Marseille fondant en larmes conjurait son amie de faire usage de sa raison , et lui faisait les plus obligeans reproches en la comblant de caresses. Aglaé cédant enfin à nos instances , nous apprit ce qui l'affectait si vivement , et nous raconta jusqu'aux moindres circonstances de son entretien avec sa mère , qui la croyant vraiment veuve , lui avait fait entrevoir le désir de l'unir à moi. Jamais elle n'avait vu , nous disait-elle , un changement d'affection aussi rapide , et autant d'insensibilité à l'aspect du malheureux. Fal-

lait-il quitter ma patrie, continuer-elle traverser les mers, m'exposer à tous les dangers d'un long voyage, pour venir dans un monde étranger essuyer les mépris d'une famille injuste et orgueilleuse ? Mon cœur est au dessus de l'indigence; il sait braver les rigueurs de la fortune, les souffrances ne l'effrayent point; mais l'opprobre et les injures l'accablent et le déchirent.

Quand elle eut fini de parler, elle pencha sa tête sur le sein de son amie, et pleura beaucoup. Sa sensibilité fut poussée à la dernière épreuve par une lettre que lui remit pour moi un nègre de ma sœur. J'étais absent en cet instant, et l'on semblait attendre une réponse par le porteur. Elle crut devoir.

l'ouvrir. Voici ce qu'elle contenait :

» J'ai bien des reproches à vous
 » faire. Pourquoi, mon cher frère,
 » mon ami, avez-vous si peu de
 « confiance en celle qui mettrait tout
 » son bonheur à faire le vôtre? Celle
 » que j'honore, que je respecterai
 » toujours, n'aurait point essuyé un
 « traitement indigne, et il me serait
 » encore permis de la voir. Hier
 » M. de Servens revenant de chez
 » ma mère m'a paru très mécon-
 » tent et troublé. Je lui ai demandé
 » ce qui lui était arrivé. Y a-t-il long-
 » tems, m'a-t-il dit de ce ton im-
 » périeux qui lui est si familier, et
 » qui m'a causé tant de disgraces,
 » que vous n'avez vu votre nou-
 » velle amie, cette femme qui
 » vous paraît si merveilleuse! La

« parente de madame de Marsille ;
 » lui ai-je répondu ? -- Parente ou
 » non, a-t-il repris avec plus de fierté,
 » y a-t-il long-temps que vous ne
 » l'avez vue ? -- Il y a déjà quelques
 » jours ; mais j'espère , ai-je ajouté ,
 » aller demain faire visite à ma-
 » dame de Marsille , et j'aurai le
 » plaisir de l'embrasser. -- Eh bien
 » moi , a-t-il répliqué , je vous dé-
 » fends de mettre le pied dans
 » cette maison-la. Apprenez dé-
 » sormais , madame , à ne plus vous
 » compromettre avec des gens dont
 » la fréquentation n'est pas faite
 » pour vous , et à connaître les per-
 » sonnes que le hasard vous pré-
 » sente , avant de vous lier avec
 » elles. -- Mais , lui ai-je dit , ce sont
 » vos amis , ce sont ceux de mon

» frère.--Si votre frère, m'a-t-il
 » répondu, se fût respecté et eût
 » craint de deshonorer sa famille,
 » il y a grande apparence que nous
 » ne les aurions jamais vus.--Mais
 » M. de Marseille, ai-je dit, n'est
 » pas un homme dont l'amitié doive
 » vous faire rougir, et son épouse
 » appartient à une famille honnête.
 » -- Cela se peut, a-t-il repris en
 » élevant la voix : mais celle qu'ils
 » ont reçue dans leur maison est
 » une malheureuse que votre frère
 » n'aurait jamais dû connaître,
 » encore moins épouser.... Jugez,
 » mon cher frère, de mon éton-
 » nement, lorsque j'ai appris que
 » cette femme si aimable, si inté-
 » ressante, était la vôtre. Je ne
 » serai point assez injuste et ridi-

» cule pour rougir d'être sa sœur ;
 » son malheur me la rendrait encore
 » plus chère. Mon ami , si le Ciel a
 » refusé un père à celle qui est si
 » digne de votre amour , il a affligé
 » aussi votre sœur en ne lui ac-
 » cordant point un époux paisible
 » et tendre tel que son cœur le dé-
 » sirait. Mais je m'étais promis de
 » ne vous parler jamais de mes
 » peines. Puisse cette lettre , mon
 » cher frère , ne pas augmenter les
 » vôtres ! » VALDEUIL-SERVENS.

A mon retour , mon épouse me
 remit cette lettre , en me disant
 d'un air affligé : mon ami , je vous
 expose tous les jours à de nouvelles
 peines : vous devriez bien me
 haïr--Te haïr, lui répliquai-je , haïr
 celle qui fait le charme de ma vie !

Ah ! les hommes pourront nous persécuter , mais ils ne te raviront jamais mon amour ; j'en défie toute la fureur du sort. Mais, poursuivis-je d'une voix plus douce , si tu m'abandonnes , où irai-je ? où trouverai-je des forces pour résister au malheur ? qui me fournira les consolations dont j'ai besoin ?

Hélas ! le chagrin homicide dévorait déjà sa vie. En vain ses amis faisaient leurs efforts pour dissiper ses noires idées , et ramener la joie dans son cœur : on appercevait dans tous ses traits l'empreinte d'une tristesse dont on désespérait de la guérir. Si je lui faisais quelques reproches arrachés par la crainte de la perdre , en voulant me rassurer , elle augmentait

mes frayeurs ; le sourire de la douleur venait se placer sur ses lèvres, les larmes obscurcissaient ses tendres regards, et s'échappaient malgré elle. Je remarquais qu'elle se plaisait dans la solitude : elle n'évitait pas ses amis lorsqu'ils s'offraient à elle ; mais elle ne s'empressait point de les chercher.

Tu ne te plais donc plus avec moi, ma bonne amie, lui dis-je un jour qu'elle m'avait paru bien plus mélancolique qu'à l'ordinaire, et d'une indifférence qui s'étendait sur tout ? tu sembles quelquefois craindre de me voir. Ah ! tu ne sais pas combien tu es nécessaire à mon bonheur, combien je trouve de charme à t'entendre. Sans toi, je ne connaîtrais point la douceur de l'amitié ?

Où, ce n'est qu'avec toi que mes amis me sont chers. Daigne le Ciel, me répliqua-t-elle, en jetant sur moi un regard où se peignaient l'attendrissement et la pitié, vous les conserver ces généreux amis ! ils vous aideront à supporter vos peines : peut-être n'en aurez-vous plus à souffrir.

Que veux-tu dire, femme cruelle, tu m'accables. Ah ! je le vois : tu veux quitter ton époux... Est-ce ainsi que tu dois finir tous les chagrins sous le poids desquels il eut déjà succombé sans toi ? L'amour et l'amitié n'ont-ils donc plus de pouvoir sur ton âme ? ne peuvent-ils plus te faire aimer la vie ? -- Elle est semée de tant de maux, me répondit-elle. Hélas ! qui le sait

plus que vous ! Errans , fugitifs , la misère et l'humiliation nous ont suivis de contrée en contrée. Un espoir trompeur a soutenu jusqu'à présent mon courage : mais je le sens , mes forces m'abandonnent ; mes facultés s'affaiblissent , mon cœur se flétrit , mes espérances contrariées de toutes parts commencent à s'évanouir. Oui , sans vous pour qui seul je conserve mes tristes jours , je verrais venir la mort avec joie. Que ne peut-elle du même coup trancher le fil de nos misérables destinées ! Que nous enleverait-elle ?... L'espoir , l'aliment de l'infortune , a déjà , comme je viens de vous le dire , disparu loin de nous. Lorsque nos amis auront abandonné cette contrée , irons-nous

offrir à ses habitans le spectacle de notre indigence ? Délaissés alors, nous serons comme ces squelettes humains qu'une faim cruelle dévore : étendus sur la terre, ils s'agitent et murmurent ; le voyageur attristé détourne ses regards, et s'éloigne pour ne pas entendre leurs cris.

Telles étaient les cruelles idées dont cette âme aigrie, fatiguée par le malheur, se plaisait à s'environner. Tous les jours je la voyais dépérir : la pâleur de la mort couvrait déjà ses joues ; ses yeux abattus avaient perdu cet éclat qui lui avait soumis tous les cœurs. Son regard n'était plus que celui de la douleur ; sa marche était faible et languissante. J'étais si pénétré

de son état , que je ne pensais ni à l'aversion de ma mère , ni aux chagrins de ma sœur. Je me reprochais à chaque instant d'avoir amené dans le sein de ma famille , et exposé à l'humiliation , cette femme si douce , si honnête , si bienfaisante : son danger me rendait furieux ; la haine pénétrait dans mon âme ; je promettais , je jurais de ne jamais revoir celle qui l'avait chassé de sa maison , et si cruellement offensée.

Un jour que j'étais près d'elle , que je faisais mes efforts pour dissiper sa mélancolie , nous vîmes entrer Madame de Marseille. Ma chère amie , lui dit-elle en l'embrassant , voilà ta sœur qui vient te voir. Cesseras-tu donc enfin de te croire

un objet de haine et de mépris ? Au même instant ma sœur parut , et étendit ses bras vers Aglaé qui volait à sa rencontre. Elle ne put dissimuler sa surprise en la voyant si défaite et si changée. Elle nous apprit que ma mère était allée la veille à la ville ; qu'en descendant de voiture , elle avait fait une chute très-dangereuse , qui la retenait dans son lit : que son mari était aussitôt parti , et avait exigé qu'elle restât à son habitation jusqu'au lendemain. J'ignore , ajouta-t-elle , la raison de cet ordre singulier ; mais il ne dérobera point à mes tendres embrassemens une sœur que ses malheurs me rendent encore plus chère. Pénétrée de reconnaissance , mon épouse semblait

puiser une nouvelle vie dans les bras de celle dont elle recevait les caresses, qui paraissait si touchée de son sort; et lui en promettait un meilleur. Son teint où reparaissaient le plaisir et l'espoir reprenait toute sa vivacité.

La crainte que son époux ne sût qu'elle était allée chez madame de Marseille, ne permit pas à ma sœur de rester long-temps avec nous. En nous quittant, elle nous assura qu'elle ne négligerait rien le lendemain pour nous réconcilier avec ma mère, malgré l'obstacle qui s'opposait à son retour, et nourrissait son aversion pour la plus aimable des femmes.

J'envoyai sur le champ chez madame de Valdeuil pour avoir de

ses nouvelles. Le lendemain, j'appris que le danger était augmenté, et que les médecins craignaient pour ses jours.

J'oubliai ses torts et volai à la ville. Je rencontrai sur la route un nègre de ma sœur, qui me faisait dire de venir promptement, si je voulais voir une mère tendre, qui désirait d'embrasser son fils avant de mourir. Quelle émotion, quelle douleur j'éprouvai en la voyant cette respectable mère, affaiblie, mourante, arrêter sur moi ses regards presque éteints, et soulever sa main que ma bouche couvrait de baisers, que mes yeux baignaient de larmes ! Ma présence, mes transports, les doux noms que je lui donnais, la touchèrent. Emue, attendrie, mon fils, mon cher fils, me dit-elle d'un

voix faible , je vous ai rendu bien malheureux. Où est votre épouse ? Ah ! dites-lui que je ne la hais pas, que je l'estime bien véritablement que je vous pardonne votre amour, et que je l'approuve Si j'eusse écouté mon cœur le jour où je fis couler ses larmes , elle serait près de moi ; et je n'aurais point de reproches à me faire.

Elle a tout oublié , lui dis-je ; elle ne regrette que votre amitié.

Que je la voye , me répondit-elle , que je puisse l'embrasser , ainsi que son enfant , et vous nommer tous trois les miens.

O la meilleure des mères , lui répliquai-je , en pressant tendrement ses mains ; elle va paraître et tomber à vos genoux. A mes genoux!..

Non , non , je ne le souffrirai point. C'est moi , oui , c'est moi , qui devrais être aux siens et lui témoigner tout mon repentir.

J'avais ordonné à l'esclave de ma sœur de continuer sa route , et de dire à mon épouse de se faire conduire à la ville avec la plus grande diligence. M. de Marseille fit mettre ses chevaux à sa chaise , et l'accompagna jusques chez ma mère. En arrivant , ils me firent demander. Du plus loin que je les apperçus , je volai les embrasser : ils virent dans mes yeux les larmes de la joie et de la douleur se confondre. Je fis approcher ma femme du lit de la malade : voilà , lui dis-je , celle que vous desiriez voir. Madame de Valdeuil voulut lui tendre les bras ,

et la nommer sa fille ; mais les forces lui manquèrent , et la parole expira sur ses lèvres. Elle la pressa doucement sur son sein. Ravis , enchantés , ma sœur et moi , nous nous mêlâmes à leurs embrassements. Dans la joie de notre cœur , nous oubliâmes le danger que courait celle qui nous avait donné le jour. Mais les médecins qui parurent en ce moment , nous ramenèrent à la tristesse et à la crainte. L'embarras de leurs réponses , leur froideur , nous firent pressentir que la mort allait nous la ravir. Ses forces et sa vie s'étaient épuisées dans nos bras. Elle eut une faiblesse dont tous les secours de l'art purent à peine la faire revenir. Ses yeux ne s'ouvrirent que pour chercher et voir encore une

fois ses enfans : l'instant d'après, elle retomba dans l'accablement qui nous avait si fort effrayés. Nous la vîmes tout-à-coup pâlir, s'agiter et crûmes qu'elle allait expirer à nos yeux.

M. de Servens ne tarda pas à paraître. En voyant mon épouse et moi, il ne put dissimuler son chagrin et ses craintes. Il questionnait tous les domestiques, et regardait sa femme avec fureur. J'étais si affligé, que je n'appercevais aucuns de ses mouvemens. Mon épouse qui découvrait toutes ses agitations, apprit d'une femme de chambre de ma mère que cet homme avait, depuis qu'il était entré dans ma famille, employé tous ses soins à grossir le tort que j'avais eu de me marier sans son aveu ; qu'il ne parlait que du prétendu deshon-

neur de mon alliance ; enfin , qu'il était parvenu à me faire deshériter par un testament que ma mère avait révoqué depuis mon retour. Mais notre dernière querelle avait ranimé l'espoir de Servens : il avait réussi à persuader sa trop crédule belle-mère que je désirais sa mort pour m'emparer de ses dépouilles, que je voulais susciter des procès à ma sœur , et il s'était flatté de me faire encore une fois exclure de l'héritage de mes pères ; il avait nourri le ressentiment de madame de Valdeuil , en lui peignant comme impardonnables ce qu'il appelait ma dissimulation sur l'arrivée de ma femme , et la hardiesse avec laquelle je l'avais présentée chez elle comme une jeune veuve parente de madame de Marseille.

Lorsqu'il sut que ma mère était dangereusement malade, et qu'on regardait sa guérison comme fort incertaine, il voulut la voir sans témoins pour se faire donner la riche habitation qu'elle possédait. Accablée par ses importunités répétées et par la violence du mal qu'elle sentait, elle lui fit entendre qu'elle était hors d'état de s'occuper de cette affaire et le pria d'aller lui chercher à sa maison de campagne un élixir dont elle regardait la vertu comme infailible. (1)

Il était à peine parti, que ma sœur

(1) Une partie du début de cette seconde partie, les changemens nombreux qui s'y trouvent, et presque tout ce qui va suivre jusqu'à la fin de cet ouvrage, sont de l'éditeur.

arriva. Elle parla à Madame de Valdeuil du désir que j'avais de ne la point quitter jusqu'à son rétablissement, et de lui présenter son petit fils. Déjà Servens était parvenu à refermer pour moi le cœur de ma mère, et à la faire en quelque sorte rétracter les paroles de paix qu'elle m'avait adressées ainsi qu'à ma femme. Mais ma sœur parvint à réveiller en elle le sentiment de la nature, et à l'attendrir jusqu'à lui arracher des soupirs.

Cette mère trop tard sensible ouvrit les yeux sur la perfidie du gendre imposteur à qui elle avait toujours donné la plus aveugle confiance. Elle se reprocha de nouveau son injustice envers moi, et sa dureté pour mon épouse, à qui elle fit

dire de revenir. Dès qu'elle la revit, elle la pria de tout oublier, en l'assurant qu'elle n'avait cessé de lui rendre intérieurement justice, et qu'un de ses plus vifs regrets était de mourir sans pouvoir le lui prouver. J'étais aussi près de son lit : plusieurs fois elle nous tendit à tous les deux une main défaillante, en nous donnant les marques de la douleur la plus amère, et sanglotta en embrassant à diverses reprises notre enfant qu'on lui avait apporté par ses ordres. Nous crûmes pendant plus de deux jours qu'elle reviendrait de sa maladie, mais les symptômes, qui en changèrent tout à coup, nous firent perdre toute espérance, et sa mort acheva de détruire toutes celles de mon cupide beau-frère.

Nous passâmes aussitôt ma femme et moi, de l'extrême misère à la plus grande opulence. Le Ciel en est témoin : l'intérêt ne fut point mon consolateur. Je pleurai sincèrement une mère qui ne m'avait traité avec rigueur, que parceque des convenances et des préjugés injustes auxquels elle avait la faiblesse de sacrifier comme tant d'autres, lui en avaient en quelque sorte fait une loi.

Cependant ma femme ne pouvait revenir de la forte révolution que lui avait causée la mort de ma mère. L'impression en était chaque jour plus douloureuse et devenait ineffaçable. Son teint et ses traits se décomposaient à vue d'œil ; ses regards, sans cesser d'être doux,

devenaient sombres et inquiets. Si je m'efforçais de lui donner quelque dissipation ; ou elle ne s'en apercevait point, ou elle tâchait de m'en récompenser par un sourire. Mais je découvrais qu'il était forcé, et qu'une mélancolie secrète détruisait lentement son existence. Mes craintes n'étaient que trop fondées : une maladie se déclara.

Les plus habiles médecins de la colonie furent consultés. Aucun ne put prononcer d'une manière certaine sur son état, et tous proposaient des remèdes au hasard, en promettant de la guérir. Une fièvre brûlante et continuelle qui la tenait au lit, me fixa auprès d'elle. Souvent elle tournait vers moi ses yeux mourans pour me témoigner son

regret de ne pouvoir autrement répondre à ma tendresse. Je passai une semaine dans les plus vives allarmes , et je finis par perdre tout espoir. Des évanouissemens fréquens et prolongés mettaient à chaque instant sa vie dans le plus grand danger : l'un d'eux qui dura vingt minutes , me l'enleva.

Les grandes douleurs sont muettes , et souvent l'homme paraît calme au milieu de l'affliction la plus profonde. Au lieu de me livrer d'abord aux gémissemens , je tombai dans une stupeur qu'on aurait pris pour de l'insensibilité.

Sorti peu à peu de cette espèce de léthargie , je sentis toute la perte que je venais de faire. Dans mon désespoir , je voulais me percer le

sein, mais j'en fus empêché par mon ami. Alors je me précipitai sur le lit de mon épouse en jetant des cris terribles. Cent fois je collai mes joues sur les siennes déjà froides, et pris dans mes bras ce composé de perfections et de graces que le trépas, cet ennemi cruel de la jeunesse et de la beauté, n'avait pas défigurée. Triste jouëz du faux honneur et de l'orgueil, lui disais-je, n'es-tu donc venue de si loin que pour périr misérablement et à la fleur de ton âge, dans cette isle funeste ? Que me sera la vie sans toi ? et qui pourra remplir le vuide que tu laisses dans mon cœur ? Que deviendra, privé de toi, le gage qui me reste de ton amour ? J'aurais poussé plus loin mes la-

gubres exclamations , sans les soins officieux de ma sœur , de M. de May-sille et de son épouse qui m'arra-chèrent d'un lieu où la mort venait d'étendre son crêpe funebre , et ne me quittèrent point pendant plusieurs jours.

C'en est donc fait ! J'ai perdu tout mon bonheur. Au moment où sortant de cette indigence dont j'avais si long-temps senti le poids , j'allais procurer les douceurs de la vie à une femme tendre et vertueuse que j'adorais , au moment où j'étais de mille manières le plus riche des hommes , je suis devenu le plus misérable. Hélas ! qu'ont-elles fait pour ma félicité ces vaines richesses ? Ne suis-je pas fondé à croire qu'il existe un génie jaloux de celle des mortels ?

Non ! il n'est plus de consolation pour moi ; mon cœur sera continuellement déchiré : j'ai perdu tout ce que j'avais de plus cher au monde : l'assemblage de toutes les perfections humaines. Je n'ai plus qu'à inonder la terre de mes larmes , qu'à y creuser mon tombeau pour m'y plonger et y anéantir mes tristes restes.

O jour affreux, jour épouvantable où je vis la mort s'abattre sur ma bien-aimée comme l'oiseau de proie qui fond sur la timide colombe ! Epouse trop chérie , en vain mes mains te pressèrent contre mon cœur ; en vain je voulus te ranimer du feu de mes baisers , partager avec toi le souffle de ma vie : on te ravit à mes embrassemens. O Marseille !

pourquoi as-tu arrêté ma main ? Cruel ami, tu n'as fait que prolonger des maux sous l'excès desquels je suis prêt à succomber.

Et vous qui me promettiez de la rendre à mon amour, vous vous êtes joués de ma crédulité ; votre art impuissant n'a fait peut-être qu'avancer le terme de ses jours et le malheur des miens. Depuis l'affreux moment où un son lugubre vint frapper mon oreille attentive, et appella dans la tombe tout ce qui me restait du charme de ma vie, mon cœur est écrasé sous le sentiment de la douleur. Semblable à l'esclave qui traîne sa chaîne en gémissant, la tête penchée, l'œil éteint et fixé sur la terre, je n'ose le lever vers le Ciel qui me traite avec tant d'in-

clémence. Pendant que toute la nature repose, moi seul j'erre au loin sur des monts presque inaccessibles ; je m'enfonce dans les plus sombres forêts, et je reviens fatigué m'asseoir sur la pierre qui dérobe à mes yeux cette fleur brillante que la mort a flétrie de son souffle empoisonné. Si le sommeil vient quelquefois fermer mes yeux appésantis, mon âme semble fuir aussitôt dans le sein de la douleur. Je voudrais approcher de ce terme qui effraye les timides mortels, et sourirais à l'aspect du trépas comme l'enfant égaré qui retrouve sa mère dont l'absence a long-temps fait couler ses pleurs. Etre puissant dont le souffle anime tout ce qui respire, éteins le flambeau de ma mourante vie ; daigne

attirer à toi le malheureux qui rampe sur la terre , et réunis le , dans le séjour de l'immortalité , à celle qui faisait tout son bonheur.

Je n'ai plus maintenant à remplir que la tâche d'historien , et à raconter en peu de mots la fin du sensible Valdeuil. Les vœux de cet époux trop tendre et si digne d'un meilleur sort , furent exaucés. Ses deux amis ne le virent pas survivre long-tems à celle que la douleur , l'indigence et un préjugé cruel avaient conduite au tombeau. Il l'y suivit six mois après.

Monsieur et Madame de Marseille se chargèrent de l'éducation et de l'administration des biens du fils qu'il laissait , et en firent en quelque sorte leur propre enfant. Un caractère aimant et les plus heureuses qualités se développèrent en lui ; il imita son père dans

ses vertus, et fut comme lui chéri dans toute la colonie où il se maria très-avantageusement, étant à peine âgé de vingt-cinq-ans. Tous ces amis réunis trouvent toujours de la douceur à parler des deux époux, qu'ils pleurent encore.

En publiant les malheurs de Val-deuil, je n'ose me flatter d'éteindre cette ambition meurtrière qu'on appelle *les convenances*, et qui en étouffant le sentiment le plus pur, a substitué à la chaîne brillante et légère de l'amour, le triste lien de l'intérêt. Faites jouets de l'avarice et de l'orgueil, ouvrez les yeux, cessez d'être les persécuteurs de vos enfans, et ne sacrifiez plus leur bonheur à vos caprices.

F I N.



- yes -

